

LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982



The Limiñanas

CINÉPHILE ROCK

NUMÉRO 105 - 9,90 EUROS - AVRIL 2025

ANIMAL TRISTE * SCRATCH MASSIVE * ÉMILIE MARSH * JAD WIO * HORSESUGAR * PNEU * KWOON * NO MONEY KIDS

ESPRIT, ES-TU LÀ ?

On était loin d'imaginer lorsque nous faisons la une du magazine Longueur d'Ondes numéro 96 avec Vladimir Cauchemar, artiste éminemment respectable au demeurant, que ces deux mots ainsi accolés porteraient aujourd'hui une telle la résonance pathétique et anxiogène, renvoyant sans que l'on ait à faire d'effort particulier à celui qui se voit déjà comme le nouveau tsar d'une Grande Russie ayant recouvré sa splendeur d'antan. Si l'humeur était d'en rire, on pourrait aussi noter que le vocabulaire de la guerre a quelques similitudes avec celui de la musique. Ainsi l'on peut chanter en canon, installer une batterie de mitraillettes, faire de la drone music...

L'exercice peut sembler léger, et il l'est car en face de l'accélération de la folie et de la mégalomanie qui semblent s'être abattues sur le monde depuis quelques temps, il ne reste guère que l'humour et la dérision comme remparts contre l'obscurantisme et la fuite en avant vers le précipice. Enfin, pas que, puisque et plus que jamais, nous gardons intacte notre passion pour les sons amplifiés qui, une fois de plus, nous a guidés et inspirés pour ce numéro de printemps qui met à l'honneur sur ses couvertures deux des groupes les plus remarquables de la scène rock francophone, sortant de manière quasi-simultanée deux albums que l'on retrouvera sans aucun doute en bonne place dans les rétrospectives musicales de fin d'année.

Tout d'abord, The Limiñanas, avec un disque en hommage aux stars oubliées d'Hollywood, sur lequel les Catalans ont convié pléthore d'invités, faisant par là même de Cabestany, petit village près de Perpignan, l'épicentre du rock hexagonal. Le tout sans perdre de leur modestie et en gardant les pieds bien ancrés sur Terre. Puis, c'est au nord de la Loire qu'il faut aller chercher le deuxième groupe mis en lumière sur la couverture verso, du côté de Rouen, en la présence d'Animal Triste. Leur dernier album est d'une puissance telle qu'il devrait leur permettre d'entendre de très près sonner les trompettes de la renommée, et ça ne serait que justice. Derrière ces deux groupes choisis comme figures de proue et de poupe de ce magazine de printemps, la Rédaction de Longueur d'Ondes a, comme d'habitude, fait un travail de défrichage ("curetage" dirait-on à partir d'une traduction peu heureuse du mot anglais "curation") et de découverte de pépites de la scène francophone, puisque dans ce numéro il est également question de groupes belges et suisses. Sans pour autant oublier les formations qui occupent le paysage musical depuis plusieurs décennies, comme Jad Wio ou Magma.

En tout, plus de 130 pages de musique pour, le temps d'une lecture que nous espérons agréable, se reconnecter à la chose la plus essentielle qui soit. Car ne l'oublions pas, au milieu de ce marasme, la culture n'aura jamais été aussi essentielle.

Xavier-A. Martin

ÉDITO



DÉCOUVERTES

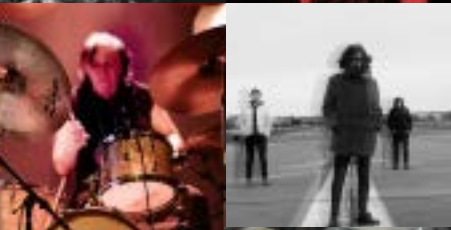
010. [NA]

008. BASIC PARTNER

006. INNOCENT

012. SEPTARIA

004. STORY OF A LORE



PORTFOLIO PHOTOS

060. ROUGE



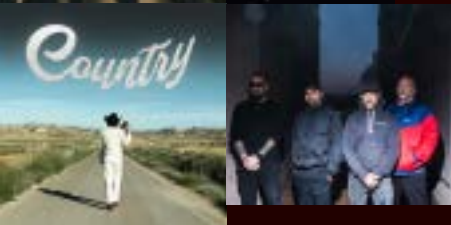
HORS CADRE

126. HORSESUGAR



RÉTROSPECTIVE

120. JAD WIO



CHRONIQUES

131. DISQUES

136. LIVRES



Fondateur > Serge Beyer

Directeur de la publication > Xavier-Antoine Martin

Publicité > Émilie Delaval – communication.longueurdondes@gmail.com

Couvertures > Photo recto : Christophe Crénel | Photo verso : Marylène Eytier

Maquette magazine > Spleen Doctors | Webmaster > Marylène Eytier

Commandes et Abonnements > www.longueurdondes.com/la-boutique-lo

Magazine Trimestriel | Imprimé en France par Korus Imprimerie (33. Eysines)



Dépôt légal > avril 2025 | I.S.S.N. : 1161 7292 | CPAPP : 027 G 95379

EN COUVERTURE

032. THE LIMINANAS

082. ANIMAL TRISTE

ENTREVUES

090. //LESS

044. BAPTISTE W. HAMON

040. CLAIRE DAYS

102. DEAD CHIC

024. ECHT!

014. ÉMILIE MARSH

094. FRAGMENTS

112. HANGMAN'S CHAIR

018. HYPER RÊVE

020. KWOON

098. LOLOMIS

078. MADELYN ANN

116. MAGMA

072. MÉNADES

048. NO MONEY KIDS

028. PIERRE WELSH & ELLA DE LORIA

068. PNEU

056. POTHAMUS

108. RASKOLNIKOV

052. SCRATCH MASSIVE

SOMMAIRE

Ont participé à ce numéro > Jessica Boucher-Rétif, Christophe Crénel, Arno Jaffré, Pierre-Arnaud Jonard, Ange Lécabel, Xavier-Antoine Martin, Théophile Olivier, Faustine Sappa, Laurent Thore | Relectures : Ange Lécabel

Photographes > Valérie Billard, Jessica Calvo, Christophe Crénel, Émilie Daniel, Marylène Eytier, Ivan Garand, Juliane Lancou, David Poulain

Les articles publiés engagent la responsabilité de leurs auteurs. Tous droits de reproduction réservés.

Éditeur de la publication > Sur La Même Longueur d'Ondes - 22, Chemin de Sarcignan 33140 Villenave d'Ornon

Suivez-nous sur les réseaux (Facebook, Instagram) et sur www.longueurdondes.com

Découvertes

STORY OF A LORE



LE SOUTIEN MUTUEL

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : ÉLISA RONGIER

ELLE, C'EST SARAH, MUSICIENNE ET CHANTEUSE. LUI, C'EST JOHNNY, INGÉNIEUR DU SON, BEATMAKER, PROGRAMMATEUR ET PHOTOGRAPHE. LEUR COMPLICITÉ MUSICALE S'INCARNE SOUS LE NOM DE STORY OF A LORE, SUBTILE ALLIANCE DE SOUL ET DE MUSIQUES ÉLECTRONIQUES, SCELLÉE SOUS LE SIGNE D'UNE AMITIÉ SINCÈRE ET PROFONDE.

Le duo se forme pour dépasser les tourments de la vie. Créer pour oublier, créer pour aller mieux, créer pour regarder loin devant. « On a commencé par une reprise de "There's a Light" [NdLR : de l'icône soul Shirley Ann Lee], puis une compo est arrivée... puis deux... et très vite un album. Cela m'a vraiment sauvé. Heureusement que John était là. » explique Sarah. Johnny : « On a essayé des trucs sans trop savoir où l'on allait, mais ça nous faisait tellement de bien, tellement plaisir. »

La direction musicale était celle de l'instant pour Sarah : « On jetait tout comme ça sortait, **Opus 1** est dans l'ordre où on l'a écrit. » Johnny : « On s'est laissé porter par nos influences, on pouvait partir sur du jazz, du trip-hop, basculer sur de la trap... »

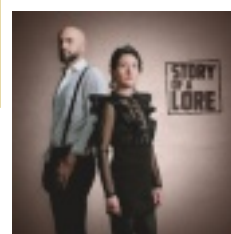
Il rentre dans les détails de leur petite cuisine interne : « Sarah arrive avec une base guitare/voix ou piano/voix, je la récupère comme elle me la laisse. Chez moi, je commence à structurer la composition avec des prods. Quand elle ressemble à un morceau, on se retrouve. »

« J'assume ma tessiture, qui je suis. Je me sens protégée, dans ma bulle je peux vivre mon personnage. » - Sarah

En 2025, se présente déjà un deuxième LP où le groupe a affiné son identité. Sarah assume beaucoup plus son ADN musical. « Pour John, le fil c'est mon côté soul et il a raison parce que j'ai ça en moi. J'ai encore évolué avec lui, même au bout de 20 ans de musique. J'assume ma tessiture, qui je suis. Je me sens protégée, dans ma bulle je peux vivre mon personnage. » Sarah souligne, non sans humour, le côté sombre de ses textes : « Bonjour la dépression ! C'est vraiment très noir avec des chansons sur l'amour, sur le changement climatique... Sur certaines, je suis même très en colère ! » Johnny tempère : « Il y a un contraste avec la musique qui a du corps, de l'air, de l'énergie. »

Pour Johnny, le challenge a été grand : « Tout est très lié à des machines, des logiciels que je maîtrise maintenant. Au tout début, je tâtonnais, mais j'ai beaucoup appris, sur moi aussi ! » Sarah souligne d'ailleurs « que le mix du prochain album a été assuré par Julien Filhol, du tout nouveau studio Blackstone, ce qui a libéré l'esprit de John. »

Le duo a rassemblé autour de lui une solide équipe pour regarder encore plus haut et encore plus loin, à commencer par une campagne de crowdfunding imminente pour le vinyle d'**Opus 2**.



OPUS 1



AVEC SON PREMIER EP, INNOCNT PERPÉTUE DE BIEN BELLE MANIÈRE L'HÉRITAGE SOUL, S'INSCRIVANT DANS LA LIGNÉE DES GRANDS, DE AL GREEN À SAM COOKE. MAIS LE MUSICIEN, LOIN DE N'ÊTRE QU'UN REVIVALISTE, MODERNISE LE GENRE ET LE REND AINSI ENCORE PLUS VIVANT. UN TALENT EST NÉ. ET SI L'HÉRITIER D'OTIS REDDING ÉTAIT FRANÇAIS ?

Innocnt

UNE ÂME SOUL

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : MARGOT BÉRARD

Même si Innocnt ne sort qu'aujourd'hui son premier EP, le garçon a baigné dans le sérail depuis son plus jeune âge grâce à un père chanteur qu'il accompagnait durant ses tournées en Amérique. L'envie de musique est, on s'en doute, arrivée très vite : « Mon père vivait aux États-Unis. Dès que j'allais là-bas, je le suivais et assistais à ses concerts. L'amour de la scène, du spectacle est né à ce moment-là. D'autant que je me souviens, j'ai toujours voulu être musicien. J'ai commencé à chanter dans des chorales quand j'étais tout petit. »

Le musicien aura pris son temps car il voulait trouver son propre son sans pour autant brûler les étapes : « J'ai beaucoup travaillé. Il y a des musiciens qui ont sorti leur premier album à dix-huit, dix-neuf ans. Moi, j'avais besoin de mûrir un peu. »

Ce premier EP a été pensé comme un album concept autour d'une rupture amoureuse : « [Six](#) parle d'une relation amoureuse qui a duré six ans, mais aussi de six façons de dire à l'autre de rester. »

« D'autant que je me souviens, j'ai toujours voulu être musicien. J'ai commencé à chanter dans des chorales quand j'étais tout petit. »

L'amour et la rupture sont des thèmes qui fonctionnent dans tous les genres musicaux mais dans celui de la soul dans lequel d'Innocnt s'inscrit, ils résonnent peut-être encore davantage : « Les musiciens que j'aime le plus sont Stevie Wonder et Al Green. Je me suis inspiré d'eux tout en voulant une production moderne. J'aime la soul classique mais ne veux pas être revivaliste pour autant. La première version de l'EP était faite en analogique. J'ai retravaillé à partir de ça pour amener un son moderne. J'aime la soul mais apprécie aussi des artistes comme Prince ou Lenny Kravitz. On m'a souvent comparé à ce dernier alors même que je ne l'avais jamais vraiment écouté jusque récemment. »

L'artiste débute ainsi sa carrière avec un six titres qui réussit une belle synthèse entre soul et pop : « J'écoute beaucoup de pop. Je ne me sentirais pas d'écrire un morceau de dix-huit minutes. J'aime les formats de trois minutes, trois minutes trente. Mon disque mélange les genres. J'aime bien l'esprit des mixtapes dans le rap. J'ai voulu cela, mais en le faisant dans l'esprit de la pop et de la soul. »



SIX

BACKDOOR RECORDS/BECAUSE MUSIC

Découvertes



EMBLÉMATIQUE D'UNE SCÈNE NANTAISE QUI N'EN FINIT PAS D'ÉTONNER PAR SON DYNAMISME, LE QUATUOR CRÉÉ EN 2022, SORT UN PREMIER ALBUM, **NEW DECADE**, QUI DEVRAIT LUI PERMETTRE DE PLACER SON NOM SUR LA LISTE CONVOITÉE DES FORMATIONS À SURVEILLER DE TRÈS PRÈS.

Basic Partner

BONNES IMPRESSIONS

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : MARINE BOUTEILLER

Malgré sa jeune existence, le combo a déjà bien évolué, s'éloignant petit à petit des racines musicales du début sans totalement les abandonner comme l'explique Sacha, guitariste : « Quand on a commencé Basic Partner, c'était dans la continuité de ce que l'on faisait avant, du blues garage. Puis, on a viré vers quelque chose plus proche de groupes que l'on aime : Osees, Shame, Idles... en essayant de les copier. Quand de deux, nous sommes passés à quatre, avec l'arrivée d'Anton et de Marius, on a absorbé leurs influences, ce qui nous a amenés au psyché et au post-punk. Il y a dans l'album des compositions qui évoquent des couleurs un peu froides comme le bleu ou le violet que l'on avait déjà sur le premier EP, *Insomnia's Road*, mais cette fois de manière plus consciente peut-être. »

New Decade, sans parler de rupture réelle avec le passé, va un peu plus loin dans la diversité des textures qu'il suggère, souvent teintées d'un voile sombre, comme le confirme Clément (chant, claviers) : « Pendant longtemps on a pris beaucoup de directions différentes et l'on avait peur que cela nous desserve, aussi on s'est recentré un petit peu, tout en gardant ces couleurs différentes, ce qui donne des sets live assez variés. On a forgé notre identité autour de cette diversité sonore. »

« On a forgé notre identité autour
d'une diversité sonore. »

Tout semble aller très vite pour le combo, désormais sur de bons rails : « C'est cool de pouvoir compter sur une équipe qui est vraiment déterminée autour du projet : le tourneur Dionysiac, Daydream pour les relations presse et À Tant Rêver du Roi comme label. Tout le monde est super motivé, ça nous touche beaucoup. Les choses s'organisent plutôt bien autour de nous. » dit Sacha avant que Clément ne complète : « On a la dalle depuis longtemps, dès le début on avait cette envie. L'objectif est que l'on sorte des bars concerts, le fait de jouer devant 2 500 personnes aux Trans Musicales l'année dernière nous a donné envie d'avancer. »

Un voyage au long cours qui a débuté par un stop au Ferrailleur de Nantes, avant l'Antipode à Rennes en mai, avec en point de mire une date à Paris et une tournée en Espagne et au Portugal... pour commencer.



NEW DECADE
(À TANT RÊVER DU ROI)



[NA] LA FIÈVRE DU JAZZ

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : VINCENT ARBELET

LE TRIO INSTRUMENTAL [NA] INCARNE À SA MANIÈRE AVEC BEAUCOUP DE FORCE ET D'INTELLIGENCE LE RENOUVEAU ACTUEL DE LA SCÈNE JAZZ FRANÇAISE COMME EUROPÉENNE. LEUR MUSIQUE LIBRE, VIBRANTE ET INCANDESCENTE SE MOQUE DES BARRIÈRES STYLISTIQUES HABITUELLES ET INTERROGE AVEC AUDACE LE TEMPS PRÉSENT. RENCONTRE AVEC RÉMI ET RAPHAËL.

Constitué d'instrumentistes remarquables – Selma Namata Doyen (batterie), Rémi Psaume (saxophones alto, baryton), Raphaël Szöllösy (guitare baryton) – le groupe atteste d'un début officiel par son guitariste : « Le 12 septembre 2020, à minuit j'ai eu 30 ans. Je m'en rappellerai toute ma vie ! Au festival Jazz Off de Colmar, dans une super salle, le Grillen, c'était vraiment le premier concert sous le [NA] » Ils s'étaient malgré tout déjà fait remarquer par leurs relectures live de l'album *Moa Anbessa* (2006) réunissant les punks anarchistes de The Ex et le saxophoniste Getatchew Mekurya.

Fiers de cette ouverture d'esprit, ils assument néanmoins parfaitement leur ADN jazz, à l'image de Rémi. « On lui doit tout notre respect, il fait partie de notre culture. J'ai étudié au conservatoire de Strasbourg, département jazz et musiques improvisées. J'ai rencontré Raphaël dans des jam sessions. Il pouvait y avoir tout style, tout instrument. » Raphaël : « Quoiqu'il arrive, si nous jouons du jazz, c'est une forme de révérence à l'histoire afro-américaine. Nous sommes dépositaires d'une musique hors de nous, que nous mélangeons avec nos propres histoires. Nous nous devons de la jouer avec autant de ferveur et d'amour que celle des Bérus ! »

En toute cohérence, il invoque son esprit subversif le reliant à celui du punk : « Le jazz doit être en résonance avec le temps contemporain, ouvrir des imaginaires dont on a tellement besoin aujourd'hui. Nous sommes des enfants du Liberation Music Orchestra mais aussi de The Ex, des Dead Kennedys, de la Mano Negra... »



« Nous sommes des enfants du Liberation Music Orchestra mais aussi de The Ex, des Dead Kennedys, de la Mano Negra... »

Leur engagement se révèle jusque dans leur manière d'être un trio. Rémi : « Notre musique, c'est comme une discussion. On s'écoute, on fait l'effort de se comprendre tout en essayant de développer notre propre discours, pour aller ensemble dans une même direction. »

Éveillés à la question de la place des femmes dans les musiques actuelles, Rémi et Raphaël sont profondément admiratifs de Selma. Rémi : « Je ne me posais pas cette question dans mes groupes précédents, peut-être parce qu'il n'y avait pas de femmes. Jouer avec Selma m'a permis d'ouvrir plein de réflexions. Mais l'étincelle de tout ça, c'est quand on a joué ensemble, il s'est passé un truc ! »

Raphaël élargit le propos en s'appuyant sur la vie de l'écrivain afro-américain James Baldwin. « Pour les petits garçons et petites filles qui nous voient sur scène, c'est très fort que Selma soit là. La question du genre est importante, mais il y a d'autres éléments moins visibles sur la question des déterminismes sociaux qui configurent nos rapports à la musique. » Alliant, comme peu d'autres, le fond comme la forme, le combo se projette avec envie vers l'avenir, à commencer par une belle série de concerts, favorisée par l'éclairage apporté par le dispositif Jazz Migrations, mais aussi la sortie d'un deuxième EP après un premier enregistré dans l'antre de Rodolphe Burger à Sainte-Marie-aux-Mines. Une affaire à suivre de très près, pour retrouver cette "écoute enfiévrée du jazz".



EP I

AUTOPRODUCTION



ON CONNAIT LE LUBÉRON POUR SA DOUCEUR DE VIVRE, SON ÉLÉGANCE NATURELLE, SES VILLAS CHICS ET SES VINS DE GRANDE QUALITÉ, MOINS POUR SES GROUPES DE METAL. C'EST POURTANT DANS LE CHARMANT PETIT VILLAGE DE PERTUIS QU'EST NÉE LA NOUVELLE SENSATION METAL FRANÇAISE : SEPTARIA.

Septaria

LA NOUVELLE VAGUE METAL

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : TOM CALAC

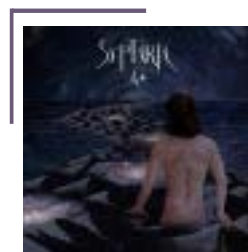
Tout est allé très vite pour eux. Les garçons se rencontrent fin 2021 début 2022, composent des morceaux en six mois, les enregistrent un peu plus tard dans un studio d'Apt et, dès leur sortie, un engouement certain naît autour d'eux. Il faut dire que ce combo a de quoi impressionner : alors que leur musique est extrêmement complexe et sophistiquée, on s'étonne d'apprendre qu'elle est faite par des jeunes hommes âgés de 18 à 22 ans. Mais comment a pu se faire leur rencontre dans un coin guère connu pour le metal ? « Nous nous sommes trouvés via le bouche à oreille en entendant parler d'untel et d'untel qui aimait le metal et jouait seul dans son coin. Nous sommes tous des autodidactes passionnés de musique : beaucoup de metal mais aussi pas mal de prog comme Genesis, Pink Floyd, King Crimson ou des trucs psyché énervés comme Slift. »

Malgré leur jeune âge, les membres de Septaria pensent que le meilleur support pour la musique reste l'album, et non le single ou l'EP : « Un long format c'est quand même plus solennel qu'un EP. Nous avons la culture des années 70. Elle résonne en nous. Nous aimons les disques longs. C'est peut-être pourquoi le nôtre dure plus d'une heure. Il va sortir en vinyle sous la forme d'un double album afin que la qualité du son soit la meilleure possible. »

« Nous sommes des autodidactes passionnés de musique. »

Et si A* n'est pas à proprement parler un concept-album comme l'étaient nombre de disques dans les années 70, il s'en rapproche en s'interrogeant sur la psyché humaine : « Certains titres s'intéressent à cela alors que d'autres vont établir un parallèle entre l'immensité de l'univers et la complexité de l'esprit humain. On espère que cela amènera l'auditeur à une introspection profonde. »

Avec cet album ambitieux et maîtrisé le groupe se pose d'emblée comme un futur grand espoir de la scène metal française et pourrait devenir le nouveau Gojira : « Ils sont une grosse influence pour nous et quelque part un modèle. Ils ont prouvé que tu pouvais venir d'un trou paumé et devenir connu. Nous espérons que nous aurons la même réussite qu'eux. »



A*
(KLONOSPHERE)



EMILIE MARSH

ENTRE GRIFFES ET CARESSES

ENTREVUE : ANRO JAFFRÉ - PHOTOS : CÉCILE ERHARD

UNE VOIX ENGAGÉE, DE L'ÉNERGIE À REVENDRE, ET DES MÉLODIES ACCROCHEUSES MISES AU SERVICE D'UN ROCK DÉPOUILLÉ DU SUPERFLU, L'ARTISTE SAIT CE QU'ELLE VEUT ET LE REVENDIQUE, SANS LANGUE DE BOIS. RENCONTRE AVEC ÉMILIE MARSH, À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON NOUVEL ALBUM.

Le single "Jamais Vu", dévoilé en début d'année, semble autobiographique. Comment décrirais-tu ce titre ?

Émilie : Il est complètement autobiographique en effet, tout comme l'ensemble de l'album. Je n'avais jamais écrit de manière aussi directe, frontale. Cette chanson est particulière pour moi, car c'est la plus sensuelle, sexuelle de mon répertoire. J'avais envie de parler du désir que l'on éprouve pour la personne avec qui on partage sa vie, a contrario de l'imaginaire collectif selon lequel on désire ce qui nous fuit, ce qui nous échappe, ce qui s'absente ("Moi j'croisais qu'on désirait que c'qu'on n'avait pas" - paroles du titre). C'est "Closer" de Nine Inch Nails qui a inspiré la rythmique langoureuse du morceau. Je voulais une chanson charnelle, tant dans son texte que dans sa musique, une chanson qui donne envie de faire l'amour. Il fallait que j'exprime ce côté sauvage, animal, audacieux, que j'ai toujours eu, mais qu'aucune de mes chansons n'avait révélé jusqu'ici.

Amour bandit balaie des thèmes qui te sont chers : les relations humaines, l'amour, la sexualité, le sens de la vie, l'identité... Dans quel état d'esprit étais-tu précisément lors de son écriture ?

Émilie : C'était un moment très précis de ma vie. Je n'avais pas du tout prévu de faire un troisième album, et l'été 2022 a tout bouleversé. Je suis tombée folle amoureuse. J'ai rencontré une gladiatrice des temps modernes, une femme avec un immense dragon tatoué sur le corps... une sorcière, une guerrière magnifique. C'est la rencontre que j'avais toujours attendue sans jamais oser l'espérer. J'étais alors en tournée avec Jil Caplan et je travaillais sur l'album de Dani, *Attention Départ*. Brutalement, alors que nous devions chanter ensemble deux jours plus tard, Dani est partie. J'étais prise entre le feu de la passion amoureuse et celui de la disparition de celle que j'ai accompagnée à la guitare pendant 7 ans, celle qui faisait partie intégrante de ma vie, celle avec qui j'étais en train de faire un disque... Dani. Ce double choc, ces hautes émotions ont fait naître toutes les chansons de l'album. *L'Amour Bandit* c'est l'amour qui s'invente et se réinvente, c'est l'amour fou, légendaire, l'amour qui n'obéit qu'à ses propres règles, mais qui dépasse également les frontières de la vie et de la mort. C'est comme si un "passage de relais" avait eu lieu. Le deuil de quelqu'un que je considérais comme ma famille, mon double artistique, et l'arrivée de l'amour intrépide, flamboyant, tout cela condensé dans un été qui a changé ma vie.

Peux-tu nous parler de cette pochette que je trouve personnellement très réussie ?

Émilie : Eh bien... c'est justement celle à qui sont dédiées ces chansons qui a pris la photo. Ma Gladiatrice a saisi ce moment, je pense que je n'aurais jamais pu avoir ce regard et cette attitude avec une autre personne derrière l'objectif. Nous apparaissions ensemble sur le dos de la pochette (qui était pressentie pour être la cover au départ, photo d'Emmanuelle Jacobson-Roques) mais finalement, c'était plus fort que je sois seule, nue derrière ma guitare. Cet instrument est mon moyen d'expression et de transmission depuis toujours, le vêtement qui me va le mieux pour dire et chanter ce qui me traverse. Ce que j'ai sous la peau. Nous l'avons choisie également parce qu'il y a dans mon regard ce double mouvement de l'amour et de la perte.

« L'affirmation de soi est un long chemin, et je pense être beaucoup plus audacieuse aujourd'hui, dans mon métier comme dans ma vie. »

J'ai l'impression que plus le temps passe, et plus tu te mets en scène. Que ce soit en images, ou en phrases troublantes et langoureuses...

Émilie : C'est intéressant comme réflexion ! Alors je dirais que j'ose et assume davantage qui je suis. Je ne m'excuse plus d'être là, je ne cherche plus la validation. L'âge sans doute ! Mais surtout l'expérience auprès d'autres artistes, la confiance que cela procure de composer, faire des chansons, des disques, des tournées avec d'autres. Cela m'a vraiment permis d'ancrer ma personnalité, mon son, mon style, mon langage, et d'être à l'extérieur comme je suis à l'intérieur. L'affirmation de soi est un long chemin, et je pense être beaucoup plus audacieuse aujourd'hui, dans mon métier comme dans ma vie.

Tu as déclaré que ce troisième disque était le plus personnel, le plus direct et le plus électrique à ce jour. C'est un album qui te ressemble davantage ?

Émilie : Il ne pourrait pas me ressembler davantage ! Déjà parce qu'Édith Fambuena, qui a co-réalisé l'album avec moi, a été incroyable de talent, de respect, de pertinence par rapport à ma personnalité. Nous avons, en effet, gardé les guitares, les basses, les voix que j'avais enregistrées chez moi. Puis Édith est venue ajouter ses rythmiques, ses guitares, elle a sublimé tout ça, sans rien dénaturer. Je crois aussi qu'*Amour Bandit* est le premier album où la guitare occupe cette place centrale. Je ne sais pas pourquoi, je n'y parvenais pas avant, alors que c'est mon instrument, le prolongement de mon corps. Ce disque est également beaucoup plus épuré que les deux premiers, et j'y raconte un réel épisode de ma vie. J'écrivais de manière plus détournée, plus imagée avant. Il y a un avant et un après.

Ton regard sur l'érotisme est un hymne permanent à l'ouverture et à la tolérance. L'érotisme n'est pas sectaire. C'est le message que tu veux véhiculer ?

Émilie : Oui, c'est d'ailleurs ce que nous avons voulu faire avec le clip de "Jamais Vu"... montrer des corps, des genres, des sexualités, des identités queer, en marge des modèles dominants. Si je montre et assume aussi clairement mon homosexualité, si je dévoile ainsi mon histoire d'amour à travers les images que j'utilise publiquement, c'est d'une part parce qu'elle est partie intégrante de mon propos artistique, et d'autre part parce que je suis convaincue que l'on a besoin de représentations pour se construire. Jamais, je ne me suis reconnue dans les modèles hétéronormés. Je suis fière aujourd'hui de m'exposer avec celle que j'aime, en parlant de ce rapport au corps et au désir de façon entière. Je ne triche à aucun endroit. Si cela est perçu comme un hymne à la tolérance et à l'altérité, alors je suis encore plus fière !

« Je ne triche à aucun endroit. Si cela est perçu comme un hymne à la tolérance et à l'altérité, alors je suis encore plus fière ! »

C'est dans ta façon de faire en tant qu'artiste de toujours vouloir bousculer les choses ?

Émilie : C'est une question qui me fait très plaisir ! Je ne crois pas que ce soit si conscient que cela chez moi. Je n'ai pas l'impression de "bousculer les choses" dans la mesure où ma volonté première est de parler de façon authentique. Par conséquent, je ne me cache pas. Là où j'essaie d'avoir un réel impact, de façon consciente, c'est à travers mes "HERRIFF", séries de vidéos sur mes réseaux dans lesquelles je mets en avant des femmes guitaristes. Je joue un riff emblématique de leur répertoire et je raconte leur histoire. C'est juste désarmant de voir à quel point elles sont nombreuses, et pour la plupart du temps, oubliées. Qui cite-t-on quand on parle de rock'n'roll ? Elvis, Chuck Berry, Little Richards... Sûrement pas Sister Rosetta qui pourtant est LA marraine du rock'n'roll et a biberonné, influencé tous ces artistes que je viens de citer ! Elle est la première à avoir mêlé au gospel et au blues des rythmes rock. Je n'arrive pas à comprendre que l'on ait pas déjà fait un biopic sur elle tant son influence, sa vie, son jeu de guitare, son audace, ont une importance capitale dans l'histoire de la musique. Sa vie fut tellement riche et hors du commun qu'il y a plus que matière à faire un film ! Tellement de femmes ont été effacées. Dans tous les domaines, malgré le rôle primordial qu'elles ont pu jouer. C'est là où j'aimerais bousculer les choses. On débroussaille le chemin, mais la route est longue.

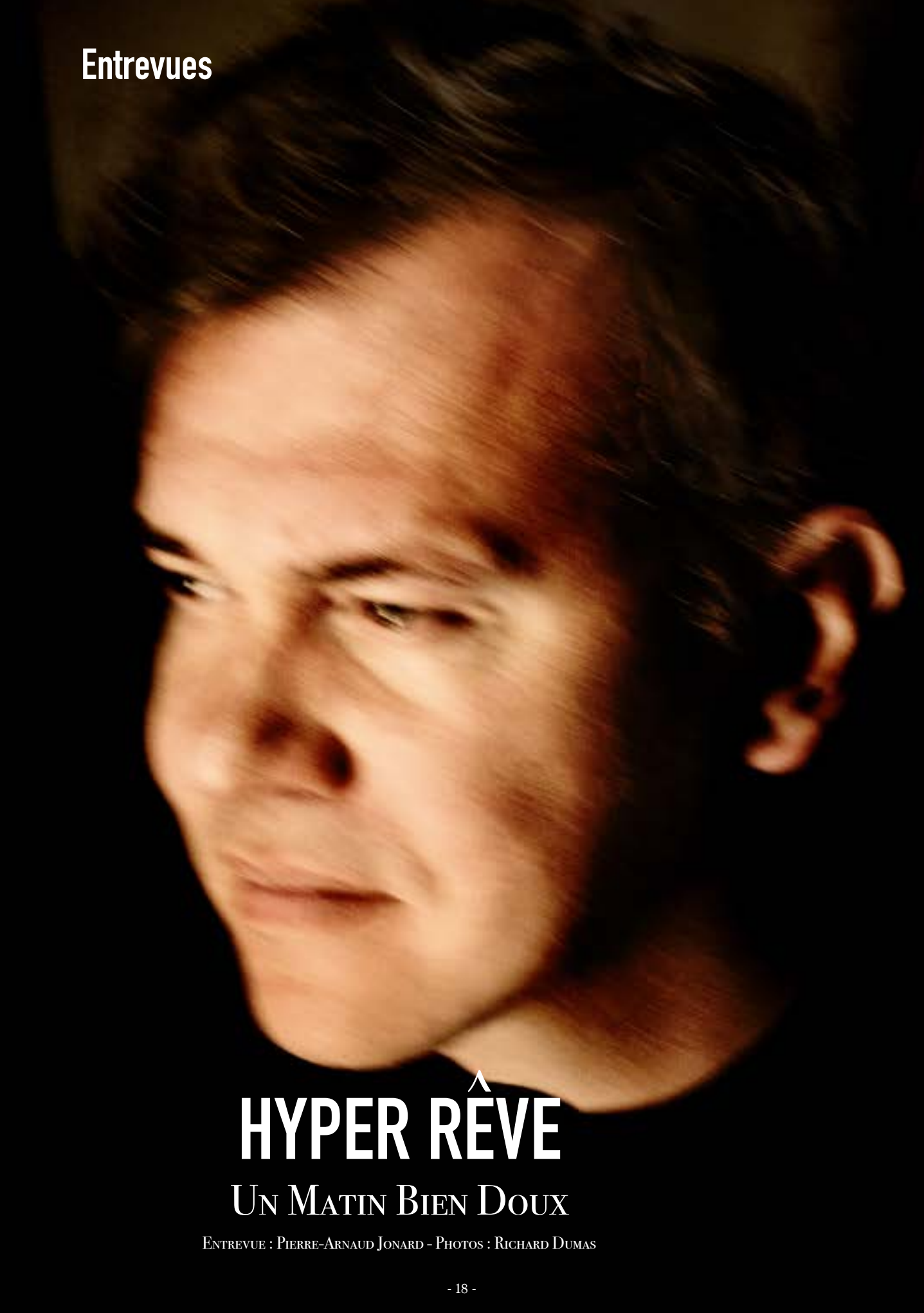
Comment doit-être un homme ou une femme pour trouver grâce à tes yeux ?

Émilie : Grâce à mes yeux ? Je n'y ai jamais réfléchi. Je crois que je n'ai pas de cahier des charges. Les qualités des personnes que j'aime sont aussi denses que plurielles, mais je crois que la réelle écoute, la sincère prise en compte de l'autre est ce qu'il y a de plus important à mes yeux. Sans oublier l'audace, la folie... et puis l'humour aussi !



AMOUR BANDIT
AT(H)OME

Émilie Marsh découvre que l'amour surgit parfois sans prévenir, au moment où on ne l'attend pas vraiment, qu'un regard peut tout changer et qu'il faut savoir laisser le vent de l'inattendu nous porter. Une histoire qu'elle nous confie titre après titre. Forte et inspirante, la guitariste s'inspire de ses modèles au féminin, en arpenteant avec aisance les multiples directions d'une musique pop-rock alerte qui fait parfois le grand écart entre légèreté et démonstration de force. Chaque mot devient, avec elle, un acte d'engagement, une célébration. Amour Bandit est une œuvre entière et libre, tapageuse (mais pas racoleuse), et électrique. Une énergie vibrante se retrouve dans ses textes. Sensuelle et indépendante, elle nous ensorcelle avec une âme rebelle guidée par ses instincts et ses envies. Messieurs, sans rancune !



Entrevues

HYPER RÊVE

UN MATIN BIEN DOUX

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : RICHARD DUMAS



HYPER RÊVE CONTINUE DE NOUS ENCHANTER. APRÈS UN SUPERBE ALBUM, NOS ABSENCES FUTURES, ET UN MAGNIFIQUE EP, DELPHINE, IL NOUS OFFRE AUJOURD'HUI CE TRÈS ÉMOUVANT UN SEUL MATIN DOUX. PORTRAIT.

Son nouvel album, *Un Seul Matin Doux*, montre un artiste toujours aussi talentueux et intéressant. Ce nouvel opus s'inscrit dans un registre plus chanson que les précédentes œuvres du musicien. Écrit en Ardèche près de Vals-les-Bains, à Jaujac, au bord d'un volcan, l'album a d'ailleurs la pureté d'une lave volcanique.

Le musicien, après avoir travaillé avec Bill Pritchard sur *Delphine*, a collaboré ici avec Marc Ribot et Lee Ranaldo, ex-Sonic Youth. « J'aime rencontrer d'autres artistes et collaborer avec eux pour que mes chansons m'échappent. Ces deux musiciens sont des artistes que j'écoute depuis l'adolescence. Sonic Youth est l'un des groupes qui a le plus formé ma sensibilité. Lee Ranaldo est arrivé dans ce disque de manière subtile. Il a fait des propositions très variées. J'ai sélectionné avec lui des textures, des couleurs. Il joue sur deux titres du disque. Marc Ribot est quant à lui capable de se singulariser dans la musique des autres ce qui est une grande qualité. »

Un Seul Matin Doux est un disque court. « Ce format est historiquement celui du vinyle. J'aime la concision. Sur les disques de douze titres, j'en enlèverais bien quatre la plupart du temps. J'ai pensé le disque comme un recueil de nouvelles. Mes textes sont souvent écrits après la musique. Le traitement du texte est poétique car les artistes que j'aime, de Bashung à Daniel Darc en passant par Brigitte Fontaine, faisaient cela. »

Avec cet album, Hyper Rêve offre peut-être son disque le plus accessible avec des titres qui, dans un monde idéal, devraient être diffusés à la radio : « Les radios à large audience sont très verrouillées en France. Je n'imagine pas que mes morceaux puissent y passer. Je n'ai, en tout cas, pas écrit en me disant "Je veux toucher un public plus large". »

Ce disque tourne, comme souvent avec l'artiste, autour du couple et de l'amour. « La relation amoureuse est l'un des thèmes qui m'intéresse le plus. La création d'un monde à deux est quelque chose qui me fascine. Le fait que ce soit usé jusqu'à la corde rend le truc encore plus intéressant. Toutes les pochettes de mes disques me représentent, ma compagne et moi. C'est Richard Dumas qui a réalisé celle-ci. Il est connu comme portraitiste mais a fait également des pochettes de disques, notamment celle de *L'Imprudence* de Bashung, et a été photographe de plateau pour Lynch. »

Hyper Rêve aime la mélancolie et son album, comme ses disques précédents, conduit à ce sentiment : « Ce n'est pas le symptôme d'une dépression carabinée. Les mots comme la musique sont mélancoliques. J'ai des tonalités qui amènent à cela. J'ai beaucoup écouté The Cure chez qui tu en trouves. C'est un état, une "saison mentale", dont je m'accommode bien. Elle m'amène à inventer des images, des fictions, des ritournelles, au moyen desquelles j'interroge la mémoire, la mienne et celle des autres pour résister à l'oubli. En ce sens cette mélancolie créative est aussi politique. Dans "La Liberté", par exemple, qui est une réécriture partielle d'un poème célèbre du poète ukrainien Taras Chevtchenko, apparaissent transposés les impondérables de notre histoire récente, les destructions auxquelles elle est associée. La mélancolie face à la démesure des catastrophes, à l'organisation du malheur, c'est une façon pour moi d'envisager le bonheur. »

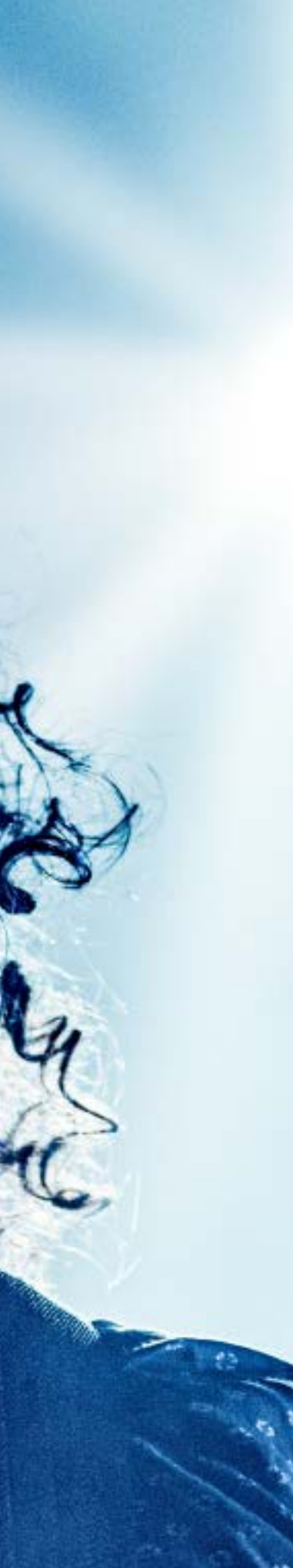
Entrevues



KWOON

LA BELLE ODYSSÉE

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTO : MÉLANIE LHOTE



APRÈS NOUS AVOIR FAIT SALIVER AVEC DES VIDÉOS IMPROBABLES TOURNÉES DANS DES LIEUX INSOLITES À TRAVERS LE GLOBE, KWOON NOUS REVIENT AVEC UN ALBUM QUI FERA DATE. UNE MERVEILLE DE POST-ROCK/ PROG QUI MARQUE, ALORS QU'ON NE L'ESPÉRAIT PLUS, LE RETOUR FRACASSANT DE CE GROUPE UNIQUE.

Il est des artistes comme Sandy Lavallart qui semblent débarqués d'une autre planète, d'un autre temps. Ce garçon avec son look de hippie des temps modernes paraît tout droit sorti des années 70 et on l'imaginerait volontiers nous délivrer de longs titres prog, seul avec sa guitare sous le soleil et les ruines de Pompéi.

Et dire que tout aurait pu s'arrêter ! En effet, presque quinze ans ont passé depuis la sortie du dernier EP *The Guillotine Show* et dix depuis la mise en stand-by du groupe après un dernier concert en Allemagne. « Il y a huit, dix ans j'avais presque abandonné ce projet me consacrant à la musique pour l'image. J'étais fatigué car les autres musiciens du groupe n'étaient pas pros, contrairement à moi, et ne pouvaient pas toujours partir en tournée. J'ai craqué lorsque nous sommes allés faire un concert en Allemagne dans un super festival. Nous y avons joué dans une soucoupe volante. C'était dingue. Nous avons dû y aller avec trois avions différents, ce qui était aberrant, tout cela parce que les autres membres disaient toujours que tel ou tel emploi du temps ne leur convenait pas. À ce moment-là, j'ai dit stop. Plus tard, même si j'aime beaucoup faire de la musique de documentaire, j'ai ressenti le besoin d'écrire des morceaux personnels. J'ai trouvé un nouveau batteur et j'ai embarqué dans l'histoire sa copine qui est bassiste. J'ai ensuite fait un casting de guitaristes. Tous les nouveaux membres du groupe habitent en Alsace, donc on fait tout à distance. »

Kwoon poursuit, avec ce disque, dans son style entre post-rock et prog même si cet album est clairement plus proche de cette dernière catégorie. « Il est également pop, je trouve, mais c'est vrai que nous sommes aujourd'hui plus prog que post-rock. Dans mes premiers albums la moitié des morceaux étaient instrumentaux, les autres étant chantés. Aujourd'hui, c'est l'inverse. Je suis très influencé par le Floyd période *Meddle*. J'aime bien les disques longs : *Odyssey* est d'ailleurs un double disque dans sa version vinyle. Nous ne sommes pas dans l'ère de l'album, plutôt dans celui de la playlist et tout ça me gonfle un peu. »

« Nous ne sommes pas dans l'ère de l'album, plutôt dans celui de la playlist et tout ça me gonfle un peu. »

Avant que cet album ne voit le jour, Kwoon avait amorcé une sorte de come-back via une série de lives filmés dans des lieux insolites avec un drone et des GoPro. On l'avait ainsi vu sur les volcans de Lanzarote, sur l'aiguille du Triolet face au Mont-Blanc ou encore sur le magnifique phare de Tevennec. Des vidéos magnifiques qui mariaient amour de la musique et des grands espaces. « Je ne savais pas trop ce que je voulais faire. J'avais envie de ça depuis longtemps mais il n'y avait pas des drones aussi élaborés que ceux d'aujourd'hui. Je me suis dit à un moment donné que je pouvais partir tout seul et me filmer. "King of Sea" sur le phare maudit de Tevennec était très floydien et j'ai voulu le réorchestrer. Je le fais aujourd'hui avec Babet de Dionysos. Cela a intéressé les gens ces vidéos dans ces lieux incroyables, j'ai fait plusieurs plateaux télé pour ça. J'ai même eu BFM lorsque j'ai fait le lancer de guitare dans l'espace. J'ai mis un an à préparer ce truc. Il fallait avoir plein d'autorisations. J'ai attaché la guitare à un ballon gonflé à l'hélium et elle est partie dans le ciel jusqu'à 31000 mètres. Je ne me fixe aucune limite. Je n'ai pas fait ça pour faire une sorte de buzz autour du retour de Kwoon, mais c'est vrai que de ce fait celui-ci est un peu plus attendu que s'il n'y avait rien eu. »

On imagine bien sûr que le fameux Pink Floyd à Pompéi a inspiré Sandy lors de ses différentes escapades. « Ce live, je l'adore, il m'avait énormément touché. Le fait que mon premier choix ait été un volcan vient naturellement de là. Après, il y a aussi le fait que j'aime voyager. Je suis très inspiré par la nature. J'aime la sensation de n'être rien face à elle. Je ne suis pas croyant mais je pense que je viens de la mer. Je me sens tellement bien quand je suis dans l'eau. J'aime surfer. La mer te fait comprendre en un claquement de doigts que tu n'es rien contre sa force. J'adore aussi regarder le ciel, les étoiles. L'infini me fait rêver. Je suis passionné par les astronautes depuis mon plus jeune âge. L'espace est dangereux et fascinant. »

Kwoon, par sa musique, invite au voyage. Il emmène l'auditeur vers des contrées encore inexplorées. « J'ai beaucoup travaillé ma manière d'écrire notamment pour les cordes. J'ai mis mon nez dans le classique. Aujourd'hui, je trouve que mon premier album sonne cheap. J'ai été curieux de disséquer des partitions de musiques de films. J'aime beaucoup Hans Zimmer qui est un autodidacte tout comme Éric Serra qui m'a bercé avec ses musiques de films. Je lui avais envoyé un mail auquel il n'avait pas répondu... puis un autre qu'il a lu cette fois. Il m'a invité chez lui et on a parlé musique. »



Sandy, en bon indépendant qu'il est, a sorti ce disque en autoproduction. « J'ai des potes qui sont sur des labels microscopiques et ces labels leur interdisent de faire ceci ou cela. Le seul problème de l'autoprod c'est pour le booking. Les salles demandent souvent : "Mais vous êtes sur quel label ?". On va partir en tournée à l'automne prochain. Après on ne s'interdit rien. Si on nous appelle, comme c'est arrivé en novembre dernier pour aller jouer en Chine, on ira bien volontiers. »



ODYSSEY AUTOPRODUCTION

Quel bonheur que de retrouver ce merveilleux groupe. On pensait le combo disparu... Ce retour tant espéré arrive enfin et il est magnifique. Avec ce nouvel album, le musicien s'éloigne quelque peu du post-rock des premiers temps (même si lorsqu'il œuvre dans le genre il reste un maître, comme en atteste "Leviathan") pour un son plus prog, planant et contemplatif, dans la veine du Floyd dans ses plus belles heures comme sur cette merveille qu'est "King of Sea" qui mériterait d'être étudié dans les écoles de musique. On connaît son amour des voyages. Avec cet opus, il nous emmène loin et pour longtemps. Jamais peut-être un disque n'a aussi bien porté son nom. Merveilleuse odysée.





ECHT!

LES MUSIQUES ELECTRO EN ÉBULLITION

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTOS : MAYLI STERKENDRIES

FABULEUX LABORATOIRE MUSICAL, LE QUATUOR BELGE ECHT! EST TOUT SIMPLEMENT L'UN DES GROUPES LES PLUS EXCITANTS DE LA SPHÈRE INDÉPENDANTE ACTUELLEMENT. SA MUSIQUE INSTRUMENTALE TRANSCENDE LES GENRES, CRÉE DES PONTS INÉDITS ENTRE UTOPIE JAZZ ET DÉFLAGRATIONS ELECTRO.



À quelques jours de la sortie de son troisième LP, [Boilerism](#), les membres de ECHT! se sont prêtés au jeu de l'interview par mail interposé. En préambule, le groupe à l'image de Dorian (claviers), rappelle qu'il ne se considère pas foncièrement comme un groupe de jazz. « Nous sommes aussi tous les quatre passés par le conservatoire de jazz de Bruxelles mais nos influences en sont assez éloignées. Nous nous inspirons de la musique electro actuelle, de beaucoup de DJs et de styles : bass music, grime, UK garage, ambient, hip hop, techno, acid... que nous essayons d'approcher au plus près en les "jouant" en live avec nos instruments [NdIR : guitare, basse, clavier, batterie]. Par contre, nous pouvons tout à fait être associés au jazz dans le sens où il est une musique de live, de l'instant présent qui s'efforce de rester vivante et toujours différente sur scène. »

« Notre album voyage à travers ces coups de cœur que nous essayons de resservir à notre façon. »

D'ailleurs, cette musique reste une source d'inspiration dans laquelle chacun a puisé beaucoup de choses. « Nous avons un rapport d'amour et de respect car c'est une musique qui nous tient à cœur à tous les quatre. Chaque membre aura sa réponse là-dessus mais personnellement elle m'a beaucoup apporté. J'ai découvert énormément d'artistes incroyables à travers ce style et son histoire. Un gros cœur sur Thelonious Monk, Brad Mehldau et Nina Simone ! »

Mais ce sont bien les musiques électroniques qui nourrissent leur imaginaire et inspirent leur son si jubilatoire et percutant, comme le confirme Florent (guitare) : « Les différents styles de musiques électroniques nous plaisent tous dans leurs particularités, leurs couleurs propres. Ce serait compliqué d'être exhaustif. La footwork par exemple nous a influencés dès notre premier EP. Son côté très rythmique, ses tempos soutenus nous excitent en tant que musiciens. Quant à la drum'n'bass, nous avons vraiment eu un déclic lors d'un DJ set platines à Bristol. Le son était si chaud ! Notre album voyage à travers ces coups de cœur que nous essayons de resservir à notre façon. »

Leur musique est aussi un moyen pour eux de retrouver les vibes des clubs electro. « Ce qui nous attire dans la club culture, c'est cette manière de s'adonner complètement à la musique, librement, chacun comme il l'entend. » Non sans hasard, le titre de leur album est ainsi une référence directe à cet univers mais pas que. « C'est avant tout un rapprochement avec le sentiment que ces musiques provoquent en nous. Elles nous font bouillonner ! C'est aussi un clin d'œil aux vidéos Boiler Room et à l'imaginaire "club". Et si on cherche une autre lecture moins positive, on peut y voir une allusion au réchauffement climatique. »

Les Belges interrogent en effet à leur manière à travers leur musique, le temps présent, la modernité. Leur nouvel album donne l'impression avec sa radicalité, son côté brut, son énergie d'être en prise directe avec la violence et la noirceur du monde actuel. Dorian : « Ce qui se passe dans le monde est difficile à ignorer. Il se trouve que l'on ne compose pas beaucoup de

morceaux très "joyeux" mais nous nous sommes souvent dit que notre musique devait être un exutoire face à cette actualité peu réjouissante. Notre nouvel album sonne plus violent et chaotique pour vous ? J'ai l'impression que ça reflète bien l'actualité. Ou peut-être devient-on de plus en plus pessimistes, c'est aussi une possibilité. C'est également très beau de défendre cette musique par les temps qui courent. Peut-être pas vraiment utile pour certains, mais pour ma part, je trouve que c'est vital. »

L'intensité physique que chacun met dans le jeu musical devient le puissant véhicule d'une évasion, un moyen de façonner des espaces de liberté, à l'image des leurs sets immersifs et bouillonnants. Martin (batterie) précise : « Autant du côté du public que sur scène, nous essayons qu'un sentiment de lâcher prise s'installe. C'est une sorte de récompense pour tout le monde, nous compris. Et le plus souvent ça fonctionne ! Le set est toujours plus inspiré par des DJ sets que des concerts "classiques", en peaufinant nos transitions pour que tout soit amené tranquillement: les styles, l'ambiance, le son ! »

Le son justement. À la manière des grands maîtres du dub jamaïcain, celui de ECHT! joue sur les notions de temps, d'espace, d'abstraction, propulsant les morceaux dans des réalités parallèles propices à la divagation, l'introspection, la transe, le studio devenant à son tour, un instrument à part entière. Florent : « Il faut dire que c'est l'essence même de la musique électronique la recherche du son, les manières de le faire vivre et vibrer. Le studio est pour nous le moment de se confronter en profondeur à cette phase. Mais nous gardons aussi notre côté instrumental et acoustique où nous recherchons la meilleure prise possible, le son le plus pur avec l'espace qui l'entoure. On continue de s'inspirer pour cela des Pink Floyd et des Beatles par exemple. Mais c'est surtout le moment où brille notre cinquième élément : Rowan Van Hoef. Ingénieur son, producteur, il nous aide dans nos arrangements, pousse chaque son, chaque idée à leur paroxysme. »

Le groupe trouve d'ailleurs un vrai équilibre entre les moments de studio et ceux du live. « La phase de studio est artistiquement très intense, parfois satisfaisante, souvent difficile. On est un peu repliés sur nous et nous sommes très exigeants avec nous-mêmes. La phase du live est beaucoup plus épanouissante, plus sur l'échange et sur l'humain. Nous sentons une sorte de communion avec le public, c'est très exaltant. »

ECHT! représente avec force cette nouvelle génération de musiciens qui trouvent dans la création une manière essentielle de résister, de ne pas céder au défaitisme, de se projeter malgré tout vers un avenir pourtant très obscurci. En cela [Boilerism](#) s'impose comme un des plus puissants manifestes musicaux de ces dernières années, à la fois libérateur, innovant, fédérateur et profondément troublant.

LES PRÉCURSEURS DU "BRUSSELS SOUND"

ECHT! s'inscrit dans un mouvement musical, identifié par la RTBF comme le "Brussels Sound", où une jeune génération réinvente à sa manière le jazz. Elle a été inspirée par des artistes précurseurs à commencer par le batteur Lander Gyselinck. Martin : « Lander, avec son projet STUFF, nous a ouvert les yeux sur le principe de répertoires hyper ouverts qu'un ensemble d'instrumentistes sont capables de proposer. Les premières fois, il y a une dizaine d'années, on s'est dit "Mais oui, il y a moyen d'être un quartette classique avec de vrais instruments et de jouer du Flying Lotus. J'ai aussi envie de citer LeFtO." » Difficile en effet de ne pas évoquer l'influence majeure de ce DJ belge iconique, mondialement reconnu pour ses talents de défricheur hors du commun, dans ses radio shows et DJ sets.

LA VOLTA

Cette dynamique créative foisonnante s'ancre dans un lieu unique, La Volta. Pour Federico, le bassiste : « Le quartier général, le laboratoire, c'est La Volta ! Située à Molenbeek, c'est un espace où plusieurs musicien(nes) se réunissent pour travailler et développer leurs projets. C'est accessible 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, ce qui nous donne la possibilité de travailler quand on veut, pour le temps dont on a besoin. Bien évidemment La Volta est un lieu de rencontre mais aussi et surtout d'influence entre tous ces groupes et musicien(nes). » Parmi eux, ECHT!, bien sûr, mais aussi le trio Bandler Ching (où officie Federico), Vitja Pauwels, Tukan... et même des artistes en résidence pour une année comme, en ce moment, l'étonnante Poppy Whispers.





PIERRE WELSH & ELLA DE LORIA

BANDE ORIGINALE

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : CHRISTOPHE CRÉNEL

LE MUSICIEN MET MOMENTANÉMENT DE CÔTÉ SON GROUPE POUR DÉVOILER UN PROJET EN DUO AVEC LA CHANTEUSE ET MUSICIENNE ELLA DE LORIA. INSPIRÉ DE L'HISTOIRE PASSIONNELLE ENTRE PATTI SMITH ET ROBERT MAPPLETHORPE DANS LE NEW YORK DANS LES ANNÉES 70, L'ALBUM **GOD, LOVE, ART & DESIRE**, À TRAVERS LA POÉSIE CRÉÉE PAR LES MOTS, LA MUSIQUE ET LA VOIX, EST UN VOYAGE SENSUEL DURANT LEQUEL CHACUN PEUT LAISSER LIBRE COURS À SON IMAGINATION. AVEC, BIEN SÛR, LE **CHELSEA HOTEL** EN TOILE DE FOND.

Pierre, avec cet album, tu fais un pas de côté par rapport à ton groupe, **Pierre Welsh & The Oaks**, mais visiblement tu avais cette idée en gestation depuis un moment ?

Pierre Welsh : C'est juste, ce projet m'habite depuis longtemps mais il faut laisser le temps à l'idée de départ de s'irriguer de lectures, d'images, de films ; il y a eu un cheminement long mais nécessaire. Une fois ses contours bien dessinés, l'écriture et la composition sont venues assez vite. Le projet était mûr quand j'ai rencontré Ella.

L'album s'appelle **God, Love, Art & Desire**. Ce sont les quatre points cardinaux autour desquels vous organisez votre chemin d'artiste ?

Ella de Loria : Ces quatre mots mis ensemble signifient pour moi la passion créatrice, une sorte d'inspiration divine qui survient parfois dans des moments de la vie, des instants, des lieux où l'on ressent cette résonance. On se questionne. Pourquoi créer ? Est-ce que l'on ne vit que pour la création ? What is "The Ultimate Goal" ? [NdLR : titre d'un morceau de l'album]

Pierre : D'ailleurs, le titre de l'album vient du refrain de cette chanson :

*God led us to religion
Love, to the universe
Art led us to the devil
Sex kept us with the devil*

Plutôt qu'une juxtaposition de mots, le titre est pensé comme un tout cohérent, chaque élément vient en résonance avec les trois autres : l'artiste imite Dieu dans la création de son univers, le désir est à la source de l'acte créatif. J'aime ton idée de points cardinaux, je m'y retrouve assez bien.

Tu dis avoir été inspiré par l'histoire de **Patti Smith & Robert Mapplethorpe**. Qu'est-ce qui vous fascine le plus dans leur histoire ? Leurs caractères respectifs ? La fusion de deux êtres hors normes ? L'élan créatif que leur union a engendré ?

Pierre : C'est tout ça à la fois. L'intimité amoureuse et artistique, une relation qui traverse le temps, malgré l'environnement violent et transgressif du New York des années 60-70. Et en dépit de tout ça, l'innocence comme fil rouge de leur histoire, la sincérité de leur amour et de leur rapport à la création ; ce pur dans l'impur, c'est ça qui me fascine. Amour charnel ou version sublimée de l'amitié, le sentiment amoureux des deux personnages traverse le temps et l'espace, malgré l'évolution artistique, sexuelle, et sociale des deux artistes.



Ella : Patti et Robert, c'est l'histoire de deux artistes qui ont transcendé leur art au contact l'un de l'autre. C'est une symbiose. Les plus belles œuvres émergent toujours d'un mélange des genres et de rencontres.

Avais-tu dans l'idée dès le départ de faire cet album en duo avec une artiste féminine ?

Pierre : Oui, cela me semblait cohérent. C'était aussi l'occasion d'explorer des territoires différents, des compositions plus mélodiques que ce que je fais en français, particulièrement adaptées à une voix féminine et plus virtuose que la mienne. Ella est une chanteuse exceptionnelle, elle a emmené les titres plus loin encore que ce que j'imaginai, c'est une magnifique rencontre artistique.

Et toi Ella, qu'est-ce qui t'as convaincue de partager ce projet?

Ella : Quand je suis entrée dans le monde de Pierre, j'y ai découvert une poésie sensible, touchante de sincérité. Déposer ma voix sur ses mélodies a été comme une évidence pour moi et l'histoire émouvante des deux artistes m'a beaucoup inspirée.

« Les plus belles œuvres émergent toujours d'un mélange des genres et de rencontres. »

Et il y a eu la rencontre entre vous, qui partagez le même label. Ça a été un vrai coup de foudre musical ? Vous vous êtes dit "Oui bien sûr !" tout de suite ou y-a-t-il eu un temps de réflexion ?

Ella : Avec Pierre, nos regards se sont croisés sur une chanson de Nick Cave "Where The Wild Roses Grow", une guitare à la main et nos deux voix. C'était un moment magique ! Et puis sur scène, il y a une vraie alchimie entre nous. Une belle rencontre.

Pierre : Après cette expérience scénique, furtive mais intense, j'ai décidé d'enregistrer deux titres avec Ella, il n'était pas encore question d'album. Cette première expérience de studio ensemble m'a tellement convaincu que je me suis mis à l'écriture et, en quelques mois, le disque était enregistré. Un album entier en duo était une expérience inédite pour moi. Mais il y a eu une incroyable alchimie qui a opéré instantanément entre nos voix, nos approches artistiques et nos personnalités. J'apporte la profondeur, elle apporte la lumière !

9 titres, intégralement en anglais. C'est pour être raccord avec l'histoire qui t'a inspiré et qui avait pour cadre New York ?

Pierre : Oui, ça s'est imposé naturellement.

Tes textes en français sont reconnus comme véhiculant beaucoup de poésie, résultat d'une grande attention dans l'écriture. Ici, a-t-il fallu porter un soin particulier à la musicalité des mots en anglais ?

Pierre : L'anglais permet d'être plus audacieux dans la recherche mélodique ; ceci étant, même en anglais, le texte reste pour moi au centre de la création. En français, il est en surplomb, omniprésent, il faut être prêt à l'assumer. Mais j'adore créer dans les deux langues. C'est une vraie liberté.

L'univers que vous développez dans l'album convoque de manière assez forte l'imaginaire, un peu comme si tu avais voulu créer la bande son d'un biopic sur les 2 amants, est-ce correct ?

Ella : Quelle bonne idée cet album pour le prochain biopic !

On retrouve de manière assez forte les influences qui sont récurrentes dans ton œuvre, Nick Cave, Bashung... Qui d'autre aura pu vous inspirer ?

Ella : Joan Baez & Dylan...

Pierre : C'est vrai que c'est mon album le plus folk, sans doute l'influence d'Ella, même si on y trouve d'autres inspirations, blues et electro. On nous a aussi comparés à Beth Gibbons et Rustin Man. Pas faux...

Encore une fois, la production est parfaite. Le fait de toujours travailler avec la même équipe doit être agréable et d'un grand confort artistique ?

Pierre : En effet, c'est toujours plus ou moins la même équipe : Élie Gaulin, Bruno Ramos, Luc Durand et Fabien Tessier. C'est la dream team ! Je sais qu'il y a une qualité assurée dans l'interprétation et la production, ce qui nous permet de mettre l'énergie là où elle doit être, dans la captation de l'émotion.

Imaginez que vous ayez voulu ajouter un dixième titre sur l'album qui soit une reprise de Patti Smith. Quel titre auriez-vous choisi ?

Ella : "Gloria", j'adore ce titre.

Pierre : "Dancing Barefoot". Peut-être parce qu'Ella chante pieds nus sur scène... (Rires)

Quels sont vos projets de tournées, concerts ou même discographiques ?

Ella : Des concerts, et notamment notre concert de sortie d'album le 30 avril au Zèbre de Belleville ! Et deux clips.

Pierre : Et peut-être un nouvel album ensemble, qui sait...



GOD, LOVE, ART & DESIRE
DECEMBER SQUARE

Dès le premier titre "Damned and Adored", cinématographique à souhait, on sait que la collaboration entre les deux musiciens du label Décembre Square est un ticket gagnant. Tout d'abord, c'est la voix d'Ella, suave et ouatée, qui se pose comme une plume sur les notes de Pierre, avant que ce dernier ne la rejoigne pour un chant à deux voix aussi profond qu'émouvant. Tout au long de l'album, on restera dans de bonnes vibrations, comme par exemple sur "Magical Land" et "Breathe", entre apesanteur et rêverie, avec en filigrane les silhouettes des deux amants new-yorkais. Difficile d'extraire un titre plutôt qu'un autre tant toutes les pistes sont d'excellente facture, avec malgré tout une mention particulière pour le sublime "One Hundred Songs". Un album, non seulement totalement abouti, mais surtout totalement réussi.

En Couverture

THE LIMIÑANAS

HOLLYWOOD FUZZ

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL



AVEC **FADED**, LEUR NOUVEAU DOUBLE ALBUM, THE LIMIÑANAS NOUS INVITENT DANS UN INTRIGANT CINÉ-CLUB. ENTRE POP ET ROCK PSYCHÉDÉLIQUE, PONCTUÉ PAR 2 SAVOUREUSES REPRISES, CE DISQUE MULTIPLE DOPÉ À LA FUZZ REND HOMMAGE AUX STARS DÉCHUES DE L'ÂGE D'OR DU CINÉMA, AVEC UN CASTING D'INVITÉS À L'HUMEUR ÉCLECTIQUE.



« Les comédiennes déchues des années 50 aux années 80, ces destins brisés, nous ont toujours touchés. Et c'est pour ça que, sur la pochette, il n'y a pas de visages. »

Où est né **Faded** ? Je suis curieux de savoir où se situe votre laboratoire secret...

Lionel : Depuis 4-5 ans on a acheté un atelier de menuiserie dans lequel on vit à Cabestany, le village où l'on a grandi avec Marie. C'est une petite mairie communiste, pratiquement collée à Perpignan. On a notre appartement et, sous l'appart, il y a un petit studio d'enregistrement, dans lequel on répète avec le groupe pour les tournées et où l'on enregistre tout ce que l'on a fait. En 2 secondes, tu peux aller bosser !

Comment s'est décidé le thème de ce nouveau concept album ?

Lionel : Ça n'est pas vraiment un concept album. On a toujours une idée de départ lorsque l'on travaille sur un disque. Les premiers parlaient souvent de Méditerranée et de nos histoires de famille. Il se trouve qu'au moment où l'on a commencé ce nouvel album, je bossais aussi sur le disque de Brigitte Fontaine et sur 3 musiques de films avec David Menke. Ça explique son côté très cinématographique. Au niveau de la narration, on a pris comme point de départ le morceau "New Age" du Velvet Underground qui raconte le parcours d'une star déchue du cinéma. Et, comme on n'avait pas spécialement envie de chanter ou d'écrire tous les morceaux, on a contacté des gens que l'on adorait en leur donnant carte blanche à partir de cette histoire. **Faded** s'est construit comme autant de petits sketches à l'italienne.

Quelles sont ces femmes ou ces idoles que vous n'aimeriez pas que l'on oublie ?

Lionel : On n'a pas voulu faire de liste. En gros, ça reprend toutes celles dont parle Kenneth Anger dans son livre **Hollywood Babylon**, tout le nouvel Hollywood jusqu'à aujourd'hui. Mais c'est vrai qu'il y avait quelque chose de plus passionnant, triste et mélancolique dans le destin des comédiennes déchues des années 50 jusqu'aux années 80. Ces destins brisés nous ont toujours touchés. Et c'est pour ça que, sur la pochette, il n'y a pas les visages.

Marie : **Faded** [NdIR : gommées], c'est valable aussi pour les stars du muet qui, brusquement, avec l'arrivée du cinéma parlant, ont disparu.

La thématique de ce nouvel album est étroitement liée à votre côté cinéophile. On peut avoir d'une idée des films qui passent à la maison ?

Lionel : C'est vaste ! Du cinéma coréen qu'aime beaucoup Marie jusqu'aux films de mon adolescence que je regarde sans arrêt : de **L'Empire Contre-Attaque** à **Conan le Barbare**, le cinéma de John Landis ou de John Carpenter. Et après, toute la comédie des années 60, Blake Edwards, **The Party**, toute cette pop culture. On fait des cures de cinéma et, en ce moment, c'est Kubrick. On a redécouvert **2001 l'Odyssée de l'Espace** et c'est hallucinant comme tout dans ce film est prémonitoire. Il y a la peur du virus, les machines... Mais j'adore aussi les séries Z, l'esthétique de **Massacre à la Tronçonneuse**. D'ailleurs on ne sait toujours pas si c'est Tobe Hooper qui l'a réalisé tellement c'est différent de ses autres films. Et j'adore sa collaboration avec Spielberg pour **Poltergeist**, une vraie madeleine de Proust.

Hormis les morceaux que vous chantez, "J'Adore le Monde", le titre chanté par Bertrand Belin, est vraiment l'un des plus réussis. Vous lui avez donné quelle consigne ?

Lionel : Ça tenait en 2 lignes : « C'est un disque qui va parler du fantôme des actrices oubliées. Fais ce que tu veux ». C'est ce qu'on leur a dit à tous et c'est marrant de voir ce que chacun en a fait. La vision new-yorkaise de Jon Spencer, présents sur 2 titres, est peut-être plus trash et plus dure que celle, plus romantique, des Européens. La version de Bobby Gillespie, elle, nous a aussi rappelé des références anglaises de la pop culture des 60's.

Étonnamment, le morceau écrit et chanté par Bertrand Belin sonne un peu comme du Dutronc période Lanzmann. Et outre ce clin d'œil, il y a aussi un hommage à Françoise Hardy dont vous avez repris "Où Va la Chance ?". Dutronc-Hardy, couple marquant pour vous ?

Lionel : "Où Va la Chance ?" est la chanson de Françoise Hardy qui me touche le plus dans son répertoire. C'est une reprise de Phil Ochs, mais c'est sa version qui me l'a fait découvrir. Et, pour ce qui est de Dutronc, j'ai grandi avec sa musique. Ses **Best of** du label Vogue sur lesquels on pouvait écouter 30 titres, je les "ponce" depuis l'enfance, avec l'humour des textes de Lanzmann et tout le côté freakbeat. Pour moi Dutronc, c'était un mod, un mec finalement très moderne, d'avant-garde.

Surprenant aussi sur l'album, votre version de "Louie Louie", une version lente et en français très différente de l'originale.

Lionel : C'est facile de se rater sur une reprise d'un titre comme ça. Si tu essaies de faire plus sauvage que les Stooges, les Sonics ou les Kingsmen, c'est mort ! Nous, on a mis des cloches comme dans la musique de **Messe Pour le Temps Présent**. Et on a ralenti le tempo pour en faire quelque chose de plus psychédélique. L'idée nous est venue au début de l'été lorsqu'une editrice américaine nous a proposé d'enregistrer une reprise d'un classique. On a failli dire non parce que l'on n'avait pas le temps et parce que l'on n'a jamais trop pratiqué l'exercice. Mais sur ce listing, il y avait que des trucs de dingues : Otis Redding, les Kinks, les Troggs. Et au milieu : "Louie Louie" ! C'était l'occasion rêvée de faire une version en français de notre chanson préférée de tous les temps. Cette chanson m'obsède depuis que j'ai vu le film **American College** de John Landis avec John Belushi. Dans le film, à chaque fois qu'ils font une énorme teuf, ils passent "Louie Louie". Autant dire que, lorsque l'on a été en âge d'organiser des soirées, on jouait toujours le titre. Et tout ce que l'on a fait après avec The Limiñanas part de là. Personne n'a jamais vraiment compris le texte anglais de "Louie Louie", mais c'est l'histoire d'un abandon, donc ça collait aussi à l'histoire du disque.

L'existence même des Limiñanas répond à la thématique de votre double album sur l'art intemporel. D'où vient votre passion pour le rock garage et l'esprit rock des 60's ?

Lionel : Quand j'étais gamin, la musique sortait à flux tendu depuis le pick-up et la petite stéréo de chacun de mes frères et sœurs à la maison. Mon frère Laurent écoutait The Jam, The Action, The Creation, tout ce qui se passait autour de Paul Weller. Ma sœur écoutait d'autres trucs et mon frère Serge écoutait du jazz et les nouveautés punk, new wave ou les Cramps. Dès qu'ils se barraient, j'allais fouiller dans leurs chambres pour écouter leurs disques. Au contraire des Beatles, les Rolling Stones m'ont tout de suite attiré. Même chose pour Otis Redding, les compilations **Formidable Rhythm'n'Blues** et les looks sixties. Et, plus tard, en arrivant au magasin de disques Lolita à Perpignan, quand j'ai découvert la version primitive de ces 60's, c'est à dire des groupes américains que l'on trouvait sur les compilations **Pebbles** ou **Back From the Grave**, ça a été un choc. Ils avaient digéré le rock anglais et en avaient réinjecté une version à 3 accords enregistrée avec un micro au plafond. De quoi mieux comprendre les disques des Cramps et du Gun Club.

Marie : Moi j'écoutais plus du punk, ce qui a effrayé Lionel, la première fois.

Lionel : Elle avait des posters de The Exploited (Rires) !

Marie : En vivant avec Lionel, nos goûts ont fini par se rejoindre.

Et le son emblématique des Limiñanas passe logiquement par la fuzz...

Lionel : C'est un des trucs qui m'a obsédé adolescent sur l'album **Roman Gods** des Fleshtones. Keith Streng joue de la guitare fuzz notamment sur "The Dreg", un titre qui m'a rendu fou quand j'étais môme. Parallèlement à ça, mon film préféré de l'époque, c'était **Il Était une Fois dans L'Ouest** et, dans la musique de Morricone, particulièrement sur ce disque, il y a les plus beaux sons de fuzz que je connaisse. Et puis, très jeune, il y a eu l'obsession pour les Stooges, le premier album et **Fun House**, parce que c'est Ron Asheton qui jouait de la guitare avec la fuzz et la wah. J'ai grandi avec ce son.

Marie : Et il y a Patrick Coutin avec "J'Aime Regarder les Filles" !

Lionel : Lorsque l'on a monté nos tous premiers groupes au lycée, on allait au magasin Sud Musique à Perpignan et, si tu voulais acheter une fuzz, une des pédales disponibles c'était la Sovtek, une pédale russe vendue dans une boîte en bois, le son le plus stoogien que tu puisses trouver. J'ai la chance d'en avoir toujours 2 que je fais réparer religieusement par un pote. Cette fuzz est essentielle dans toutes les musiques que l'on fait. On peut passer tous les instruments dans cet effet et, avec elle, tu peux tout faire, même illustrer un film d'action, des scènes de poursuites. C'est le son que je préfère au monde.

Quand vous enregistrez vos morceaux, est ce que c'est, comme n'importe quel groupe de rock, avec répétitions à 2 en mode batterie-guitare ?

Lionel : Pas du tout. C'est même le contraire. La batterie est enregistrée en dernier. Marie joue sur le titre fini. C'est compliqué de jouer sur un beat électronique déjà fait mais, en même temps, ça oblige à jouer des beats ultra simples, comme sur les albums des Cramps, des Gories ou du Velvet, des rythmes super primitifs. La batterie a un rôle essentiel dans la musique des Limiñanas et Marie participe au process de composition et d'enregistrement mais en horaires décalés. Je me lève à 4-5 heures du matin. Je file au studio et je lui fais ensuite écouter des maquettes au réveil (Sourires). Et après, on bosse dessus tous les deux.

On vous imagine inspirés par le rock de Détroit, les Stooges, le MC5, éventuellement la surf music californienne de Dick Dale. Et finalement c'est aussi New York qui vous fascine avec le Velvet ?

Lionel : Je me rappelle très bien la première fois où j'ai écouté le **banana album** [NdIR : surnom du premier album du Velvet Underground illustré par la fameuse banane d'Andy Warhol]. Je n'avais jamais entendu un truc pareil. Je sentais qu'il y avait quelque chose de vraiment très étrange, un décalage entre ce que le mec avait l'air de raconter et le côté très enfantin et merveilleux de la musique. Notre gamin a eu le droit quand il était bébé à "Sunday Morning" comme berceuse alors que, lorsque tu commences à mettre le nez sur le texte de Lou Reed, on est loin de ça. C'est un groupe fascinant avec des titres qui tournent souvent sur 3 accords et qui provoquent une forme de transe.

Cette recherche permanente de la transe chez les Limiñanas, c'est pour oublier que le monde actuel part en sucette ?

Lionel : Non, c'est un pur truc de plaisir. Tu peux certainement y arriver par la prise de drogues, mais pour nous l'idée c'est d'y arriver à jeun. Pour moi, ça correspond au plaisir que tu peux avoir quand tu joues sur scène et que tu es au bon endroit avec des flux de guitares, le beat, un climax que tu peux atteindre aussi quand tu écoutes **Fun House** au casque dans ta chambre. Et c'est valable pour toutes sortes de musique. Marie écoute en ce moment des disques qui viennent d'Asie ou d'Orient. La façon dont ils digéraient la pop dans les années 60, c'est tout à fait ça. Et tu retrouves cette transe aussi dans Suicide à New York et dans tout ce que la musique électronique est devenue derrière.



« Tu peux certainement y arriver par la prise de drogues, mais pour nous l'idée c'est d'y arriver à jeun. »



FADED

BERETTO MUSIC / BECAUSE MUSIC

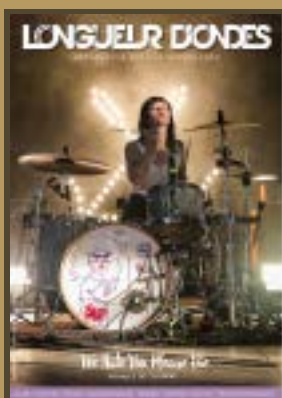
Depuis leurs débuts, la singularité des Limiñanas est de creuser avec obstination et succès un sillon qui ne doit rien aux courants de mode. Ce nouvel album entre pop 60's et garage rock hypnotique n'en fait encore qu'à sa tête en empruntant la route d'une Amérique à la mémoire courte, sacrifiant les icônes d'Hollywood sur l'autel du temps qui passe. L'originalité de cet album est d'avoir livré un pitch cinéophile à des interprètes tous très différents. Les aboiements de chien de la casse du New-Yorkais Jon Spencer font trembler le pavé de cette Amérique amnésique, Bertrand Belin teinte de son ironie surréaliste le superbe "J'adore le Monde". Bobby Gillespie de Primal Scream, Juniore, Rover ou Penny interprètent chacun à leur façon cette humeur mélancolique d'un monde qui encourage l'obsolescence programmée. Et c'est par la transe et un rock psychédélique réinventé que les Limiñanas apportent aussi leur remède. Mention spéciale pour le superbe instrumental "Spirale", leur reprise pleine de tendresse de "Où Va La Chance ?" de Françoise Hardy et leur lecture en apesanteur de "Louie Louie".



NUMÉRO 101 : GWENDOLINE / LYSISTRATA



NUMÉRO 102 : RENDEZ-VOUS / LES GARÇONS BOUCHERS



NUMÉRO 103 : WE HATE YOU PLEASE DIE / MUSTANG



NUMÉRO 104 : LAST TRAIN / YODÉLICE



NUMÉRO 105 : THE LIMIÑANAS / ANIMAL TRISTE



@LONGUEURDONES



LONGUEURDONES

POUR VOUS ABONNER OU COMMANDER DES MAGAZINES

WWW.LONGUEURDONES.COM/LA-BOUTIQUE-LO

CLAIRE DAYS

LA VÉRITÉ AU BOUT DU SONGWRITING

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : ANNE-LAURE ÉTIENNE

DEPUIS LYON, LA MUSICIENNE CLAIRE DAYS IMPOSE UNE EXPRESSION INDIE BOULEVERSANTE DE VÉRITÉ AU POINT D'OSER, LES YEUX FERMÉS, L'ÉVOCACTION DE GRANDES FIGURES COMME CAT POWER ET COURTNEY BARNETT. À QUELQUES JOURS DE LA SORTIE DE SON DEUXIÈME ALBUM, L'ARTISTE S'EST LIVRÉE SUR SON ART, QUI N'A RIEN DE MINEUR.

Si Claire days atteint des sommets émotionnels sur ses magnifiques chansons douces amères, ce désir de créer vient de très loin. « Toute petite, je chantais, j'écrivais des chansons. Je trouvais ma vérité à travers ça. J'ai su que je voulais être musicienne à 5-6 ans. C'était une évidence pour moi. Cela a mis beaucoup de temps à se réaliser. C'était un rêve, mais pas vraiment un chemin envisageable. »

Par facilité, il est tentant de l'associer à la musique folk, à sa mythologie, celle des Nick Drake, Joan Baez, Alela Diane... et pourtant. « Cela me fait plaisir d'entendre tous ces noms qui me ramènent à des albums que j'aime beaucoup. J'ai compris que l'on m'associait à ce style quand j'ai commencé à faire des concerts. Cela fait très peu de temps que j'ai conscience que c'est un art d'écrire des chansons. J'en écris depuis que je suis petite. Je suis tombée amoureuse de la guitare à 10 ans. C'était une guitare classique, c'était doux, je faisais des arpèges... »

Aujourd'hui, la musicienne continue de chercher cette vérité dans le songwriting, à l'image du processus créatif d'**I Remember Something**, son nouvel album. « Il y a eu des périodes de questionnements, mais globalement le déroulement a été très joyeux. Même dans les moments de doutes, j'avais accès à quelque chose de très précieux : l'intuition. J'essayais d'être le plus proche de ce qui me plaît profondément. Cette quête de vérité a jalonné mon parcours pour atteindre quelque chose de particulièrement honnête et authentique. »

Pour ce nouvel opus, Claire days a réuni pour la première fois autour d'elle en studio tous les musiciens qui l'accompagnent sur scène. Des nuances qui se sont nourries d'alternances décisives entre des moments collectifs et d'autres très solitaires. « Cette alternance est saine. Vivre l'émulation collective, c'est vraiment génial, mais j'ai aussi besoin de me retrouver seule face à moi-même. Dans le processus, il y a eu un premier enregistrement qui a été fait en studio. J'ai vraiment adoré ce moment. Mais quand je suis rentrée, je me suis rendu compte que cette première base n'était pas tout à fait finie. Il y a eu une période de réappropriation, avec le besoin de réenregistrer des choses chez moi. Rapprocher tout ça de qui je suis vraiment. Ce sont quand même des chansons extrêmement intimes. C'est mon projet personnel qui correspond à ma trajectoire de vie. Je dois être sûre de mes choix. Pour ça, j'ai besoin de solitude. Ce n'est pas par défaut. La solitude n'est pas triste, elle est très riche, je l'aime beaucoup. »

« Même dans les moments de doutes, j'avais accès à quelque chose de très précieux : l'intuition. »



Ce besoin de solitude lui demande une certaine autonomie technique qui amène de nouveaux territoires de jeu, comme celui qui a animé le sublime morceau "Flower-flower". « Le travail sur le son est plus récent chez moi, il est lié à la nécessité de devoir apprendre à s'enregistrer toute seule. En l'occurrence, c'est une chanson que j'ai écrite en revenant du studio, alors que l'on avait tout bouclé. J'ai enregistré une guitare voix avec un micro en prise live chez moi. J'avais aussi un clavier. Puis j'ai ouvert un plugin sous mon logiciel, j'ai fait passer le son dans des trucs, j'ai passé 3 jours à m'amuser. J'adore ce morceau, c'est mon préféré de l'album, mais je ne devrais pas dire ça, avec tous les musiciens qui ont travaillé sur mon disque ! (Rires). L'expérimentation me permet de retrouver le côté ludique de la musique. Elle devient une extension du songwriting, à un endroit qui me permet de tirer d'autres fils de la création. »

Se retrouver face à soi-même, c'est aussi pour elle se retrouver face à ses deux langues de cœur, le français et l'anglais, dont elle ne sait d'ailleurs pas expliquer pourquoi l'une s'impose plus que l'autre pour un morceau. « C'est le moment qui décide. Cela dit, j'écris en français seulement depuis 2 ans à peu près. Cela vient toucher des choses différentes chez moi, même s'il m'est plus facile d'écrire en anglais. » Et même si elle avoue que les 11 tracks de l'album se sont imposés d'eux-mêmes, à travers une série d'étapes de sélection naturelle, son titre est venu signifier l'essence de presque 2 ans de création. « J'utilise énormément le passé comme matière pour écrire. Cela me permet de revisiter des moments récents ou plus anciens, de l'ordre de l'archéologie même. Nous avons tous un réservoir de vie derrière nous, on essaie d'en tirer des leçons, de comprendre des choses. Le titre de cet album est très vague... *something*... Il vient d'une chanson que j'ai écrite dont j'étais sûre qu'elle serait sur l'album. Mais en fait non, j'ai juste gardé le titre, que je trouvais très évocateur. »

Le chemin artistique de Claire days a toujours en ligne de mire cette soif d'absolu, manière de résister aux injonctions de l'époque et surtout de l'industrie musicale. « Je me pose beaucoup de questions sur cette industrie, garder cette recherche d'absolu est un bon guide. Dès que l'on commence à évoluer dans l'industrie de la musique, à en faire son métier, on rencontre beaucoup de gens qui nous donnent leur avis sur nos compositions, et par extension sur la personne que l'on est. C'est très difficile de savoir au fond ce que l'on a vraiment envie de faire. Surtout quand ton modèle économique dépend de ton œuvre. C'est dur de se défaire de tout ça. Quand je pense à la notion d'absolu, je pense directement à Laura Marling, une artiste anglaise. C'est l'enfant de la folk, de Joni Mitchell... Quand j'ai des doutes, que je suis découragée par le métier, je pense toujours à elle. Je sens chez elle une force, une vision, une indépendance qui m'interpellent beaucoup. Je pense aussi à Feist, qui continue d'expérimenter, de chercher, en studio, sur scène, quelque chose de très pur, de très très brut. »

À travers une abnégation remarquable et une ambition artistique intransigeante et assumée, Claire days touche à des instants d'absolu très rares et très puissants, qui élèvent **I Remember Something** au rang de révélation, mais ouvre des possibles immenses pour les années à venir.

« Dès que l'on commence à évoluer dans l'industrie de la musique, à en faire son métier, on rencontre beaucoup de gens qui nous donnent leur avis sur nos compositions, et par extension sur la personne que l'on est. »

UNE ÉMULATION COLLECTIVE

« Je ne suis absolument pas toute seule, pour faire tout ça, bien au contraire. » Elle peut ainsi compter sur des musiciens exceptionnels comme Cyril Billot à la basse et contrebasse, musicien de jazz reconnu, passé par de prestigieuses écoles de musique ; Rémy Kaprielan à la batterie, également réputé dans la sphère jazz, mais connu aussi comme le co-fondateur du groupe de hip hop soul reggae Da Break ; et l'inévitable Ugo Del Rosso, aux guitares, aux claviers, auteur, en 2024, d'un subtil album de chansons décomplexées, *Homme Jeu*. Le musicien culte anglais Fink l'accompagne depuis quelques années et a co-réalisé *I Remember Something*, qu'elle a aussi peaufiné à l'aide de Théo Das Neves, leader du groupe Luje, ingénieur du son et âme du studio Sample & Hold à Lyon.

KATE BUSH

« J'adore Kate Bush depuis que je suis enfant, ma mère l'écoutait beaucoup et moi je l'écoutais à fond petite ! » Claire days partage avec l'immense artiste anglaise, et ce de manière troublante, de grandes similitudes. Un désir de créer qui remonte à l'enfance, une inspiration qui se nourrit de littérature, de poésie, de cinéma, un appétit pour l'expérimentation, pour le travail sur le son, le souci de garder le contrôle sur la musique, sur le professionnel. « Je devrais lire sa biographie ! » À ce titre, le journaliste Frédéric Delage a effectué un travail remarquable autour de la vie et de l'œuvre de Kate Bush dans *Le Temps du Rêve* (éditions Le Mot et Le Reste) qui bénéficie d'une nouvelle version, sortie en février 2025, dont la chronique est à la fin de ce magazine.



PHOTO : ANNE-LAURE ÉTIENNE

BAPTISTE W. HAMON

L'HONKY TONK MAN

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD

BAPTISTE W. HAMON A TOUJOURS ÉTÉ UN MUSICIEN PASSIONNANT (ET PASSIONNÉ). AVEC SON NOUVEL ALBUM, IL L'EST PEUT-ÊTRE ENCORE DAVANTAGE PUISQU'IL OSE LE PARI INCROYABLE DE MARIER MUSIQUE COUNTRY ET ÉCRITURE DANS LA LANGUE DE MOLIÈRE. IL RÉUSSIT AINSI À FAIRE LE PONT ENTRE LES GRANDS ESPACES AMÉRICAINS ET LA POÉSIE FRANÇAISE CE QUE PERSONNE N'AVAIT ENCORE OSÉ FAIRE.

La France n'a jamais vraiment été, comme on s'en doute, un pays pour ce type de musique. Pour preuve, il n'y avait jamais eu jusqu'à ce jour dans nos contrées d'album qui lui soit dédié à 100%. Baptiste W. Hamon devient ainsi le premier artiste français à le faire. Certes, il y avait bien eu quelques incursions de par chez nous avec Eddy Mitchell (avec notamment le morceau "Je Ne Deviendrai Jamais Une Superstar" qu'Hamon reprend sur son disque) ou encore deux albums de Johnny Hallyday qui flirtaient avec le genre : le très intéressant **Country, Folk, Rock** sorti en 1972 et le beaucoup moins réussi **La Terre Promise** sorti trois ans plus tard. Deux disques qui avaient certes une orientation country mais qui ne l'étaient pas à 100%.

« J'ai grandi entouré de gens qui trouvaient que tu devais soit faire de la chanson indé soit de la variété, et qu'il n'y avait rien entre les deux. »

Cette absence vient peut-être du fait que ce genre est considéré dans nos contrées comme la musique des rednecks américains racistes. Or il n'est pas cela ou, en tout cas, loin de n'être que cela. Comme le souligne fort justement Baptiste W. Hamon : « Cette musique est méconnue en France. Pour les gens, faire de la country, c'est soit être d'extrême droite soit être un plouc. Il faut absolument voir le documentaire de Ken Burns pour comprendre que ce n'est pas le cas. Dans les années 20, les Blancs et les Noirs faisaient la même musique. Une des premières stars country, c'est Jimmie Rodgers dont le style n'est pas très loin de celui d'un bluesman comme Robert Johnson. Il est vrai que le Sud des États-Unis est encore aujourd'hui raciste et que, de ce fait, il puisse y avoir de vieux clichés qui persistent. Mais c'est plus complexe que cela : il faut savoir par exemple qu'au Texas au moment de la Guerre de Sécession, 30 à 40 % de la population a voté contre la sécession. »

Sortir un tel album chez nous est donc un pari osé, mais au fond le public n'est-il pas prêt pour ce genre ? « Beyoncé a fait récemment un disque country ce qui m'a permis d'être davantage entendu et compris. Cela me plaît de montrer aux gens que cette musique est loin de n'être qu'un genre populaire ringard. »

L'artiste nous offre une musique qui s'éloigne un peu de la mélancolie de ses disques précédents pour s'ancrer dans quelque chose de plus léger avec une pointe d'humour en sus : « Pour ce disque, j'ai été marqué par Eddy Mitchell et Joe Dassin. Il n'y avait pas forcément l'idée de faire des tubes comme ce dernier pouvait en faire, mais je ne suis pas contre. J'essaie de m'échapper des chapelles. J'ai grandi entouré de gens qui trouvaient que tu devais soit faire de la chanson indé soit de la variété, et qu'il n'y avait rien entre les deux. Je faisais des reprises country dans les bars à Paris pour faire danser les gens et j'ai aimé ça. J'ai fait ce disque en pensant aux lives à venir. J'avais envie de faire des morceaux qui incitent le public à taper dans ses mains. »

Le musicien est l'héritier des grands poètes du genre, d'artistes comme Townes Van Zandt ou des musiciens de la country outlaw des années 70 : « Van Sandt, Willie Nelson sont allés à Austin car ils trouvaient que les labels formataient trop leur musique. Van Zandt est culte, mais il ne l'est que dans une petite niche de gens qui écoutent de la musique. J'adore aussi Waylon Jennings ou Loretta Lynn. Dans l'outlaw, il y a un côté assez punk dans l'attitude avec un esprit « *Je fais ce que j'ai envie de faire et j'y vais à fond* ». Austin a aujourd'hui encore cette vibe. La ville vit de cette histoire de la contre-culture des années 70. J'essaie d'y aller si possible tous les ans car cela me nourrit. Quand tu es fan de musique, tu te dois d'aller à Austin. Là-bas tous les genres musicaux cohabitent, puisqu'il y a aussi du metal et du rap, contrairement à Nashville qui moins diversifié. Van Zandt reste aujourd'hui encore l'un de mes trois héros avec Dylan et Cohen même si la musique que je fais est bien moins sombre que la sienne. »

Le musicien réussit avec cet opus la gageure de faire aimer le genre à des gens qui n'en écoutent pas, à faire le lien entre puristes et public non initié et à dégommer les préjugés qui entourent encore cette musique : « Pour plein de gens, c'est se prendre par les dessous de bras lors d'un mariage en dansant sur la reprise parodique de la chanson traditionnelle "Cotton Eye Joe" par le groupe de dance suédois Rednex. À l'inverse, il y a bien sûr, comme dans le jazz ou le blues, des puristes qui ne vont jurer que par ça mais il y a aussi de nombreuses personnes ouvertes à d'autres genres musicaux. En Hollande par exemple, le public est assez puriste mais, dans le même temps, il aime la variété française des années 70 parce qu'il l'a connue lorsqu'il allait passer ses vacances chez nous à cette époque. Le genre est méprisé mais les mélomanes l'aiment. Il y a une réappropriation du terme par les artistes qui font de l'americana. J'ai envie que les gens découvrent ce style musical. C'est une musique facile d'accès et "feel good". Quand tu entends "Great Balls of Fire" de Jerry Lee Lewis, ça rend heureux. C'est pareil avec la bonne country. »

« Dans la country outlaw, il y a un côté assez punk dans l'attitude avec un esprit "Je fais ce que j'ai envie de faire et j'y vais à fond" »

Dans sa démarche de pèlerin, l'artiste n'a pas été jusqu'à faire le Frenchie qui débarque à Nashville pour faire son album, préférant rester dans l'Hexagone. « J'ai réalisé le disque en France, en indé. Je l'ai enregistré dans les studios de Midnight Special Records en Seine-et-Marne, loin de Nashville, mais j'irai peut-être là-bas en faire un dans le futur. Je peux me permettre d'innover car je n'ai jamais vendu 100000 disques. Je fais des choses qui me ressemblent. La musique doit rester un jeu. »

Baptiste W. Hamon a bon espoir que la country se développe chez nous et qu'elle puisse nouer comme aux États-Unis des collaborations avec d'autres genres. « C'est un terrain de jeu très vaste. En Amérique, il y a en ce moment des collabs avec du rap ce qui est génial. Ce serait fabuleux d'expérimenter cela en France où la country est si peu connue. »



COUNTRY
MANASSAS/MODULOR

En qualité de tout premier disque 100% country français, cet album marquera forcément une date importante dans l'histoire de la musique hexagonale. Un pari audacieux de la part de l'auteur-compositeur, mais un pari réussi. On sait que Baptiste W. Hamon vénère Townes Van Zandt mais, si cette influence se sent, le musicien est beaucoup moins sombre et torturé que ne l'était le Texan. Son album est même assez drôle avec des paroles légères et presque bucoliques. C'est un disque qui montre tout l'amour que porte le garçon à un style malheureusement encore assez peu connu chez nous. On aurait pu penser que le fait d'écrire en français pour un genre si américain puisse être une fausse bonne idée mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, la langue de Molière se marie parfaitement avec la pedal-steel guitar. Chapeau à lui pour avoir réussi ce mariage improbable sur le papier.



Entrevues

NO MONEY KIDS

KIDS ARE BACK

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : LOUIS DAZY

LES FRANCILIENS NOUS AVAIENT OFFERT DEPUIS LEURS DÉBUTS UN SAVANT COCKTAIL INÉDIT ÉLECTRO-BLUES QUI LEUR AURA VALU UNE BONNE RENOMMÉE. LEUR RETOUR AUJOURD'HUI AVEC FIREWORKS VA VERS UN SON PLUS BRUT ET DIRECT. ET C'EST BEAU À ENTENDRE.

Fireworks porte bien son titre. Ce nouvel album du groupe est un véritable feu d'artifice. Après un disque, **Factory**, consacré, comme son nom l'indique, à l'usine, les musiciens s'éloignent ici du son électro/blues qui les caractérise depuis toujours pour un blues-rock'n'roll sauvage et incandescent. Un retour aux sources brûlant comme le delta du Mississippi en plein été qui les voit comme de dignes héritiers de Robert Johnson. « Sur ce disque on a sans doute davantage été dans le lâcher prise que sur le précédent. Après le Covid on a eu envie de faire du rock'n'roll sur scène, et c'est également ce que nous avons fait en studio. J'ai imaginé tous les personnages qui apparaîtraient dans le disque, comme que je le fais pour chaque album », nous confie Félix, chanteur-guitariste du groupe.

Là, ils se retrouvent dans un motel un peu fantasmé des États-Unis. « C'est une Amérique très visuelle à laquelle nous avons pensé, celle qui t'amène dans une sorte de road-trip. Nous n'avons pas un cahier des charges précis lorsque nous entrons en studio. On ne se dit pas : "Tiens là on va faire un album moins électro et plus blues". On entend peut-être moins notre côté électro sur ce disque mais il est quand même présent par petites touches. Nous sommes en totale indépendance donc nous pouvons nous permettre de faire ce que nous voulons quand nous le voulons. »

Cette Amérique fantasmée, ces motels de fin de nuit, cette rencontre avec le pays de l'Oncle Sam, ces grands espaces, c'est peut-être ce que le combo a produit de plus fort en dix ans de carrière. Est-ce pour cela que le groupe a été à New-York pour enregistrer le single "Get Free" ? « À la fin de l'enregistrement, il nous restait un titre à faire. On a eu besoin d'expérimenter tout ce dont on parlait sur l'album... Cela a été comme un rêve d'aller enregistrer là-bas. On a toujours des références musicales pour chacun de nos albums et la plupart sont américaines, pour celui-ci, c'étaient les Black Keys et Sparklehorse. Nous avons signé avec un tourneur aux États-Unis qui nous a proposé immédiatement une date à New-York. Nous avons enregistré "Get Free" dans la Grande Pomme et on en a profité pour faire un partenariat avec un label sur place. On a fait des sessions live en pressant les vinyles à chaque fois, ce qui était un gros boulot. Il y a eu dix-huit sessions en tout. Elles vont bientôt sortir en autant de quarante-cinq tours. »

« On a eu besoin d'expérimenter tout ce dont on parlait sur l'album... Cela a été comme un rêve d'aller enregistrer là-bas. »

Le groupe a toujours brûlé de mille feux peut-être parce qu'il connaît mieux que quiconque ce qu'urgence veut dire.

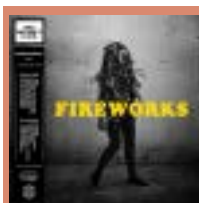
On sait que Félix est épileptique. Il avait vécu une forte crise avant même que le combo n'existe. Crise qui avait failli tout remettre en question. « Très peu de temps après avoir pris la décision de monter No Money Kids, j'ai eu une violente crise d'épilepsie lors de nos premières séances studio qui m'ont valu six mois d'hospitalisation et une brisure de l'épaule qui a mis sérieusement en danger le fait de pouvoir continuer la guitare. Aujourd'hui encore, mon jeu de guitare est conditionné par mon statut. Il est plus saccadé de ce fait. L'épilepsie fait partie de moi. Cela structure ma manière de composer parce que je fais des absences de quelques secondes. Au fur et à mesure du temps, je suis plus attaché à une image, une sensation. Je cherche toujours une sensation très précise car si j'ai une crise je ne peux pas terminer mon morceau. Je me retrouve du coup toujours dans un sentiment d'urgence. J'arrive de mieux en mieux à gérer les crises. Je parle facilement de ma maladie parce que je considère qu'il y a trop de tabous en France sur les maladies physiques ou mentales alors que cela ne devrait pas être le cas. »

Cette urgence a fait que No Money Kids a toujours été un groupe de scène. Même si le combo aime le studio, c'est face au public qu'il se sent le mieux et c'est pour cela que les tournées s'enchainent. « On aime le studio mais c'est un instant *t*. C'est figé. La scène, elle ne l'est jamais. C'est là que l'on se réalise le plus. »

En dix ans d'activité, le groupe aura ainsi arpenté les scènes hexagonales et européennes. Chose rare pour un groupe, il aura même tourné cet automne alors même que le nouvel album n'était pas encore sorti. « C'est parce que l'on tourne tout le temps. Du coup il nous arrive de tourner sans nouveau matériel à proposer. On adore ça le live. On a vécu plein de beaux moments sur la route, mais le plus beau de tous c'est peut-être le festival de Sziget 2022. Ce festival est énorme et on était à l'affiche avec des groupes que nous admirons. Jamais nous n'avions joué devant autant de monde. Le gigantisme du truc nous a bluffés : pour aller de la scène au catering tu mettais plus d'une heure en petite voiture. Nous n'avions jamais vu cela. »

Fireworks sorti, le groupe est déjà reparti sur la route et après une release party en mars à la Maroquinerie le duo devenu trio enflammera l'Hexagone dès avril avec des dates qui les verront traverser tant l'Isère que le Finistère, le Nord que le Gard. Avec un disque qui est comme un road trip, ces nouvelles routes risquent d'être encore bien belles, nous offrant des moments de grâce.

« Il y a trop de tabous en France sur les maladies physiques ou mentales. »



FIREWORKS
ROY MUSIC

En dix ans, le groupe n'a jamais déçu nous offrant toujours des disques audacieux et innovants. Mais cet album - le cinquième de leur carrière - est peut-être leur œuvre la plus accomplie. Les Franciliens avaient proposé jusqu'ici un cocktail inédit electro-blues, mais avec **Fireworks**, ils prennent un virage vers des territoires plus franchement blues et rock'n'roll. Le combo n'a ainsi jamais autant sonné live en studio et l'on retrouve sur ce disque l'énergie folle de leurs concerts. Cet album reflète une Amérique rêvée qui leur va bien au teint. Ces musiciens ont déjà une belle réputation mais ils mériteraient vraiment plus de reconnaissance en France. Nul doute que cet opus va leur permettre de franchir encore un nouveau palier et de conquérir de nouveaux fans.



SCRATCH MASSIVE

DOUX RAVERS

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTOS : SOFIA & MAURO

DUO FORMÉ À L'ÂGE D'OR DES RAVE PARTIES AU DÉBUT DES ANNÉES 90, MAUD GEFFRAY ET SÉBASTIEN CHENUT REVIENNENT AVEC UNE NOUVELLE LONGUE PRODUCTION, NOX ANIMA, UN SONGE APAISÉ SE SITUANT LOIN DU BARNUM DE LA TECHNO QUI LES A VUS NAÎTRE...



Et pourtant, la nuit reste chez ces deux-là une source inépuisable d'oxygène artistique, comme en témoigne le titre de leur nouveau disque qui, traduit du latin, signifie "âme de nuit" ; un clin d'œil mémoriel aussi ou plutôt une suite logique à l'un de leur disque phare, *Nuit de Rêve*, paru en 2011, avec lequel s'exposait déjà leur appétence pour une musique électronique fantasmagorique. Mais Scratch Massive s'est aussi et surtout fondé sur une musicalité héritée d'une des dernières grandes révolutions culturelles et musicales de ces 40 dernières années, la techno. Maud se souvient de sa rencontre avec ce genre alors sans commune mesure : « C'était lors d'un été de fou en 1994, une période où les raves commençaient à arriver sur la côte ouest française et dans le nord. Moi venant de Saint-Nazaire et Sébastien d'Angers, on s'est rencontré dans ces soirées qui avaient lieu dans les clubs autour de Nantes ou La Baule. J'ai vraiment découvert ce qu'était la musique électronique à ce moment-là alors que la seule proposition médiatique existante en France était la dance diffusée sur M6. »

Une rencontre heureuse qui sera le fruit d'une longue et fluctuante collaboration musicale. Sébastien précise : « J'étais DJ à ce moment, j'achetais beaucoup de vinyles, puis j'ai investi dans un sampler et le truc est parti. On a commencé à faire de la musique chez les parents de Maud dont la collection de disques est assez incroyable... de la musique classique, contemporaine, enfin beaucoup de choses. Ainsi on s'est fait une banque de sons à partir de tous ces disques et notre premier maxi est sorti dans la foulée ». S'en suivront à partir de 2003 cinq disques LP, trois autres réalisés en live, des maxis, mais aussi et surtout de nombreuses bandes originales, un exercice à la base du geste artistique proposé sur leur nouveau disque. Un album décrit par ses créateurs comme la B.O. d'un film imaginaire. Est-ce alors un film qui s'écoute comme un disque ou un disque qui se regarde comme un film ? Réponse des intéressés : « Un disque qui s'écoute comme un film. Les sons y créent l'image intérieure. On démarre par des phénomènes météo comme des orages, il y a des bruits de voix inquiétants, cela porte directement le son dans une narration avec un décor précis. »

«La manière pour un artiste d'être politique ou non ne passe pas forcément par la musique mais cette dernière peut être un prisme, une passerelle, pour relayer un message. »

Et quel autre médium pour orner cette musique d'ordre cinématographique que le clip ? Bien que ce support illustratif connaisse une crise sans précédent et que son influence ne fasse plus foi comme à la grande époque de MTV et du saint trio de réalisateurs (Gondry, Jonze, Cunningham) qui aura porté cet exercice à son apogée, il n'en demeure pas moins un vecteur éminemment sensoriel pour compléter l'émotion diffusée par la musique. Le duo s'en explique : « On est dans une époque où le clip a de moins en moins sa place. Les productions avec des gros investissements se font rares notamment à cause de la crise de l'industrie du disque. Ses audimats sont plutôt en déclin et ce format est surtout regardé quand il s'agit d'un teaser sur Insta ou autre. En outre le public qui consomme des vidéos se trouve aujourd'hui essentiellement sur Tik Tok et il a un usage de la vidéo qui est lié à la manière avec laquelle il surfe sur les réseaux sociaux. Pour lui, un clip de quatre minutes, c'est un film de quatre heures. Au-delà de cette réalité, le support image continue de nous parler. Pour notre titre "I See You Up Tomorrow", on a eu recours à l'IA car on ne pouvait pas déboursier une somme conséquente et on désirait vraiment travailler avec Manu Cossu qui est un clippeur un peu "star" de par ses collaborations avec des artistes comme Dua Lipa par exemple. Il nous avait proposé un teaser d'une minute à partir de mots clés que l'on lui avait transmis et le résultat s'est avéré sublime. C'est peut-être la réalisation qui démontre le mieux comment la vidéo peut être une parfaite extension de la musique. On a aussi fait pour ce disque un clip avec Yelle car on voulait accompagner la musique sans créer de narration. Le dernier que l'on ait sorti est celui pour le titre "Inner Symphony". C'est cette fois-ci Jamie Harley qui a été chargé de sa conception. Il est l'un des premiers à avoir utilisé l'Intelligence Artificielle et peut-être le meilleur en France dans ce domaine. Son clip pour orner le titre de Koudlam, "Waterfall Views", avait d'ailleurs créé le buzz (à découvrir absolument pour comprendre ce que cette technologie peut apporter en matière de création artistique). Son travail a été une nouvelle fois sublime, le montage et le reste sont une vraie tuerie. Il y a inventé des paysages post-apocalyptiques en y déroulant une "étrangeté normale" tant les images présentées semblent réelles. C'est un geek qui a vraiment des idées de fou ! »

L'IA générative n'est ainsi pas dénuée de vertu quand elle se fait "arty ficelle" pour pallier un budget insuffisant ou permettre d'ajouter de la matière afin de renforcer, prolonger, l'émotion vécue musicalement durant l'écoute d'un disque. Une affirmation valant particulièrement pour le clip illustrant le titre "I See You Up Tomorrow", ce dernier plongeant dans une dimension politique certaine en mettant en lumière des personnes manifestant pour la démocratie à Hong Kong. Scratch Massive précise sa démarche en ce sens. « La manière pour un artiste d'être politique ou non ne passe pas forcément par la musique mais cette dernière peut être un prisme, une passerelle, pour relayer un message. Cette vidéo évoque la liberté d'expression sans utiliser de slogans. On souhaite ainsi que seule la poésie issue des images puisse sensibiliser. C'est une manière imagée de faire passer un message via l'émotion qui se dégage du clip. »



Une conscience politique qui fait du bien donc, dans un monde basculant chaque jour davantage vers un épisode de *South Park* tant la bêtise et l'ignominie y sont banalisées. Un constat malheureux et on ne peut plus vrai aux États-Unis comme à Los Angeles, là où le dernier disque de Scratch Massive a été en partie enregistré. Maud confirme : « Les disparités sociales y sont tellement grandes ! Si tu vas dans le quartier de Skid Row avec tous ces sans-abris, on est dans du David Lynch (*Mulholland Drive*), le sentiment de dystopie y est assez fort. Quand je me rends aux États-Unis, je ne peux m'enlever cette impression, celle de la fin d'une civilisation, que ce soit la nourriture, la culture, le système social... Cela précède le premier mandat de Donald Trump... »

Une juste référence au cinéaste décédé récemment, lui qui n'a eu de cesse de décrypter les méandres les plus sombres de la psyché américaine et dont on ne pourrait oublier l'une des célèbres citations sur ce monde qui ne tourne plus très rond (l'a-t-il seulement un jour ?) : « Le monde entier est cruel à l'intérieur et cinglé en surface. » Une réalité obscure où les ténèbres ne se tapissent plus dans l'ombre et contre lesquelles des artistes musicaux tels que Scratch Massive continueront d'éclairer les consciences, tissant alors le seul espoir dans cette nuit noire auquel le vivre-ensemble puisse se raccrocher, celui de l'humanité. Tout ne semble pas perdu.



NOX ANIMA
BORDEL RECORDS

14 années que Scratch Massive n'avait plus sorti de production au long cours et ce fameux disque paru en 2011, *Nuit de Rêve*. De longues années après, le duo a clairement opéré une mue artistique non sans renier ses premiers amours musicales, électroniques à souhait. Habillée d'une esthétique sonore synth-wave aux textures sonores d'un givre étincelant, l'aspect vocal prend en ces lieux une place déterminante. L'émotion musicale exprimée à l'oreille s'en retrouve ainsi changée, plus intimiste et apaisée dans les sonorités épousées. Brillantes certes d'un vernis noir, les compositions à la structure résolument pop s'échappent vers des lieux où la lumière demeure, comme sur le seul titre chanté en Français en feat avec Yelle, « Des Choses » ou lors de la conclusion du disque « On the Edge », sur laquelle la voix de Maud Geffray offre un parfum d'éther d'une douceur confondante. Et *lux erat* - et la lumière fut - !





POTHAMUS

ENTREZ DANS LA TRANSE

ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTIF - PHOTO : CÉLINE GLADINÉ

LA NOTION TRÈS À LA MODE D'EXPÉRIENCE IMMERSIVE POURRAIT AVOIR ÉTÉ CRÉÉE POUR DÉCRIRE L'ÉCOUTE DE LA MUSIQUE DE POTHAMUS. COMBINANT DE FAÇON UNIQUE SLUDGE METAL ET AMBIANCES TRIBALES, ABUR, LE DEUXIÈME ALBUM DU TRIO BELGE, INVITE À PLONGER EN SOI, EN QUÊTE DES RÉPONSES AUX QUESTIONS IMMÉMORIALES DE L'HUMANITÉ.

L'intrigant nom que s'est choisi le trio belge n'a pas de sens précis et pourtant, il dit beaucoup de sa musique. « Ce nom est venu à nous. Nous ne l'avons pas choisi pour sa signification, mais pour ce qu'il évoquait : quelque chose de monumental, grand, lourd et lent. Quelqu'un nous a dit qu'en grec, cela signifie "flot" ou "rivière", ce qui nous convient parfaitement, car la notion de courant, de flux est justement celle que nous voulons mettre en œuvre dans la dynamique de notre musique », explique Sam Coussens, guitariste et chanteur.

Les termes utilisés pour décrire le style de Pothamus sont nombreux : post-metal, sludge metal, doom metal, psychédélique, post-rock... Difficile en effet de fixer une étiquette sur ces longs morceaux partagés entre abrasivité et délicatesse, pesanteur et légèreté aérienne. « Nous voulons créer une musique immersive, à travers la profondeur du son et la dynamique entre parties très lourdes et parties très fragiles. Cela implique que nous écrivions des albums, pas des chansons au hasard que nous rassemblons ensuite. J'aime l'idée d'être plongé dans un album pendant quarante-cinq minutes. Nos concerts également, pour constituer une expérience immersive, ont besoin de temps. Ils sont comme un gigantesque flot, lent, dense... Les gens sont très concentrés en eux-mêmes : c'est une expérience à la fois collective et très individuelle », détaille Sam.

« Il existe des théories, dans la philosophie védique par exemple, affirmant qu'avant que le monde soit façonné, notre tout premier ancêtre n'était ni cellule ni forme, mais son. »

Nourrie des connaissances du batteur Mattias M. Van Hulle en matière de spiritualité et de métaphysique, la musique du trio convoque des forces puissantes que le musicien fait remonter à très loin : « Il existe des théories, dans la philosophie védique par exemple, affirmant qu'avant que le monde soit façonné, notre tout premier ancêtre n'était ni cellule ni forme, mais son. Un tremblement solitaire traversant le vide il y a des milliards d'années. Cette première note s'est finalement divisée, a grandi et a donné naissance à toutes choses. Ainsi, tout le monde et toute chose tire son origine de ce bourdonnement primordial, ce rythme singulier. Et il y a en chacun de nous, je pense, un désir de fusionner de nouveau avec la cadence intemporelle de toute création. Notre musique, surtout lorsqu'elle est expérimentée en direct comme une sorte de rituel collectif, peut fonctionner comme un écho nous réalignant avec la musique qui nous a fait naître. »

Les compositions de Pothamus, par leur structure répétitive, génèrent en effet une expérience hypnotique quasi chamanique. Sam souligne la place fondamentale qu'occupe le rythme dans leur construction : « Nous aurions pu aller vers un post-metal plus axé sur la guitare, mais pour obtenir ce groove, cette cadence, cet effet répétitif et transcendantal, nous avons choisi au contraire de mettre en avant la batterie et la basse et d'ajouter les vocaux et la guitare en tant que couches par-dessus. J'essaye de faire sonner ma guitare le moins possible comme une guitare. Je cherche à ajouter des textures, de la tension. » Le trio adopte un processus créatif à rebours des pratiques actuelles et s'il lui a fallu cinq ans pour donner à son premier album un successeur, ce n'est pas seulement parce que le coronavirus lui a fait perdre une année, comme le reconnaît volontiers le guitariste : « Nous composons très lentement parce que nous écrivons tout ensemble pendant les répétitions. Nous répétons deux fois par semaine, nous commençons par jammer ensemble, puis nous choisissons un tempo et essayons de créer quelque chose à partir de lui et cela monte vers une sorte d'explosion. Nous enregistrons cette séance, la réécoutons à la maison et lors des répétitions suivantes, nous travaillons autour des parties que nous aimons. C'est une création naturelle qui se fait sur le moment puis engendre un processus de sculpture en quelque sorte. Nous produisons environ trente minutes en un an, donc créer un album nous demande au moins deux ans d'écriture. »

« Nous voulons exprimer à travers les textes, les visuels et la musique quelque chose d'universel, de profondément enraciné, d'omniprésent et d'ancien. »

Textes, musique et visuels sont les trois piliers d'une œuvre dans laquelle rien n'est laissé au hasard et où tout est porteur de sens, comme le décrit Mattias : « Une fois que notre musique est terminée à environ 90 %, je crée la trame conceptuelle et les paroles. Pour chaque texte de chanson, je crée un document complet de plusieurs pages expliquant tous les mots et concepts utilisés, avec des informations de fond, des références. Ces informations ne se retrouvent pas toujours directement dans les paroles, mais elles se retrouvent parfois dans les aspects visuels et les illustrations. J'envoie mes textes à Iljen Put, qui crée nos artworks. Il crée et dessine tout lui-même, en se basant sur mes idées. » Sam revient plus précisément sur le thème central de leur nouvel album : « [Abur](#) est construit sur l'idée ancienne que tout, dans notre univers, est interconnecté. Nous voulons exprimer à travers les textes, les visuels et la musique quelque chose d'universel, de profondément enraciné, d'omniprésent et d'ancien. Une approche intemporelle. »

Les innombrables références qui émaillent les textes de Mattias puisent en effet à des sources variées, de la philosophie indienne à la mythologie grecque en passant par l'ésotérisme occidental. « Nous créons de nouvelles "mosaïques de sens" fondées sur un assemblage éclectique de concepts, d'idées, de références », explique-t-il. Un corpus reliant avec intelligence différentes traditions spirituelles et philosophiques pour mieux révéler une certaine universalité et pour inviter avec sagesse à une réflexion salutaire. « J'aime penser, méditer, douter et, à travers le doute, voir. J'aime vagabonder et m'interroger plutôt que trouver. Je trouve certaines approches spirituelles et ésotériques très intéressantes et même adaptées pour saisir des idées moins évoquées dans le langage ordinaire ou moins présentes dans la façon conventionnelle dont nous percevons la vie, la mort et tout ce qui se trouve entre les deux. Je ne préconise pas un abandon de la rationalité, mais un voyage au-delà. Cela étant dit, je vois aujourd'hui tant de personnes qui semblent être en quête spirituelle, mais beaucoup croient qu'être spirituel implique un renoncement total à toute façon conventionnelle de penser, qu'il s'agisse de science, de médecine ou d'autre chose. Beaucoup confondent être critique et être aveuglément sceptique envers tout ce qui ne correspond pas à leur cadre. J'aimerais que les gens lisent et réfléchissent davantage, et surtout s'écoutent un peu plus. Avec Pothamus, nous ne voulons pas proposer une doctrine dogmatique de la pensée. Nous ne sommes en aucun cas porteurs d'un savoir absolu. Bien au contraire. Nous sommes en quête permanente et nous invitons tout le monde à nous accompagner dans cette quête. »

« Nous créons de nouvelles
"mosaïques de sens" fondées sur
un assemblage éclectique de
concepts, d'idées, de
référence. »



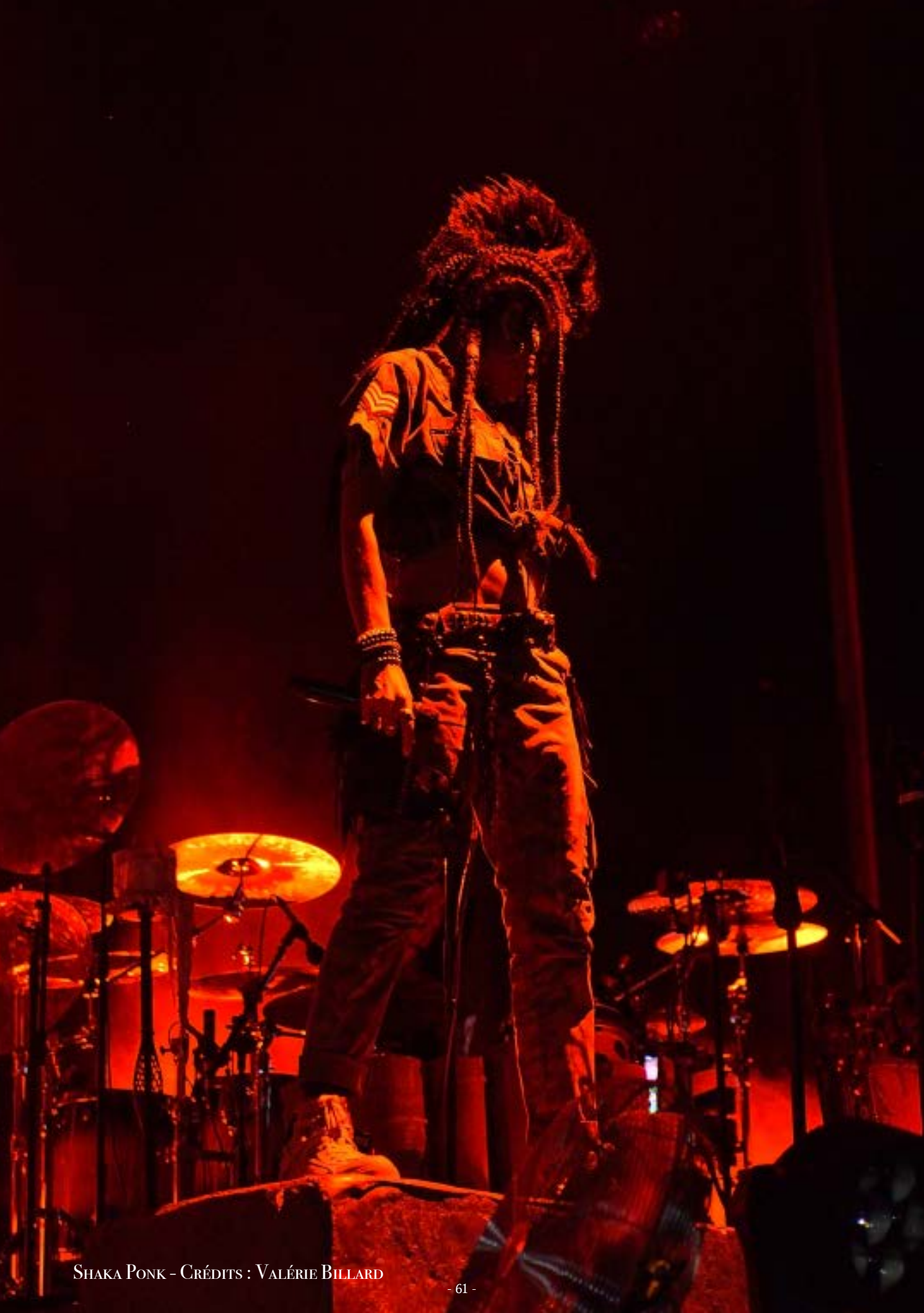
ABUR
PELAGIC RECORDS

Entre l'âpre lourdeur du sludge metal et la fragilité de parties atmosphériques, la musique de Pothamus semble une métaphore de la condition humaine, déchirée entre un être matériel et des questionnements métaphysiques. Pour son deuxième album, le trio poursuit son exploration buissonnière du post-metal en intégrant de nouveaux éléments : au chant de Sam Coussens s'ajoute désormais en de fascinantes harmonies, celui du batteur Mattias M. Van Hulle et le surpeti, instrument à vent indien, vient amplifier de ses bourdons la portée méditative de l'ensemble. Organique et suprasensible à la fois, **Abur** invite à une expérience d'une intensité rare qui renoue les liens entre notre être intime et le flux éternel.

A close-up photograph of a person's legs from the knees down, wearing bright red, glossy, high-heeled boots. The person is standing on a wooden floor, possibly a stage, with a blurred background of blue and orange lights. The text "Rouge" is centered at the top in a bold, white, sans-serif font, and "PORTFOLIO PHOTOS" is centered below it in a smaller, white, sans-serif font.

Rouge

PORTFOLIO PHOTOS

















PNEU

LA FURIE À L'ÉTAT BRUT

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTOS : ANTONIN BORIE

HEUREUSE NOUVELLE QUE LE RETOUR, APRÈS DIX ANS D'ABSENCE, DE CE DUO FORMÉ EN 2006 PAR JEAN-BAPTISTE GEOFFROY ET JÉRÔME VASSEREAU (JEY ET JB) DONT LA MUSICALITÉ PEUT LÉGITIMEMENT CONCOURIR AU TITRE DE LA PLUS RADICALE QU'IL SOIT PROPOSÉ DANS L'ESPACE MUSICAL FRANCOPHONE. QUE L'ON SE RASSURE, L'INTENTION MUSICALE N'A PAS CHANGÉ, À SAVOIR, EMPORTER TOUT SUR SON PASSAGE DANS UN CAPHARNAÛM À LA DÉFLAGRATION SONORE SANS COMMUNE MESURE. ATTENTION DONC, LEUR MUSIQUE NOISE ROCK NE FAIT PAS DANS LA DENTELLE, QUOIQUE...

Il y a les artistes qui proposent une musique très souvent calibrée, en structure, dans leur esthétique et dans leur destination émotionnelle. Et puis il y a ces autres dont l'expression musicale touche une certaine forme d'abstraction, dans le cas présent, le bruit. Transformer le bruit en musique et inversement, c'est ce qui fait le caractère exceptionnel de ce binôme dont la proposition artistique convoque irrémédiablement une dimension phénoménologique. En ce sens qu'elle plonge l'auditeur directement dans l'expérience du réel, et lui confère une relation aussi bien physique qu'intellectuelle à la réception de cette musicalité, bruitiste jusqu'au bout des ongles. Car la musique n'est -elle pas après tout qu'une organisation de sons visant à remplir un espace de silence propre au vide ? Une vue que l'on peut corrélérer à la manière dont le nouveau disque de Pneu, *Get Old or Die Tryin'*, a été réalisé, comme le laisse entendre les propos de son guitariste Jey : « Sur ce disque, le son a été travaillé différemment. C'est peut-être celui où l'on a le plus soigné l'aspect sonore. À titre d'exemple, on a ajouté dans nos compositions des sons qui se déclenchent directement via la batterie pour produire une sonorité de basse... Le son de guitare y est modifié pour moins jouer forcément des notes et plus de la matière sonore. Le son a ainsi fait grandement partie de l'écriture de ce disque, plus que dans une perspective où il est une manière de traiter son écriture ».

Au-delà de ce nouveau *modus operandi*, le nouveau disque des deux garçons marque fortement l'écouille par l'intensité de la sonorité proposée, et ce à raison d'une production qui a, là aussi, été fortement travaillée comme l'indique JB, le batteur : « On a eu de nombreux retours sur la production du disque qui semble avoir vraiment marqué les gens. Cela car on a aussi eu plus de temps et de recul en faisant des pré-prods. Donc nous savions comment tel son allait rendre à l'enregistrement. C'est une démarche qui s'est faite à la demande d'Amaury Sauvé qui a enregistré le disque ». Une démarche qui accentue alors le caractère de cette musique propice à la sensation, dans un langage instrumental minimal (couple guitare-batterie), anti-thèse d'autres combinaisons instrumentales similaires mais à la portée esthétique bien plus formelle que celle, par exemple, des White Stripes.

« On n'est pas dans la musique concrète
mais dans le rock bien que notre aspect
bruitiste puisse s'y référer. »

Formaliser la musique de Pneu est ainsi un exercice quelque peu inepte, eux à qui l'on a collé l'étiquette "math rock", car à l'heure actuelle le groupe rejette strictement ce catalogage : « On ne se considère pas du tout comme un groupe de math rock, cela nous colle à la peau à cause d'anciennes prods que l'on a pu faire. Et à vrai dire, juste le terme math rock, ça fait fuir! ». Pas besoin donc d'avoir la bosse des maths pour comprendre et surtout ressentir cette musique rock. Pour comprendre la caractéristique fondamentale de Pneu, il faut finalement interroger le caoutchouc, car, comme lui, leur musique est capable d'importantes déformations et contorsions avant sa rupture. Une idée que confirme Jey : « Oui il y a un peu de cette idée, à savoir que dans notre manière de faire de la musique, on contorsionne la matière musicale en permanence ».

En résulte, un chaos sonore tout à fait ordonné, dont la perspective doom entraîne l'auditeur dans un précipice duquel il est parfois bien difficile de s'extraire. Il y a en ce sens un caractère de l'ordre de la possession dans la musique de Pneu. Une possession formulée par l'aspect bruitiste qui peut tout à la fois se caractériser par l'assemblage de sons communément perçus comme désagréables ou douloureux, et prendre à contre-pied les plus communes définitions de la musique qui elles sont fondées sur sa dimension esthétique, pour ensuite envisager d'autres aspects de l'œuvre musicale : sa structure, son sens, son effet sur l'auditeur. Une idée que Jey n'infirme pas : « C'est sûr que lorsque l'on produit un passage musical avec que du larsen, un truc un peu *harsh* qui agresse, on joue vraiment avec le ressenti des gens sur ce type de son. Sur ce disque, cette idée s'est vraiment développée ». JB ajoute : « On n'est pas dans la musique concrète mais dans le rock bien que notre aspect bruitiste puisse s'y référer ».



Au binôme de Tours d'exercer son pouvoir en live, là où leur musique est faite pour être reçue de la meilleure façon qui soit, comme l'a démontré la dernière décennie, durant laquelle le groupe s'est fait une réputation dithyrambique quant à ses performances scéniques, ne jouant pas sur scène mais au milieu de la foule façon Boiler Room. Écouter Pneu est en ce sens et avant tout une expérience totale, remuante, aussi bien déstabilisante qu'au final libératrice. S'y offrir n'est certes pas à la portée de toutes les sensibilités, de la même manière que le hardcore, qu'il soit rock, techno ou autre, puisse s'assimiler pour certains(es) à un appareil de torture moyenâgeux. Pour les autres masochistes, souffrir n'aura jamais été autant un plaisir !



GET OLD OR DIE TRYIN'
HEAD RECORDS

Get Old or Die Tryin', de sa traduction française, « vieillir ou mourir en essayant » est un titre de disque issu d'une blague que les deux amis, au sens humoristique certain, aimaient faire, s'amusant de la sorte de celui donné au premier album du rappeur américain 50 Cent, *Get Rich or Die Tryin'*. L'humour, réaction cutanée et légitime à un monde qui, comme pour beaucoup, laisse les deux compères songeurs quant à son devenir. Il n'y a qu'à jeter un œil sur le tracklisting du disque pour ne pas étouffer un rire à la lecture des "Parcoursstup", "La Paix Inférieure" mais encore "Mort Aux Chats". Une espièglerie sémantique cachant et traduisant un ressenti amer du politique chez ces deux-là, bien qu'ils bottent en touche sur cette dimension quand on leur pose la question : « "Mort aux Chats", ce n'est pas politique mais écologique ! Dans une musique instrumentale il est difficile d'être politique frontalement de toute manière ». Et cette musique donc ? Une cascade de notes, de ruptures rythmiques, des riffs de grattes qui déchirent l'air répondant à une batterie opérant selon un tempo infernal, et ce dès l'ouverture du disque et son titre éloquent : "Puissance Invitante". Pneu signe probablement son meilleur disque, formulé selon une architecture musicale brutaliste et d'une onde sonore dévastatrice. Sans maîtrise la puissance n'est rien !



MÉNADES

Rock Dionysiaque

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

MÉNADES ENFLAMME LES SCÈNES DEPUIS DEUX ANS ET SON PREMIER ALBUM CONFIRME SON STATUT DE CHEVAL FOU DE LA SCÈNE ROCK FRANÇAISE. DE LA MÉLODIE, DES RIFFS ÉCORCHÉS ET UNE CHANTEUSE VOLCANIQUE POUR NOUS POUSSER À AGITER LA CRINIÈRE. RENCONTRE AVEC CE QUINTETTE D'ÉMEUTIERS QUI VIT LE ROCK COMME UNE QUESTION DE SURVIE.



Qui a fait des études de grec ? Comment est venue l'idée des Ménades ?

Eva : J'ai fait des études de philo et j'ai lu *La Naissance de la Tragédie* de Nietzsche dans laquelle il est question des Ménades. Ça parle d'Apollon qui incarne la belle forme de l'art et de Dionysos accompagné des Ménades qui représente un peu le chaos et les forces motrices inconscientes et ténébreuses. J'aimais bien ce concept.

Dauphin : Les Ménades chantent, jouent du tambourin et dansent. Donc, ce sont des musiciennes, mais elles ont aussi décapité Orphée, le dieu de la musique. Donc c'est un peu les punks de la Grèce Antique !

Comment s'est imposé pour vous le rock comme moyen d'expression ?

Eva : On écoute des choses différentes mais c'est vrai que le rock est la musique que l'on écoute le plus. C'était une sorte d'évidence de faire du rock ou du punk en termes d'énergie.

Dauphin : Moi, c'est quand mon père m'a mis devant le documentaire sur Woodstock. Je me suis dit : « Il se passe un truc, je ne sais pas trop ce que c'est, mais je veux en être ». C'était ça mon éveil : voir Jimi Hendrix et Janis Joplin.

François : C'est venu naturellement. Mon père était un fan absolu de Bowie et des Stones. Et quand j'étais au collège, un pote m'a proposé de monter un groupe en me disant : « Viens, on va être populaires ! » Il y avait des guitares à la maison et les choses se sont enchaînées. Je suis plus rock que musique urbaine mais tout est de plus en plus hybride aujourd'hui.

Max : Je trouve même que ce sont les rappeurs qui repoussent aujourd'hui les barrières comme le faisaient les punks à la fin des années 70. Être punk, c'est plus un état d'esprit qu'une musique en particulier. Dans Ménades, il y a des moments où j'ai l'impression qu'Eva rappe. C'est juste l'instru qui change derrière. Mais sur plein d'aspects c'est la même chose.

Eva : J'écoute d'ailleurs beaucoup de rap. Des artistes comme Tif, BEN Plg, Jul ou SCH. En termes d'écriture, il y a une radicalité que l'on trouve dans le rap plus qu'ailleurs.

Pour revenir au rock et à quelques-unes de vos influences assumées, vous êtes visiblement très fans d'Amyl and the Sniffers.

Dauphin : C'est la personnalité la plus forte de tout l'univers punk aujourd'hui ! Quand je la vois, je me dis que tous les mecs peuvent se rhabiller. Elle a une énergie et une manière d'amener le public à pogoter hyper généreuse.

Eva : On aime aussi beaucoup Idles et Viagra Boys.

Comment vous impacte cette époque tourmentée qui n'épargne personne et surtout pas la jeunesse que l'on sent bousculée, entre mal être et parfois des situations psy très difficiles ?

Eva : Le monde est relativement invivable donc c'est essentiel d'avoir des espaces dans lesquels on peut laisser sortir les choses. Ménades a ce rôle d'exutoire à travers une forme de folie ou de rage sur scène.

Dauphin : Heureusement que l'on a le groupe qui nous permet de bien gueuler dans un micro ou de bien nous défouler en live. Sinon, on serait nous-mêmes beaucoup moins vivables au quotidien.

Et s'il n'y avait pas eu la musique, quelle aurait été l'alternative ?

Dauphin : La boxe en ce qui me concerne.

Ambre : Le Xanax !

Eva : La pyromanie (Rires).

François : Ça va être deep mais je ne sais pas si je serais autour de cette table pour en parler s'il n'y avait pas eu la musique. On vit dans un monde ultra compliqué qui fait 2 pas avant et ensuite 12000 en arrière. La scène nous permet d'oublier que c'est la merde et avec Ménades, on essaie de se créer notre moment de liberté, d'où aussi l'absence de choix d'Eva pour le chant entre le français et l'anglais. C'est une façon de laisser parler l'inconscient. Et on arrive visiblement à créer quelques minutes de liberté aussi pour des gens qui viennent nous voir et qui oublient leurs problèmes personnels et le monde un peu pourri dans lequel on évolue tous.

Dauphin : Notre musique est une façon de trouver de la puissance à un endroit où on se sent tous très impuissants.

« Aujourd'hui, je suis régulièrement débordée par certaines émotions et la scène est sans doute le meilleur endroit pour que ça puisse se manifester. »

Eva, un mot sur tes prestations. D'où vient ce feu et cette folie qui t'animent sur scène. Est-ce que c'est vraiment toi au quotidien ?

Eva : C'est tous les jours. Quand je fais les courses, je me jette par terre, je hurle !

Max : Je veux des pommes !!! (Rires)

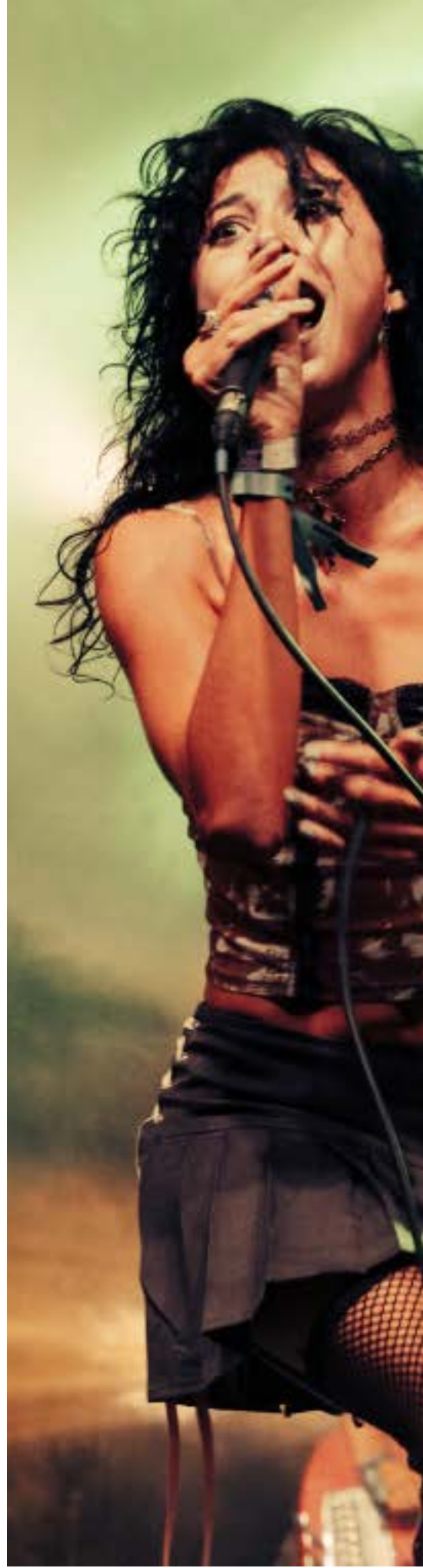
Eva : C'est marrant, quand j'étais petite, à 4 ou 5 ans, j'avais besoin tous les jours de faire ce que j'appelais "Ma petite danse". Ça consistait à bouger toutes les parties de mon corps le plus vite et le plus longtemps possible en hurlant (Rires). Aujourd'hui, je suis régulièrement débordée par certaines émotions et la scène est sans doute le meilleur endroit pour que ça puisse se manifester. De toutes façons, je ne contrôle pas, c'est une sorte de transe. Et, comme on est tous dans le même état, c'est une espèce de transe collective.

Il y a eu plusieurs affaires de comportements toxiques au sein des groupes. La particularité de Ménades c'est qu'il y a une quasi parité dans le groupe entre garçons et filles.

Eva : On est un groupe mixte avec 3 meufs. Il nous arrive de subir du sexisme dans nos espaces pros et dans notre quotidien, donc on porte des messages sur ce sujet mais la question du genre n'est pas une question au sein du groupe. Et pour ce qui concerne l'évolution des mentalités sur les problèmes de discrimination envers les femmes ou les minorités, ça avance sûrement mais je trouve que c'est un peu lent.

Dauphin : Ce qui a changé c'est que l'on en parle. Il y a une prise de conscience sur le fait qu'il y a de grands écarts dans la représentation selon le genre des personnes, mais on peut franchement faire mieux. On nous programme sur des soirées féminines et on pourrait se dire : c'est cool, on est avec plein d'autres groupes où il y a d'autres minorités de genre. Mais, en fait, on s'aperçoit que l'on n'est pas bookés en tant qu'artistes, mais uniquement parce que c'est la soirée féminine. Si il y a des organisateurs de festival qui lisent cet article, ne faites plus ça ! Bookez-nous parce qu'on est un groupe qui vaut la peine d'être entendu, pas parce qu'on est des putains de meufs.

Eva : Ça fait soirée à thème. C'est ça qui est hyper bizarre, notre genre n'est pas une thématique ou un quota que l'on remplit.





Dans vos textes il y a parfois des références aux sorcières ou à la mort. Mis à part la musique, quels sont les univers auxquels vous êtes sensibles ?

Dauphin : Moi je pense à David Lynch comme un réalisateur qui résonne pas mal avec ce que l'on fait. À l'automne dernier on a fait une tournée aux États-Unis et on s'est rendu à North Bend, la ville dans laquelle *Twin Peaks* a été tourné et on était comme des petits fous. Dans chacun de nos clips il pourrait y avoir un pont avec l'un de ses films. "Angels Drive Fast" ça pourrait être un *Lost Highway* et "Good Partner" un *Blue Velvet*. S'il n'était pas parti, on aurait pu lui proposer de faire la B.O. de son prochain film.

Ambre : Moi je fais du skate. Et j'y vois un lien avec la musique et le punk, parce que ça reste une scène alternative et c'est très communautaire. Ménades, c'est aussi une petite famille.

Eva : La littérature est ce qui m'inspire le plus en dehors de la musique. Et les 2 autrices qui me viennent spontanément à l'esprit sont Dorothy Allison et Goliarda Sapienza que j'adore.

François : Moi j'ai toujours eu un faible pour Bukowski et Fante. Sinon, j'écoute beaucoup de rock et de musique avec énormément d'énergie, mais j'ai aussi pas mal écouté Yoa récemment et j'ai fait une fixette sur Harry Styles, donc c'est pas spécialement dark ou énervé (Sourires).

Max : Et moi j'aime la cuisine, c'est hyper dark ! De la dark kitchen (Rires) !

Pour finir, quels sont les rêves de Ménades. Comment vous voyez l'avenir ?

Ambre : Le rêve c'est déjà gagner de l'argent avec notre musique. Pouvoir payer son appartement, avoir à manger et, parfois, se faire un petit plaisir. C'est super d'avoir l'intermittence, on est privilégiés par rapport à d'autres, mais ça veut dire gagner parfois moins que le Smic.

Dauphin : Certains d'entre nous ont 1 ou 2 jobs en plus d'être musicien. Donc, sortir de la précarité c'est déjà un petit rêve personnel.

Eva : Heureusement on développe le projet aujourd'hui avec une super équipe. Ça a pris du temps mais on s'est trouvés un bon entourage pro. On a notre label, Le Cèpe Records, Anne-Laure Bouzy pour les R.P. Et notre tourneur, Radical, nous permet d'avoir de belles dates. Ce que l'on veut faire maintenant c'est un maximum de concerts pour faire vivre l'album avant d'enregistrer la suite.



SUR LEURS CENDRES
LE CÈPE RECORDS / MODULOR

Le sang qui bat les tempes. Voilà la première sensation très physique à l'écoute du premier album de Ménades, 11 titres urgents que l'on imagine comme la bande son idéale d'un remake pimpé de *La Fureur de Vivre*. Leur musique est à l'image des créatures mythologiques de la Grèce antique dont le groupe emprunte le patronyme : imprévisible et sauvage. Ce disque rafraîchissant par sa spontanéité n'hésite à faire quelques embardées entre esprit punk, rock, shoegaze et psychédéisme. Il y a même une balade folk, "Reckless", que l'on aurait bien entendu sur un album de Fleetwood Mac. Liberté semble être le maître mot et la production sans fioritures laisse couler la sève avec fracas. Ménades flirte par son côté effronté avec l'esprit Riot Grrrls du tout début des années 2000 mais plus encore avec le feu indompté des Australiens d'Amyl and The Sniffers. Le bonus Ménades c'est l'évidence mélodique, des riffs de guitare inspirés et la voix rauque et écorchée d'Eva qui, en français comme en anglais, apporte un supplément d'âme. Textes crus ou nourris de références littéraires parfois carrément mystiques, la transe rock devient païenne et jubilatoire sur des titres comme "La Lune", "La Reine du Trottoir" ou "Sur Leurs Cendres". Coup de cœur aussi pour l'humour de "Good Partner" et pour le furieusement féministe "Une Balle de Plus" dont le phrasé uppercut ravira les nostalgiques de Pravda, groupe culte français des années 2000 maniant déjà avec délectation, sens du riff et textes mordants.



MADELYN ANN

SPLendeur FINISTÉRIENNE

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : GWEZA

MADÉLYN ANN EST UN GROUPE QUI NE RESSEMBLE À RIEN DE CE QUE L'ON A L'HABITUDE D'ENTENDRE. SI LA CULTURE ET LA MUSIQUE BRETONNES NOUS ONT OFFERT DE BIEN BELLES CHOSES DES ANNÉES 70 À AUJOURD'HUI, JAMAIS JUSQU'À MAINTENANT CETTE LANGUE N'AVAIT ÉTÉ UTILISÉE POUR DE LA POP MUSIQUE. UN PARI AUDACIEUX MAIS GAGNANT.



D'Alan Stivell à Dan Ar Braz en passant par Nolwenn Korbell, nombreux sont les artistes ayant choisi de chanter en breton pour défendre la langue et la culture, la grande majorité s'inscrivant dans le registre de la musique traditionnelle ou néo-traditionnelle.

Et c'est là où Madeline Anne, la chanteuse qui donne son nom au groupe, apparaît comme un ovni. Tout en chantant dans la langue régionale, elle ne se positionne pas dans les courants musicaux habituels, leur préférant une pop atmosphérique à la Cocteau Twins ce qui, en langue bretonne, n'avait encore jamais été entendu.

« La région Bretagne donne de l'argent pour développer la culture bretonne et pendant ce temps les SMAC ne nous programment jamais parce qu'ils nous voient comme un truc folklorique. »

Quand on sait que Madeline est née dans la région voisine, à Cherbourg dans la Manche, on peut se demander ce qui a bien pu la pousser à chanter et à faire de la pop dans cette langue. « J'écoute de la pop-rock anglo-saxonne, aussi j'avais envie d'en faire mais en breton. Du fait de ces influences, je chante comme je chanterais en anglais, sans mettre l'accent tonique, contrairement aux groupes comme EV dans les années 90 qui eux le prenaient en compte. Moi, je cherche à faire sonner le breton de manière pop. Du coup, il y a des mots que je ne peux pas utiliser. Je ne suis pas Bretonne mais ce n'est pas un hasard si je me suis retrouvée ici; mon grand-père faisait partie de la diaspora bretonne qui s'est installée en Normandie pendant la guerre. Je viens d'un milieu ouvrier : ma famille, mon père, mon grand-père travaillaient aux arsenaux. Pierre Bourdieu a dit que l'on naît avec un capital économique et un capital culturel. Malgré mes origines sociales, j'ai bénéficié de ce capital culturel. J'ai commencé à écouter des trucs en breton à l'adolescence puis suis allée faire mes études là-bas. J'ai appris la langue et j'ai été prof dans des lycées maritimes. Nous sommes les seuls à faire de la pop en breton chez nous. Il existe du rap, du metal en breton [NdIR : comme Brieg Guervenon] mais pas de pop-rock. »

Madeline a voulu être artiste dès l'âge de quinze ans, époque où elle chantait des reprises et écoutait Cure ou Dead Can Dance. « Quand je suis arrivée en Bretagne, j'avais des groupes de reprises et j'avais fait un morceau en breton. Je l'ai chanté dans un bar à Camaret où j'habite. Robin Foster était dans la salle. Cela lui a plu. Nous nous sommes revus et nous avons travaillé sur une reprise de Kate Bush, "Running Up That Hill" que j'ai traduite en breton, ainsi que sur deux compositions originales. Puis, il y a eu une carte blanche donnée à Robin lors du Festival du Bout du Monde 2019 où j'ai chanté avec Dave Pen d'Archive. Jusqu'ici je ne m'étais produite que dans des bars et là je jouais devant 5000 personnes. Je n'ai pas ressenti de pression car j'étais juste une invitée. Cela m'a quand même donné envie de me lancer vraiment. Dave m'a incitée à poursuivre dans cette voie. Je m'y suis mis avec Gaëtan Fagot, le guitariste de Robin. »

La musique de Madelyn Ann évoque, comme celle de Kate Bush qu'elle aime beaucoup, les grands espaces et la dureté des paysages du Finistère : « J'aime dire que je fais de la pop-rock rurale. Notre environnement est assez dur dans la région. C'est difficile de vivre ici, avec le vent, les vagues. J'adore la pluie, les falaises, le vide. Cela nourrit ma musique. Je suis une grande fan d'Annie Ernaux. J'aime parler des faits de société. Je parle de l'écologie en partant de nos vécus. Par contre, en chantant en breton, il est possible que tout le monde ne fasse pas attention aux paroles et c'est dommage. J'ai des demandes de la part des écoles bretonnes pour qu'elles puissent travailler sur mes textes. Il n'y a malheureusement que 3% des élèves dans des écoles bretonnes sur tout le territoire. Les Bretons sont ambivalents avec leur culture et voient souvent ceux qui parlent leur langue comme des néo-ruraux. Il y a presque un complexe de classe derrière ça. Et puis il y a plein de contradictions dans les politiques publiques : la région Bretagne donne de l'argent pour développer la culture bretonne et pendant ce temps les SMAC ne nous programment jamais parce qu'ils nous voient comme un truc folklorique. »

La musicienne n'a-t-elle pas peur de ce fait que sa musique, pourtant si belle, reste confidentielle ? « Si tu chantes en breton tu sais déjà que tu vas être dans une musique de niche. D'autant plus que les gens qui écoutent cette langue le font souvent à travers la musique traditionnelle ou néo-trad. Il y a quelque chose de presque politique à chanter en breton. J'aime bien le fait de porter des messages, d'être un peu revendicative. Je veux faire cela mais à travers une musique douce. Le breton est une langue qui est en danger. Il y a plein de gens qui nous voient en concert et s'étonnent d'entendre cette langue sonner de cette façon. Nous jouons beaucoup en Bretagne mais aussi aux Pays de Galles ou au Pays Basque. Ce qui est bien là-bas, c'est que tu as des groupes qui jouent dans tous les styles musicaux en chantant dans leurs langues et qui, contrairement à la Bretagne, n'évoluent pas seulement dans les musiques traditionnelles. »

Le groupe a signé sur le label Aztec Musique, label notamment du combo B.R.E.T.O.N.S : « Ils ont été dans le renouveau de la musique bretonne des années 90 avec Dan Ar Braz. Ils sont venus nous chercher. Être sur un label est important. Cela t'aide. »

L'artiste n'arrête jamais et s'est déjà lancée dans la composition des titres de son troisième album : « Nous sommes ambitieux et c'est pour cela que nous ne nous interdisons rien comme d'écrire en français ou en anglais. Sur le prochain disque il y aura d'ailleurs plus de français. Et je ne vois pas ça comme une trahison vis-à-vis du breton ! »



LIES
AZTEC MUSIQUE

Deux ans après **Nevez-Amzer**, Madelyn Ann est de retour. Le groupe poursuit avec cet opus dans la voie qu'il s'est tracée depuis ses débuts : celle d'une pop-rock atmosphérique chantée en breton. Un parti pris audacieux mais qui fonctionne grâce notamment à la voix à la fois douce et puissante de sa chanteuse. On n'avait encore jamais entendu le breton sonner de cette façon et quelqu'un qui n'y prêterait pas suffisamment attention pourrait même penser que la langue utilisée pour ce disque est une langue imaginaire. La musique de Madelyn Ann emporte comme un torrent d'émotion et, en l'écoutant, les paysages splendides du Finistère défilent sous nos yeux. Une nouvelle réussite à mettre à l'actif d'une formation qui n'en finit pas de nous étonner. Ce disque au charme infini devrait ouvrir de nouvelles portes au groupe qui ne s'interdit rien, pas même de chanter en français comme sur "Jusqu'au Bout".



« Il y a quelque chose de presque politique à chanter en breton. C'est une langue en danger. »

En Couverture

ANIMAL TRISTE

L'INSTINCT DU BEAU

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : MARYLÈNE EYTIER

PLUTÔT QUE DE S'ENFERMER DANS DES SCHÉMAS ACADÉMIQUES, LES ROUENNAIS ONT CRÉÉ LEUR DERNIER ALBUM, **JERICHO**, À PARTIR D'UNE ESTHÉTIQUE IMMANENTE INSPIRÉE PAR DES APPRÉCIATIONS ARTISTIQUES MAJORITAIREMENT GUIDÉES PAR L'INSTINCT, FÛT-IL DE MEUTE. UN DISQUE QUI, ÉCOUTE APRÈS ÉCOUTE, S'IMPOSE COMME LA PIERRE ANGULAIRE D'UN ÉDIFICE MUSICAL CAPABLE DE TUTOYER LES SOMMETS.



Deux ans après le déjà superbe **Night of the Loving Dead**, jeu de mots sur **La Nuit des Morts-Vivants** [NdLR : **Night of the Living Dead** en anglais] témoignant au passage d'un amour pour le cinéma, Animal Triste, super groupe formé de membres de La Maison Tellier, de Darko et de RadioSofa, nous emmène dans un univers peuplé de créatures mystérieuses, âmes damnées tantôt anges tantôt démons, qui se croisent dans une atmosphère crépusculaire aux allures de fin du monde. Des tréfonds de l'enfer émerge un album étonnamment lumineux et porteur de tant de références et d'allégories qu'un éclairage s'imposait. Un exercice auquel le batteur du combo, Mathieu Pigné, s'est plié de bonne grâce avec sa gentillesse légendaire.



Mathieu, parlons tout d'abord du nom de l'album. Fait-il référence, comme on peut le penser, au texte biblique des trompettes qui ont fait tomber les murs de la ville de Jericho ?

Mathieu : En fait, il fait avant tout référence à une vieille chanson des années 50 [NdIR : “Joshua Fit the Battle of Jericho” par Mahalia Jackson] qui pouvait être chantée pendant ou avant les célébrations de Martin Luther King, comme une sorte d'hymne, un cri de ralliement. Mais oui, il y a aussi bien sûr l'allusion à la ville et aux trompettes qui font tomber les murs, avec laquelle on a fait une analogie avec le rock'n'roll. Et puis, il y a parfois des mots avec lesquels tu as envie de jouer, parce que la sonorité te plaît. Jericho nous a tout de suite inspirés.

Vous ne cherchez donc pas spécialement à faire tomber les murs ?

Mathieu : Non, à part faire tomber nos propres murs... ce qui est propre à la vie.

Je voudrais m'arrêter sur la pochette, absolument superbe.

Mathieu : Elle a été créée par Yann Orhan, il est parti d'un tableau de Bouguereau, **Dante et Virgile**, sur lequel il a rajouté des éléments. On lui avait envoyé le titre de l'album ainsi que des démos, et ce bien avant que nous décidions de travailler avec lui. Et un jour, nous avons reçu cette pochette. Yann nous a subjugués en nous proposant ça et l'on s'est dit : « Ah oui, c'est donc ça le talent !

Comment rattache-t-on la symbolique de la pochette avec la musique ?

Mathieu : C'est assez marrant parce que c'est lui qui a fait le lien. On y voit la descente de l'humanité vers les enfers, mais avec en même temps quelque chose d'assez joli. J'y vois aussi la légende du rock'n'roll, comme celle de Robert Johnson qui a vendu son âme au diable. Je trouve qu'il a réussi à mélanger à la fois les enfers, les âmes damnées mais aussi la joliesse des choses. À chacun d'imaginer l'histoire derrière. D'ailleurs si on demande à Yann, qui est très pudique, ce qu'il y a dedans, je ne suis pas certain qu'il le sache complètement. Il a réagi de manière sensitive.

“Avé Satan”, le premier titre, est-il une allégeance au diable ?

Mathieu : (Rires) C'est un peu pour rigoler, il ne faut pas trop se prendre au sérieux. En fait, on a un peu joué avec les petits codes du metal, qui, de temps en temps, sont au premier degré avec ce genre de choses, tout du moins certains d'entre eux. Non, la raison pour laquelle on l'a mis en première position sur le disque, c'est tout simplement dû au fait que c'était le morceau le plus violent que l'on ait jamais fait. Ça nous faisait marrer de penser que l'on avait convoqué les ténèbres. C'est le premier titre que l'on a enregistré pour cet album et on s'est alors dit : « Mince, qu'est-ce que l'on a fait ? On a créé un monstre. » On ne pouvait pas le mettre ailleurs dans l'album tout en le trouvant super. Cela a mis naturellement une barre en dessous de laquelle on s'est appliqué à ne pas descendre avec les autres titres. Il a donné le ton.

Il y a des thèmes récurrents dans l'album ?

Mathieu : Chaque chanson doit plutôt être prise dans une individualité, au contraire de **Night of the Loving Dead** pour lequel on avait passé beaucoup de temps en studio, où l'on racontait ce que l'on était : un groupe qui s'était créé pour se

« Le gothique, il faut y mettre un peu d'humour parce que dès que tu te prends au sérieux ça devient con-con. »

sauver lui-même.

Le disque convoque une ambiance crépusculaire, dans laquelle on imagine Nick Cave déambulant dans la pénombre, comme dans un film de Lynch. C'est la signature d'Animal Triste ces décors entre chien et loup ?

Mathieu : Tu ne peux pas me faire plus plaisir en disant ça. Tu sais, on aime tous le rock sombre. C'est Nick Cave qui parlait du rapport avec la musique sacrée. J'aime bien cela, c'est là que les prêcheurs deviennent fascinants, même si je ne prétends pas que l'on ait ce talent-là. Ça devient intéressant quand tu joues avec ces codes... Le gothique, il faut y mettre un peu d'humour parce que dès que tu te prends au sérieux ça devient con-con. Et puis, on aime tous beaucoup le cinéma, ça fait partie de nos moteurs de discussions : les films de Carpenter, de Romero qui avaient beaucoup inspiré **Night of the Loving Dead**, et cette idée que les créatures du dehors, celles qui ne regardent pas la télé, qui ne regardent pas Hanouna et ne sont pas soumises au diktat de Bolloré, sont à l'extérieur de la vie. Finalement, c'est peut-être nous les zombies. Il était déjà question dans cet album précédent des créatures de la nuit, on explore un peu plus le thème dans **Jericho**, avec je l'espère, plus de diversité dans les genres que l'on met en scène.

Vous êtes des romantiques finalement...

Mathieu : Cette facette existe dans toute créature violente du rock'n'roll. Il n'y a pas plus romantique que Nick Cave, qui d'ailleurs a eu une grosse période goth. Quand on a commencé la musique, on a été biberonnés aux Doors. Morrison avait quelque chose de très rimbaldien et baudelairien. Même si on est plus influencés par la musique américaine, un mec comme Jean-Louis Murat pouvait trouver grâce à nos yeux. Dans le genre romantique lui aussi se pose là. Je suis assez attaché à cette idée que l'on soit romantiques, je la trouve très touchante. On est 6 mecs dans le groupe parce que cela s'est trouvé comme ça, mais nous ne sommes pas des brutes épaisses (Rires).





Faut-il voir **Jericho** comme un prolongement de **Night of the Loving Dead** ?

Mathieu : Je ne sais pas comment fonctionnent les autres artistes, mais me concernant, cela m'était rarement arrivé d'être aussi content d'un disque que de **Night of the Loving Dead**. On avait réussi à faire tout ce que l'on voulait faire. Maintenant, il ne faut pas essayer de recréer des moments de joie ou de bonheur, parce qu'ils sont souvent générateurs de déceptions après. Il y a eu beaucoup plus de cogitations pour **Jericho**, ce qui me fait toujours peur parce que je crains que ce soit au détriment de l'instinct. On a réfléchi pour savoir quelle suite on voulait donner et comment on pouvait se réinventer sans se travestir, comme faire des choses contre nature juste pour se surprendre. On en connaît des groupes qui ont tout perdu parce qu'ils s'ennuyaient... Il y a toujours des thèmes récurrents parce que l'on ne se refait pas quand même, mais il fallait vraiment que l'on soit surpris par nous-mêmes, c'était vraiment l'objectif ici.

Vous avez des invités sur ce disque, dont certains étaient déjà présents sur le précédent album.

Mathieu : Oui. Pour Peter Hayes [NdIR : membre du groupe Black Rebel Motorcycle Club], on était restés en contact, et je lui avais envoyé les maquettes de **Jericho**, comme ça, de manière très informelle. Et un jour, je reçois un texto avec des fichiers attachés : « Tiens, j'ai pensé à vous... » Il nous avait fait les guitares sur deux morceaux. Évidemment, on les a prises. Quant à Alain Johannes, ça vient de Yann Orhan qui est l'un de ses amis. Moi, je suis totalement fan, parce qu'il a bossé avec Mark Lanegan, les Queens Of The Stone Age... Yann nous disait : « Ce type est un mec absolument génial, vous devriez vous rencontrer... » On s'est parlé et ça a été au-delà de ce que l'on aurait pu imaginer. Son histoire du rock'n'roll est totalement passionnante ! C'est lui qui a monté les Red Hot, qui a mis une basse dans les mains de Flea, qui a aidé Soundgarden à sortir de l'ornière avec **Superunknown**, il a bossé sur l'album **Songs for the Deaf** des Queens of the Stone Age, il a collaboré avec Arctic Monkeys, PJ Harvey... la liste est longue. Quand on lui a envoyé les morceaux, il nous a dit : « Que voulez-vous que je fasse ? Tout est bien sur les morceaux. » On lui a répondu qu'en fait on voulait qu'il joue avec nous, et il a dit oui.

Vous êtes tous fans du Black Rebel Motorcycle Club (BRMC) dans le groupe ?

Mathieu : Oui, quand on a fondé Animal Triste, on s'est demandé quels groupes nous réunissaient : il y avait Nick Cave mais aussi le Black Rebel Motorcycle Club, les Doors, Sixteen Horsepower. Le BRMC, c'est le plus grand concert que j'ai jamais vu.



Je suis assez attaché à cette idée que l'on soit romantiques, je la trouve très touchante. »

Et puis, il y a une collaboration plus surprenante, celle avec l'actrice Marina Hands.

Mathieu : Marina, c'est une copine, on adore son travail au cinéma et au théâtre. Musicalement, elle est très pointue et on savait qu'elle aimait bien chanter. Ça faisait un moment que l'on voulait faire un pont avec le cinéma. On parlait précédemment de Lynch, Romero ou Carpenter, donc amener Marina avec nous c'était quelque chose d'évident, de naturel. Elle est venue un soir chez Darko, ils ont ouvert le micro, et c'est parti. C'est une super personne, très joyeuse. Autant Alain Johannes avait dit "Je veux chanter sur "Rivers of Lies"", autant on savait que "Jericho", c'était pour Marina.

Quand avez-vous commencé à travailler sur le disque ?

Mathieu : À partir de l'année dernière, même si certains titres comme "The Real Kanye West" avaient été commencés du temps de **Night of the Loving Dead**. On a beaucoup plus travaillé en amont que pour les précédents albums. On passait des soirées ensemble, on échangeait mais on s'est quasiment interdit de répéter aussi, quand on est arrivés en studio, ça a été très rapide, sans doute pour éviter d'être trop cérébral et de perdre l'instinct. On avait tous les morceaux en arrivant, on ne savait pas comment les jouer, mais l'on voulait que ça soit sauvage. C'est un album sans corrections, on voulait garder le côté magique que tu obtiens quand, en répétition, un morceau naît sous tes doigts.

Animal Triste est composé de musiciens qui ont d'autres projets en parallèle, notamment La Maison Tellier. Est-ce facile à concilier ?

Mathieu : Oui, il y a de la place pour 2 projets, l'un nourrissant l'autre car on n'a pas les mêmes plaisirs. Je suivais La Maison Tellier bien avant de jouer dedans, considérant que c'était ce qu'il y avait de plus qualitatif en France, sincèrement. Quand je me demandais avec qui j'aimerais bien jouer, il y avait - pour la France - Murat, Dominique A. et eux. Dans Animal Triste, on assouvait nos pulsions adolescentes et nos envies de musique. Les autres gars de La Maison Tellier ont d'autres projets, on est ravis pour eux. Quand on s'aime, on est toujours contents qu'il arrive des choses bien à ses copains.

Le disque commence avec l'enfer d'"Avé Satan", mais comment tu définirais le paradis pour Animal Triste ?

Mathieu : Il paraît qu'il faut viser haut pour arriver quelque part, aussi moi j'aimerais bien une carrière dans l'ombre, pas trop éclairée, mais avec des salles remplies, même si ça fait un peu cliché. Par exemple, ce que vit Last Train en ce moment, ça doit être génial pour eux. Ils ont bossé comme des malades, ils n'ont pas vendu leur âme au diable, c'est louable. Comme quoi tu n'es pas obligé de passer dans une émission de télé débile pour remplir des salles. Pour moi, ça ressemble à une petite idée du paradis. Je suis content pour eux, ça veut dire qu'il y a toujours des gens pour sortir écouter du rock'n'roll.

Dans ses **Essais**, Montaigne développait l'idée que les formes artistiques n'appartiennent pas à un modèle ou à des critères immuables, mais qu'au contraire la décision du goût – ou du beau – ne pouvait être que la résultante d'un jugement personnel, d'une appréciation à la fois naturelle et instinctive. Cet instinct du beau, constamment présent dans la démarche artistique d'Animal Triste, donne aujourd'hui naissance à un album qui semble porter en lui l'esthétique d'une œuvre que l'on pourra qualifier de belle sans trop prendre le risque de se tromper, même si le jugement reste in fine – on vient de le voir – affaire de goûts.



JERICHO

LE MAGNIFIQUE

Avec des forces sans cesse en opposition - la pénombre et la lumière, la déchéance et la renaissance, le bien et le mal - ce troisième disque du groupe normand oscille autour d'un équilibre précaire qui n'a d'autre but que de retarder une inéluctable échéance, celle de la descente aux enfers à laquelle notre monde est condamné, même si le narcissisme des hommes les empêche d'entrevoir les rives du Styx, pourtant plus proches que jamais. C'est sur cette parabole faussement fataliste que se sont construits les 11 titres dont on ne saurait extraire quelques noms sans risquer de devoir les citer tous tant l'ensemble est cohérent et homogène. Chaque note est prétexte à dérouler une trame sombre, romantique, mais aussi terriblement rock'n'roll qui ravira les fans de Nick Cave, de The National, des Black Angels et bien sûr du Black Rebel Motorcycle Club présent par l'entremise de Peter Hayes, invité tout comme la légende Alain Johannes et l'actrice Marina Hands de la Comédie Française. "Avé Satan", le premier titre, ouvre sur ces paroles : "Take me down to the bottom of the ocean" ; il n'en faut pas plus pour y voir une invitation à descendre dans les abysses, là où l'ivresse des grandes profondeurs, à l'instar de celle provoquée par cet album, nous étourdira jusqu'à l'extase.





//LESS

Ni Plus Ni Moins

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTOS : ÈVE COQUELET

NOUVEAU VENU DANS LA SCÈNE ROCK FRANCOPHONE, LE TRIO “TOURANGEVIN” COMPOSÉ DE ROMAIN (CHANT/BASSE), ADRIEN (BASSE) ET MATTHIEU (BATTERIE) SORT AU PRINTEMPS SON PREMIER LONG FORMAT, **CRAWL IN THE BLUR**. UN CONDENSÉ D’ÉNERGIE COMME PEU EN SONT CAPABLES ET À L’ABOUTISSEMENT DE FULGURANCES QUI VONT LAISSER PLUS D’UNE OREILLE K.O. ENTREVUE SANS FILTRE AVEC LES DIGNES HÉRITIERS DES CANADIENS DE METZ (R.I.P) ; PAROLE LIBÉRÉE, LE POING LEVÉ, TOUJOURS ET ENCORE !

Quand j’ai découvert vos premiers EP, j’ai tout de suite pu sentir un geste musical porté dans une sorte de radicalité (au sens de produire une musique rock sans concession). Existe-t-il une revendication particulière derrière ?

Romain : Je dirais qu’à ce stade, ce n’est même plus une volonté, c’est carrément un état d’esprit ! On en a marre du “rock gentil” que les radios nous servent en boucle. On en a marre que le rock “alternatif” soit réduit à des copies édulcorées d’Idles (que l’on adore, par ailleurs). Nous, on est en colère, on a la rage. On est la réponse à tout ça ! Comme beaucoup d’autres groupes, malheureusement peu exposés. On en a assez des concessions, assez de faire semblant. Nos textes et notre son sont bruts et sans filtre. On n’a plus le temps de soigner la forme : le message doit passer, c’est tout.

Matthieu : En ce qui me concerne, il n’y a que la radicalité qui me parle en musique. Pour citer un exemple, ce que je préfère en jazz, c’est le free. Les musicien.ne.s s’expriment pleinement sans contraintes, comme ils l’entendent, sur le moment, pourvu que ça soit musical et qu’il y ait un discours. J’écoute énormément de metal aussi, ses branches les plus extrêmes. Je suis plus touché par des musiques qui n’y vont pas de main morte, peu importe le genre. Est ce qu’il y a une revendication derrière ? Bien sûr : aller à l’encontre de ce qui nous est proposé par le mainstream.

Adrien : C’est viscéral comme truc. Autant exutoire que contestataire, aussi brut que subversif... À mon sens, c’est vraiment le fond qui guide la forme.

D’où émane cette furie ? Fonctionnez-vous comme un moteur à explosion ?

Matthieu : Comment ne pas être un moteur à explosion quand on s’aperçoit de nos conditions de vie ? On veut se faire entendre de la manière la plus primitive qui soit : taper fort (avec amour et bienveillance).

Romain : Comme beaucoup, on vit de plein fouet la baisse du pouvoir d’achat, la hausse des loyers, la difficulté à boucler les fins de mois... et j’en passe. //LESS est un concentré de colère et de frustration. Quand on porte un tel poids, forcément, la musique qui en ressort n’est pas là pour adoucir les mœurs. Tant que le monde sera aussi pourri, il y aura des choses à dire... et ça ne risque pas de changer.

Adrien : L’énergie est plutôt le moyen que la destination. Elle est nécessaire pour véhiculer ce qui sort de nous. Et, en effet, une bonne partie vient de la colère. La destination serait plutôt que les gens accueillent cette énergie et en fassent quelque chose à leur tour ! Contrairement aux apparences, la démarche est clairement plus constructive que destructive.

Une musicalité “énervée” comme un effet miroir au monde qui vous entoure donc ?

Adrien : Écœurant et violent (mais cette violence est souvent insidieuse) ! Donc, oui, la forme que revêt notre musique est, en quelque sorte, une réponse en miroir faite aux injustices qui nous touchent plus ou moins directement. Une réponse émotionnelle face aux situations concrètes de la vie. Dans la musique, on lâche les chiens !

« Le DIY est donc la seule alternative possible jusqu'au moment où ça marchera mieux. Je dirais même que c'est un mode de vie à part entière. »

Produire du rock punk noise, c'est un geste politique en soi selon vous ?

Mathieu : Bien entendu ! Le punk est un geste politique si l'on regarde son histoire (notamment l'éthique DIY), et on s'inscrit parfaitement dedans.

Adrien : J'ai toujours eu du mal avec la politique (surtout avec les politiciens en fait). Mais, maintenant que j'en comprends un peu les ficelles, je la vois partout ! Elle est toujours là, sous une forme ou une autre... On ne peut pas l'ignorer, autant s'en saisir pour en faire quelque chose qui nous parle ! Je comprends la démarche romantique du poète maudit qui prend ses distances avec le vacarme du monde... Mais, franchement, encore plus dans le contexte très récent : on ne peut pas séparer une œuvre du message qu'elle porte (même si chaque interprétation doit être remise dans son contexte) ; et on ne peut pas boudier ce pouvoir qu'on a entre les mains et qui est de s'exprimer sur des choses qui nous touchent. Justement, je rêve que le punk diversifie davantage son public, histoire de sortir de l'entre-soi (qui est un des gros pièges du monde actuel, je trouve). Et je ne parle pas du punk comme style musical, mais comme état d'esprit subversif et provocateur. Je trouve assez limité l'intérêt de gueuler face à des gens avec qui on est déjà d'accord. Même si ça donne de l'énergie à tout le monde ce qui est déjà bon à prendre !

Quel regard portez-vous sur l'aide à l'émergence d'artistes rock en France ? On sait que la scène est un endroit éminemment important pour ce style de musique et pourtant de nombreux lieux ferment (souvent de petites structures, parfois historiques). Récemment c'est L'International qui grandement menacé à Paris. Pensez-vous que l'environnement sociétal/politique actuel valorise les artistes rock émergents ? Quid du DIY ? J'aimerais donc connaître votre sentiment général sur la chose...

Romain : En France, les petites structures qui soutenaient le rock et l'émergence disparaissent les unes après les autres. Et leur fermeture laisse un vide énorme. C'est le reflet d'une société où tout ce qui n'est pas rentable est abandonné. Le DIY est une réponse, mais il demande une énergie et une autonomie colossales. Être un groupe punk en 2025, c'est une lutte permanente, sur scène comme en dehors.

Mathieu : Question difficile... Il y a des groupes qui profitent très bien de l'aide à l'émergence (notamment avec les dispositifs d'accompagnement des SMAC, et encore le budget de l'Etat ne permet pas de mener à bien à 100% cette mission qui leur a été confiée), et d'autres non. Mais pour les petites structures, il est clair qu'elles sont en état de crise sans précédent, et ça ne s'améliore pas. Les petits clubs et les assos meurent, par manque de moyen... Alors certes il y a l'Etat qui n'aide pas, mais les gens se déplacent moins aussi ! Pourquoi ? C'est le public qui fait vivre les projets après tout ! Je pense qu'il y a un désintérêt de la culture à la fois de la part de nos gouverneurs et de la population fait de même. Quelle tristesse ! Le DIY est donc la seule alternative possible jusqu'au moment où ça marchera mieux. Je dirais même que c'est un mode de vie à part entière. C'est probablement cette philosophie qui nous permet de continuer cette activité et d'être un minimum optimiste en ce qui concerne //LESS.

Aliénation, colère, frustration, désespoir, ce sont donc des sentiments qui traversent votre disque, le chaos en outre vous inspire-t-il, si oui comment ?

Mathieu : Pour moi, le chaos s'exprime lorsque je joue de la batterie vite et fort ! Je n'ai pas eu une vie chaotique (au contraire), mais je me sens révolté contre beaucoup de choses, et c'est cette révolte qui me fait "péter un câble" sur ma batterie. Au final, c'est une réaction très primitive.

Adrien : On a tous fait l'expérience de ces émotions/états dans nos vies, de façon plus ou moins intense, de façon plus ou moins consciente... Mais, généralement, quand on plonge fort dans ces émotions, le chaos qui en résulte est un état dans lequel on peut aller chercher d'autres choses que ce à quoi on a accès quand on se comporte de façon socialement adaptée. C'est un peu détruire/déconstruire pour mieux reconstruire.

Vous utilisez deux basses, une chose peu singulière, comment cela oriente dans un sens ou dans un autre la composition des morceaux ? Qu'est-ce que cela apporte en matière d'énergie musicale, de "masse sonore" ?

Romain : L'idée derrière les deux basses était de produire le son le plus massif possible, une véritable claque sonore. Certes, l'une des basses joue un rôle de guitare, mais c'est ce qui fait notre singularité. Ce choix accentue le timbre sombre de notre musique et donne une densité qui nous est propre.

Adrien : Déjà, nos basses sont assez loin des standards : une Vox Apache sans corde de La pour Romain, une Aria demi-caisse pour moi. Alors que ma basse a un rôle lourd, épais, répétitif, la basse de Romain, plus incisive, ne prend pas juste la partie guitare : elle alterne entre un son de baritone, un son de basse bien caverneux et des sons stridents et chimiques... C'est lui qui écrit les morceaux et, rien qu'à écouter ses projets GarageBand, y'a pas vraiment de doute sur son intention : en foutre plein la gueule. On s'implique à fond dans cette démarche (Rires) !



CRAWL IN THE BLUR

À TANT RÊVER DU ROI RECORDS / THE GHOST IS CLEAR RECORDS / REPTILIAN RECORDS

Douze titres noise-rock en mode autoroute, défilant aussi vite qu'une ligne blanche discontinue vers un horizon jamais vraiment perceptible. La tête dans le guidon, le trio se distingue ainsi de la concurrence par une volonté de « lâcher les chiens », érigeant de la sorte une musique éminemment punk, aussi véloce que puissante. Ça défouraille à tout va et dans tous les sens, convoquant ainsi l'auditeur dans une bourrasque musicale qui ne semble pas avoir d'autre destination que l'exutoire. Tissant son émotion dans la tension, ce premier disque expulse une énergie dévastatrice tirée au cordeau (dans la continuité de leur féroce et dernier EP **Social Disappointment**), broyant le désespoir selon une respiration musicale qui ne connaît jamais de dyspnée. Aussi soufflant qu'un poids lourd lancé à toute blindée sur le bitume !

« On en a marre du "rock gentil" que les radios nous servent en boucle. //LESS est un concentré de colère et de frustration. »



FRAGMENTS

QUAND LA MUSIQUE N'A PAS BESOIN DE MOTS

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : JODIE ROSZAK

FIGURE DU POST-ROCK ET DE L'ELECTRONICA EN FRANCE DEPUIS PRESQUE 15 ANS, LE GROUPE FRAGMENTS TRACE UN CHEMIN ARTISTIQUE ÉTONNANT ET SENSIBLE, À L'IMAGE DE SON TRAVAIL DE RÉAPPROPRIATION DU FILM **ROBOCOP**, MAGNIFIÉ PAR L'ALBUM **DELTA CITY**. RENCONTRE AVEC DEUX MEMBRES HISTORIQUES DU GROUPE, BENJAMIN ET TOM.



En 2012, le groupe est né de l'envie d'explorer le territoire instrumental comme le résume Benjamin Bandon (claviers, machines) : « On était 3, réunis autour de cette envie, influencés par des groupes nordiques... Tom est arrivé pour les premières dates, on ne s'est plus quittés depuis. » Pour ces Nantais, la musique instrumentale a de nombreuses vertus. « Chacun peut l'interpréter à sa manière avec sa sensibilité. Perso, je suis fan d'ambient, tout simplement parce que ça m'apaise. La musique instrumentale est une manière de s'évader. »

Tom Beaudouin (guitares, synthés) complète : « Elle peut devenir un doudou sonore, telle une lampe que l'on allume dans un salon. Quand on écoute des CDs [NdLR : ils sont revenus volontairement vers ce format récemment], on pourrait se dire que c'est un fond pour combler le vide, mais c'est bien plus que ça, cela génère tellement de choses en rebond. À l'inverse, il y a la musique au mètre, j'espère que l'on ne nous associe pas à elle même si je sais que nos morceaux sont aussi dans des playlists. » Benjamin embraye : « Le boss de Spotify a déclaré que l'on pouvait mettre des morceaux générés par IA dans des playlists sans que les gens ne fassent la différence, je ne suis pas sûr de ça. La musique est devenue un fond sonore mais il y en a encore beaucoup qui y sont attachés pour ce qu'elle provoque, suggère, pour ce qu'elle est. »

L'univers musical de Fragments se révèle avec force dans le travail à l'image au sens large. Le trio s'est ainsi lancé dans l'expérience des ciné-concerts, à travers un projet sur le film [Fargo](#), qui a en quelque sorte amorcé celui autour de la dystopie de Paul Verhoeven. Benjamin : « Quand le festival Travelling nous a proposé de travailler sur un nouveau ciné-concert dans la continuité de celui pour [Fargo](#), le distributeur et notre tourneur nous ont proposé un catalogue de films dont [Robocop](#). C'est un film qui reste très actuel par rapport à l'actualité ! Film d'extrême droite ? D'extrême gauche ? Simple nanar avec de la baston ? Film plus profond ? Cela nous intéressait de creuser cette réflexion. »

Cette rencontre en plusieurs temps avec [Robocop](#) est le point de départ d'une création aussi puissante que profonde notamment pour Tom. « C'est un vrai objet de la pop culture, que plein de gens pensent connaître. Pour ma part, je me suis trompé au premier abord mais je me suis fait choper par le film. »

L'approche ciné-concert leur a ouvert de nombreuses portes selon lui. « Le cinéma n'est pas du spectacle vivant. La star reste le film, on s'efface derrière lui. Mais il y a deux échelles de temps qui se superposent, un peu comme au théâtre, ça nous parle beaucoup. »

Pour Benjamin, il leur a fallu trouver un juste équilibre entre respect et liberté : « On a réussi à garder uniquement les dialogues, les bruitages. On peut changer le sens d'une scène rien qu'avec la musique. On est toujours sur un fil ! Qu'est ce que l'on a compris du film ? Qu'est ce qu'on veut en dire ? Il faut de l'humilité face à l'œuvre pour ne pas dénaturer le propos. »

D'une certaine manière, ils se sont imposé des contraintes qui ont boosté leur créativité. « Notre instrumentarium [NdIR : synthés Jupiter 6, SH 101, boîte à rythmes TR 909...] est devenu une façon de rendre hommage au son des 80's. On a aussi voulu apporter une touche moderne, avec des synthés modulaires. Tout cela n'était pas vraiment calculé, suggéré par des choix importants comme celui de tourner avec peu de matériel, pour pouvoir se déplacer en train. »

C'est Antoine, le troisième complice [NdIR : Gandon, batterie et machines] qui a influencé ce souffle synthétique si référencé. « C'est vraiment en cours de création que l'on a pointé cette concordance sur le fait que la Roland TR 909 soit emblématique de la

techno de Détroit, même ville où se situe le film. C'est Antoine qui a apporté ça, c'est un fan de musiques des années 80's, 90's, d'eurodance. Il a remplacé au pied levé notre ancien batteur, Joris, qui est très occupé en tant que producteur et batteur de Birds in Row. Joris s'est investi d'une autre manière en mixant l'album. »

Comme pour le travail sur [Fargo](#), l'intensité de la musique a fortement suggéré un album à part entière. « Cette intensité est très liée au rythme du film, avec pas mal de scènes d'action. Quelque chose de très dense se déploie, des émotions épaisses avec pas mal de tensions ! Joris a vraiment mis en valeur tout ça, il n'avait pas entendu les morceaux. Il avait une oreille neuve. » Benjamin : « On laisse pas mal de place aux accidents heureux. Mais c'est surtout au mix avec Joris que cela a joué : il a été chercher des choses plus loin que nous en repassant des trucs sur bandes, en allant vers des choses plus extrêmes que ce que l'on avait projeté. »

De quoi souligner encore plus le message implicite de leur musique. « Dans notre quotidien, on fait attention à ce que l'on mange, à ce que l'on achète, aux contenus culturels que l'on emmagasine, à nos déplacements. On n'est clairement pas des activistes, mais forcément cela se retrouve dans notre musique. Pour nos derniers albums, force est de constater que l'on a abordé la critique de certains aspects de nos sociétés modernes. » Tom : « De toute façon, on s'identifie beaucoup plus à la contre-culture, notre musique est de niche. On s'épanouit là-dedans. C'est notre premier LP qui a le plus marché, mais c'est quand on est revenu vers un truc plus indé que l'on a senti un vrai alignement avec ce que l'on avait envie de dire et la manière de le raconter. Cette trajectoire nous a amenés à pousser nos projets toujours plus loin. »



« Le cinéma n'est pas du spectacle vivant. La star reste le film, on s'efface derrière lui. »

Galvanisé par cette nouvelle création, le trio se projette sur une tournée pour défendre ce quatrième album, mais aussi revisiter avec leur nouvel instrumentarium leur discographie, alors qu'il n'a plus vraiment fait de concert classique depuis le covid. Une manière de reconnecter, selon Tom, avec « l'imaginaire DIY ! Jouer dans des caves, côtoyer le public. La musique finalement, c'est juste un alibi pour rencontrer des gens (Rires). »

UNE DISCOGRAPHIE DENSE ET RICHE

4 LPs, 2 EPs sur lesquels le groupe a évolué dans les nuances du post-rock, de l'électronica et de la synthwave, à proximité de The Cinematic Orchestra et de Four Tet sur le subtil *Imaginary Seas* (2016), puis en 2018, se confrontant au cinéma et au film *Fargo* sur *Songs for Marge*. Sur le livre-CD *Amasia*, créé avec le dessinateur Florian Mallet, il intensifiait sa relation son rapport aux musiques électroniques, dans un espace mouvant, évoquant autant Jean-Michel Jarre, Tangerine Dream que Boards of Canada. 2025, la lente mutation se poursuit, à l'instar des immenses Mogwai, pour aboutir au manifeste rétro-futuriste magistral de *Delta City*, réunissant le pari osé de faire converger la science narrative des B.O. de John Carpenter avec l'imaginaire cosmologique de la techno de Détroit.

ROMAIN BARBOT

Fragments a collaboré avec le graphiste et musicien Romain Barbot sur l'univers graphique de *Delta City*. Il a su donner une signature visuelle singulière à la musique des Nantais. Tom : « On lui a donné finalement peu de consignes. Il est arrivé avec des concepts très forts. Pour l'objet, on a avait envie d'un boîtier cristal avec un rond de CD très 80's ! Il est allé à fond là-dedans. Il a travaillé une pochette un peu délavée comme si le disque avait 20 piges. Son graphisme est très vectoriel, très moderne, très froid, très sombre, mais il a beaucoup utilisé la photocopieuse pour recréer des artefacts dessus. » Benjamin : « Sa tâche n'était pas facile, car on lui a demandé que sa création évoque *Robocop* mais sans le montrer, notamment pour des histoires de droits. »



LOLOMIS

OVNI SOIT QUI MAL Y PENSE !

ENTREVUE : ANGE LÉCABEL - PHOTOS : SYLVESTRE NONIQUE-DESVERGNES

QUATRE MUSICIENS-CHAMANES QUI PROPOSENT UN ROCK-WORLD-PUNK-ELECTRO HYPNOTIQUE ET BARRÉ, ÇA NE COURT PAS LES RUES ! C'EST POURTANT LE CAS DE LOLOMIS (ANAGRAMME DES QUATRE PRÉNOMS DES MUSICIENS) QUI SORTENT LEUR QUATRIÈME ALBUM, *CARMEN 404* (MIX DE CARMEN DE PROSPER MÉRIMÉE, ÉCRIT EN 1845, ET DE L'ERREUR 404, QUI SUR LE NET DÉSIGNE UNE PAGE QUI N'A PU ÊTRE TROUVÉE). TOUT UN NON-PROGRAMME !

J'aimerais que vous nous racontiez la “parlure” que vous avez choisie... Vous citez “un vieux fond nordique, balkanique, slave... des langues enchevêtrées de l’Est, de chant lithuanien, finnois, tamoul, turc, allemand, grec...”, bref vous brouillez bien les cartes... L'ensemble évoque plusieurs ovnis qui vous ont précédé : le kobaïen de Christian Vander, le langage des fleurs d'Ekova (Dierdre Dubois chantait une langue purement musicale, une véritable expérimentation sur la musicalité des mots où syllabes et onomatopées se mélangeaient) ou encore le klokobetz de Nosfell (pays imaginaire de Klokochazia)... Lolomis a-t-il créé son propre langage ?

Romane Claudel-Ferragui, la chanteuse : Il y a deux albums de cela, j'avais imaginé une langue surnommée le mamatoto, que j'ai finalement peu utilisée. J'emprunte et traverse diverses langues en fonction des thématiques des albums et de mes obsessions du moment... Le dernier album est teinté de langues du nord de l'Europe et notamment de finnois que j'ai commencé à étudier afin de pouvoir être libre dans mon écriture. La *parlure* de Lolomis est donc reflet de vagabondages et de tourbillons algorithmiques !

Il semble que chacun des 4 albums soit une entité, une histoire, un univers...

Stélios Lazarou, le flutiste : À chaque album, c'est comme si une entité planait au-dessus de nos compositions, et imposait son univers. Il peut s'agir d'un personnage légendaire, d'un dieu païen, d'un être fantasmagorique ancestral. Ce qui est sûr, c'est que chaque entité est issue de la même légende “lolomisienne”. À chaque fois, l'univers s'épaissit et on découvre une nouvelle facette de celui-ci, un peu comme dans un roman d'heroic fantasy composé de multiples tomes. C'est très stimulant, et cela nous permet beaucoup de libertés tout en restant cohérents vis-à-vis de l'univers de base.

Romane : Par exemple, sur le dernier, *Carmen 404*, on s'embarque sur les sentiers du rituel. C'est une cavalcade impétueuse entre rêveries diaphanes, état de surconscience, transe poisseuse et rituel de possession. Pour (r)éveiller le monde, pour vaincre les sortilèges de cette planète hallucinée, il faut rêver par delà les folies en laissant place aux prières, aux intuitions. Cet album est un tableau de pensées foisonnantes, arborescentes qui s'hybrident avec ce qu'elles touchent. Il est mouvement et vie, un hommage à mes sorcières bien aimées, néréides et esprits de la forêt, à l'invisible vibrant !

Sur certains morceaux on s'approche de Nina Hagen, sur d'autres du Mystère des Voix Bulgares ou de son antipode sud-africain Die Antwoord... Quelles musiques écoutez-vous les uns les autres ?

Romane : Les trois, mon capitaine ! Là aussi, chacun a ses univers bigarrés bien qu'il y ait un terreau, un jardin secret commun.

Élodie Messmer, la harpiste : Toujours une grande nécessité d'écouter de la musique ancienne, tellement ressourçant... mais pas que. Aussi Rosalía ou Lana Del Rey, Sexy Sushi ou Crystal Castles. Et aussi de la musique traditionnelle des Balkans.

Stélios : Le fait que nous ayons grandi musicalement ensemble fait qu'il y a en effet un terreau commun dans nos écoutes, et puis chacun a exploré de son côté et ramené de nouvelles choses... Ce qui fait, je crois, la richesse de Lolomis. De mon côté, j'adore toute la discographie de Oneohtrix Point Never, hyper expérimentale avec ce côté orchestral 2.0, je ne m'en lasse pas et je découvre toujours de nouvelles choses. J'adore aussi l'album *Galore* de Oklou, comme une caresse dont on ne peut jamais se lasser. Et je suis un grand fan de Charli XCX avec son côté 2010 cra-cra, qui rappelle *Blackout* de Britney, également l'un de mes albums préférés.

Harpe, flûte, percus, batterie, synthés, voilà vos instruments, pourquoi ce choix ? Vous détestez les manches ?

Romane : Nous nous sommes choisis d'abord par amitié avant de s'envisager par nos instruments respectifs.. D'ailleurs, il fut un temps où Lolomis hébergeait des violons, nous ne sommes donc résolument pas anti-manchistes !

Élodie : C'est marrant d'imaginer ce que les gens entendent dans leurs têtes quand on donne notre instrumentarium... et les voir tellement surpris une fois qu'ils découvrent notre univers. Désarçonner, ça me plaît !

15 ans que vous vous côtoyez. Rencontre à Strasbourg. Comment avez-vous évolué au cours de ses années ? Vous définissez-vous comme un groupe soudé ?

Romane : Les vieux mariages ont quelque chose de beau dans les tempêtes et accalmies qu'ils ont traversées. Le bambou plie mais ne rompt pas !

Élodie : Oui, soudé ! Tout est parti sur une histoire d'amitié, puis à grandi, changé, évolué, mais on est toujours une team !

« Une sorte de manifeste qui tente de transcender les genres, les cultures ; j'aime voir notre musique comme une sorte de chaînon qui peut réunir des gens très différents. »

Vivez-vous dans la même ville ? Quelle est votre fréquence de création musicale ?

Romane : Non, nous sommes éclatés en France. Strasbourg, Marseille et Paris. Nous nous retrouvons pour des résidences en fonction de l'actualité du groupe. La téléportation pour la culture, prochaine planète à conquérir ?

Écrivez-vous les morceaux à 4 ?

Romane : Ça dépend ce que l'on entend par écriture. Musicalement, certains morceaux peuvent être déjà bien avancés avant de passer dans l'ernenmeyer collectif ou naître tout à coup de nos moments partagés. Pour ce qui est des thèmes et paroles, je m'en charge.

Stélios : Sur le dernier album, nous avons expérimenté pour la première fois une nouvelle forme d'écriture, en travaillant beaucoup en prod sur l'ordinateur, avant de rajouter les instruments acoustiques et le chant. Sam (le batteur) et moi, on a pas mal trituré les fréquences, cherché les sons qui arrachent le plus, pour donner ce résultat brut que l'on cherchait. C'était super enrichissant de faire ça à deux. Et puis la harpe électronique d'Élodie a un son qui se marie très bien avec l'électronique, ce qui fait que l'on a pu lui mettre des effets assez fous. J'ai posé aussi quelques thèmes de flûtes, tandis que Romane ajoutait ses textes, ses raps, ses mélodies, et voilà ! Mais la recette n'est jamais sûre, on plonge toujours dans l'inconnu et c'est ça que j'adore ! Enfin, il faut citer Éric Gauthier-Lafaye, notre ingé son, qui a fait de la prod sur l'album aussi, et qui a eu des idées que j'adore, notamment dans le morceau "Sieluni Tanssimaan", avec ce mélange hyper étrange entre voix dépitchées, autotunées, et ambiance club poisseux. Je me rappellerai toujours quand j'ai découvert la version finale, j'ai dû réécouter 4 fois pour être sûr d'avoir bien entendu !

Y'a-t-il de la place pour l'impro quand vous créez ?

Stélios : Par le passé, les morceaux découlaient tous de sessions d'improvisation, dont on gardait des fragments pour créer nos titres. Donc on cherchait, on improvisait tous les 4 pendant de longs moments avant de fixer les choses. Pour cet album, comme nous travaillions beaucoup sur l'ordinateur en prod, c'est comme si nous savions davantage où nous voulions aller. Les idées étaient plus claires, et il fallait se poser pour se dire : "Ok, on veut quoi sur ce morceau ?" Donc il y a eu moins d'impros, mais je pense que le résultat final est plus fidèle à nos idées, et le chemin a été assez clair. On a fait les choses exactement comme on les concevait. Ce fonctionnement nous a poussé à conceptualiser et ça fait du bien.

Le live est-il une finalité, un aboutissement ?

Stélios : Oui, c'est le moment où les morceaux s'envolent vraiment, prennent d'autres formes, sont nourris par l'énergie du public, et la nôtre sur scène. Certains morceaux prennent vraiment vie à ce moment-là, où ils changent de saveur. J'adore le travail en studio, mais c'est souvent impressionnant de voir les morceaux s'épanouir live, surtout quand on est entouré comme on l'est par notre ingé son et ingé lumière, avec qui on crée de véritables tableaux.

Romane : Il l'est aussi pour moi. Il y a deux objets qui naissent à chaque album, une musique gravée sur une rondelle, qui voyage sur les ondes et un moment de vivant, de partage direct.

De loin, vous semblez un groupe libre. Sans barrières. Sans frontières. Cherchez-vous la liberté ? L'avez-vous trouvée par vos créations ?

Romane : Bien sûr que la question de la liberté dans les gestes et démarches artistiques se pose toujours ; sans nécessairement trouver la juste formule et certainement pas la bonne réponse... Le fait de déposer quelques modestes empreintes, traduction subjective d'un monde en un temps donné est empli de rages et de joies qu'il est bon de questionner ! Tisser et métisser par-delà les frontières et les âges est une chance.

Stélios : En création, si ça nous plaît, ou nous fait danser ou nous émeut, on le garde, quel que soit le style, la langue. C'est peut-être en ça que l'on est libre. Il faut qu'on ait le frisson en tout cas !

Élodie : Je crois que l'on n'a jamais mis de barrière. On fait ce qui nous plaît, ce qui nous passe par la tête. Ce n'est pas une recherche de liberté, juste de l'inconscience !

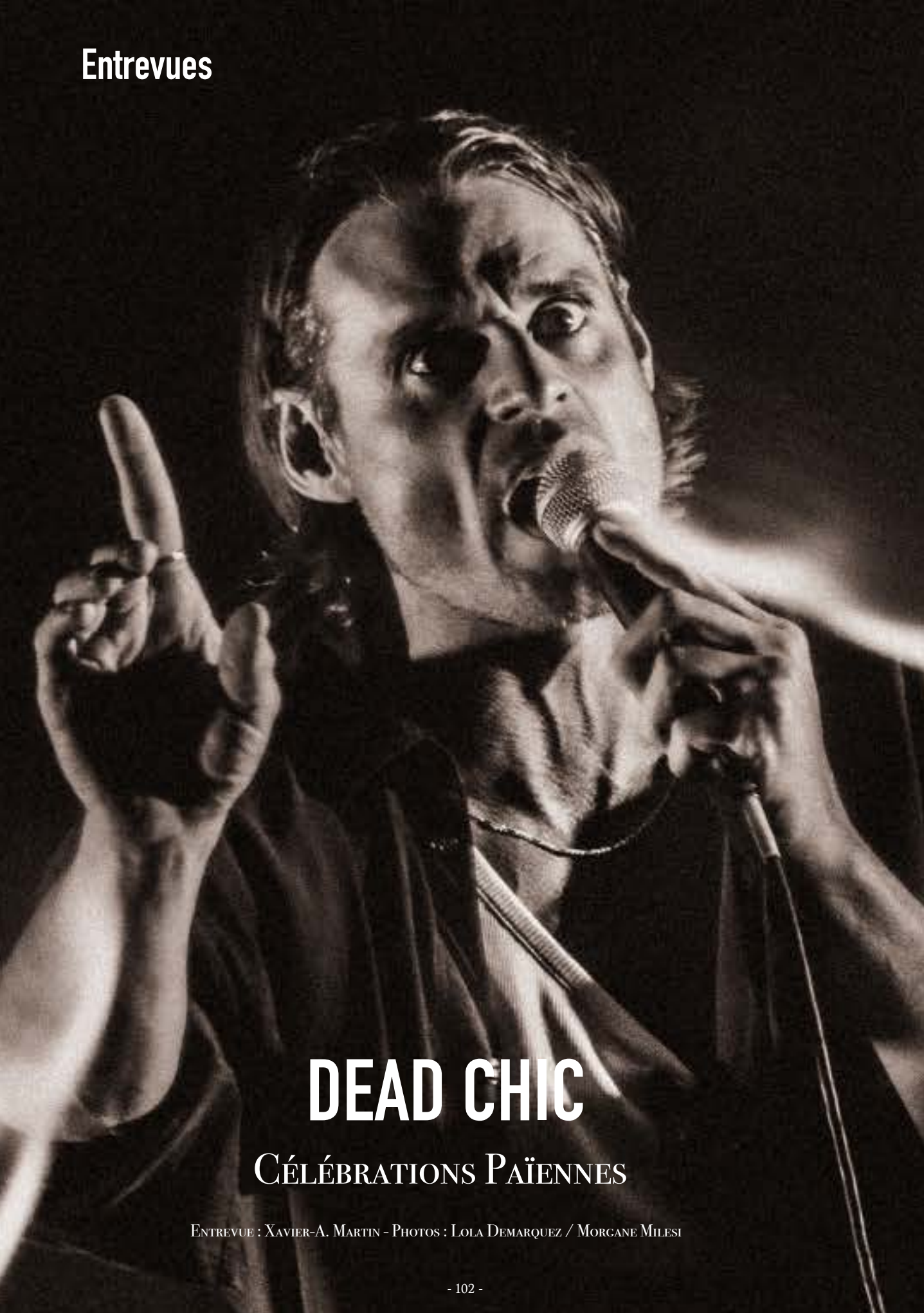
Être sur scène ou enregistrer des morceaux, c'est partager un bout de sa vie, donner une vision du monde, offrir son âme ; quels messages souhaitez-vous sincèrement passer par ce biais que vous avez choisi ?

Stélios : Personnellement je vois le travail de Lolomis comme une sorte de manifeste qui tente de transcender les genres, les cultures, j'aime voir notre musique comme un chaînon qui peut réunir des gens très différents. Ça me fait toujours très plaisir en concert de voir comme le public est varié, comme les gens se retrouvent et se reconnaissent dans différentes facettes de notre musique. Pour moi il y a vraiment un côté queer dans la démarche musicale de Lolomis, même si le terme commence à être beaucoup employé, dans le sens où il y a un côté excentrique, ou c'est OK d'arriver avec tes propres bagages et d'apporter ta pierre à l'édifice de la façon qui te convient.

Romane : Je souhaitais justement déposer dans notre nouvel album une mosaïque de rituels. Parce qu'ils aident à jalonner les torpeurs, parce qu'ils rassurent, parce qu'ils honorent et permettent le partage. Je voulais une musique à danser qui taquine les mysticismes et la transe. C'est un album aux émotions et tempéraments vifs. Énergies qu'il fait bon déposer dans sa besace pour partir reconquérir nos mondes et humanités.



« Tisser et métisser
par-delà les
frontières et les âges
est une chance. »



DEAD CHIC

CÉLÉBRATIONS PAÏENNES

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : LOLA DEMARQUEZ / MORGANE MILESI

DANS SON DERNIER ALBUM, **SERENADES & DAMNATION**, LE QUATUOR FRANCO-BRITANNIQUE ENVELOPPE SA MUSIQUE ANCRÉE DANS LE BLUES D'UNE ATMOSPHÈRE CINÉMATOGRAPHIQUE QUI VOIT DÉFILER TOUTES SORTES DE PERSONNAGES DANS UN JEU D'OMBRES CHINOISES, AJOUTANT AINSI UN PEU PLUS AU MYSTÈRE D'UN GROUPE DONT ON EST LOIN D'AVOIR PERCÉ TOUS LES SECRETS.

Entre la Nouvelle-Zélande et Saint-Dié-des-Vosges situé aux confins de l'Alsace et de la Lorraine, il y a un monde, plusieurs milliers de kilomètres qui font que les deux musiciens n'auraient, en toute logique, jamais dû se croiser. Pourtant la rencontre entre Andy Balcon, l'Anglais expatrié aux antipodes, et Damien Félix, le Haut-Jurassien, a bel et bien eu lieu en 2018, donnant naissance à ce qui est aujourd'hui l'un des groupes les plus en vue de l'Hexagone, car l'un des plus créatifs !

Les trajectoires des deux musiciens tracent tout d'abord des parallèles : l'un a rencontré lors de ses pérégrinations dans l'hémisphère sud un beatboxer avec qui il va former en 2012 un duo, Heymoonshaker, qui joue du blues. Cet attelage improbable va bientôt sillonner le monde, écumant les salles et les festivals jusqu'à se retrouver sur les planches de l'Olympia ou bien encore du célèbre festival de Glastonbury en Angleterre. De son côté, dans une étonnante synchronicité, Damien s'associe avec Amandine Guinchard, connue au lycée, dans un premier groupe puis dans une formation en duo qui prend le nom de Catfish. **Muddy Shivers**, le premier album du combo en 2014, rencontre un bel accueil ce qui lui permet notamment de jouer au Eurockéennes et au Paléo Festival. Heymoonshaker sort en 2017 l'album **Live in France**, alors que Catfish publie l'année d'après un EP, **Morning Room**, disques qui sont à ce jour les dernières productions respectives des deux formations.

Il était certainement écrit qu'à force de tourner dans les mêmes endroits, les deux musiciens devaient finir par se croiser. L'Anglais, invité à jouer avec son groupe dans un festival à Saint-Dié, profite de l'occasion pour quelques concerts supplémentaires en France et va ainsi, peu de temps après, faire la connaissance de Damien alors qu'ils avaient souvent partagé par le passé les mêmes affiches sans jamais se rencontrer. Ils se recontactent peu de temps après au sujet d'un projet de reprises initié par Catfish, et de là gardent un lien continu. Bien que rapidement contrariée par la pandémie, leur complicité naissante se solidifie, se nourrissant de leurs échanges pour donner vie à un nouveau projet alors qu'autour d'eux le monde a été plongé dans un coma artificiel.

Le titre "Too Far Gone" que Damien envoie à Andy et sur lequel ce dernier pose sa voix constitue la première pierre de ce que sera Dead Chic. La collaboration fonctionne immédiatement. À l'instar de deux directeurs de films, les musiciens commencent alors à visualiser les contours et les constituants de la suite, lorsque le monde se sera réveillé. Ce premier morceau sera le révélateur qui les aidera à définir précisément ce que sera non seulement leur direction artistique mais également l'esthétique à donner au projet.



SERENADES & DAMNATION (UPTON PARK)

Tant pis si pour cela, il faut faire table rase du passé - Heymoonmaker et Catfish ne sont pas officiellement arrêtés - et se remettre totalement en question comme l'explique Andy : « Ayant fait partie auparavant d'un groupe vraiment établi, je sais que lorsque tu recommences quelque chose à partir de rien comme c'était le cas ici, c'est très difficile de revenir au même niveau que celui auquel tu étais avec ton projet précédent, sauf si tu fais partie des Queens of The Stone Age, des Stones ou des Strokes, dont les membres jouissent d'un tel niveau de célébrité qu'il leur permet de retrouver des niveaux comparables même quand ils montent d'autres groupes. Quoi qu'ils fassent, ils intéresseront les médias. En tant qu'artiste indépendant, tu dois vraiment travailler dur pour retrouver un niveau de popularité équivalent à celui qui tu avais avec ton groupe "connu". Nous avons eu de la chance, parce que dès le début nous avons été bien entourés pour ce projet, que ce soit par le label [NdLR : Upton Park] ou le tourneur. Ce n'est pas gratuit d'aller aux concerts, ça coûte de l'argent, nous sommes vraiment reconnaissants aux personnes de venir nous voir, particulièrement à celles qui nous suivent depuis nos projets précédents. C'est l'aventure la plus professionnelle, la plus créative, dans laquelle je me suis jamais investi. »

En 2023, Dead Chic, qui entretemps s'est enrichi de 2 nouveaux musiciens, Rémi Ferbus à la batterie et Mathis Akengin aux claviers, sort son premier EP, [The Venus Ballroom](#), qui rencontre un très bel accueil du public et permet au groupe de se faire une solide réputation de groupe de live.

« Nous recherchons quelque chose de plus profond, différent du chaos que nous nous évertuions à retranscrire avant. »



Fin 2024, c'est la sortie de *Serenades & Damnation* [NdlR : chroniqué dans le n°103 de Longueur d'Ondes], premier long format auquel les musiciens ont voulu donner une dimension cinématographique qui commence dès la pochette, figurant un éventail : « On a eu beaucoup de discussions sur la pochette, on voulait un objet emblématique, qui soit le reflet de ce que l'on a souhaité injecter en terme de production sonore, avec des influences très discrètes mais aussi très présentes.... d'inspirations latines, hispaniques. L'objet évoque aussi le mystère, la séduction... l'envie de se poser la question : "Qu'y a-t-il derrière ?" Il permet à chacun de faire fonctionner son imaginaire. » explique Damien avant de donner un peu plus de détails sur le processus créatif : « La plupart des morceaux partent du fait que l'on trouve une atmosphère particulière. Par exemple, sur "Manchester", on part de la musique de laquelle se dégage une certaine ambiance, qui va évoquer la trame d'une histoire qu'Andy va ensuite construire. Sur l'album, on a essayé de toujours utiliser le même genre de sons et de réverbérations pour pouvoir rester dans le cadre. Puis Andy réfléchit à créer un texte en harmonie avec ces ambiances, pour créer une sorte de fusion. »

Ainsi, la musique se met au service d'ambiances dans lesquelles les auditeurs vont tôt ou tard finir par s'immerger, comme happés par une atmosphère particulièrement magnétique, au point que parfois l'on a l'impression de toucher du doigt quelque chose qui relève du sacré. Il ne s'agit pas tant ici de religion mais plutôt d'une communion spirituelle à travers ce que l'on pourrait assimiler à un rite païen, ce qu'Andy ne dément pas : « Nous essayons de créer, à travers nos sons et nos langages, une sensation différente de celle que nous pouvions obtenir lorsque nous avions 20 ans. Nous recherchons quelque chose de plus profond, différent du chaos que nous nous évertuions à retranscrire avant. Personnellement, j'ai été à l'église quand j'étais petit et même si je ne suis pas d'accord avec tout, aujourd'hui ça a toujours une influence, même diffuse, sur ma manière d'être, mon vocabulaire, ma manière d'écrire. » Damien complète : « La dimension mystique est importante pour nous, dans le sens célébration et messe. Andy a un côté prêcheur indéniable sur certains morceaux, il va chercher l'auditoire, particulièrement en concert. Quand il fait référence à des éléments de langage qui peuvent être issus de la religion, c'est vrai qu'il y a des mots de vocabulaire qui reviennent souvent. Dans certains morceaux, il utilise des mots très forts, comme "prophète", qui vont être intégrés pour refléter notre quotidien, et ainsi désacralisés. »

Connaissant leur passion pour le cinéma, il était légitime de leur demander s'ils aimeraient travailler sur une bande originale de film, et dans l'affirmative, pour quel réalisateur : « Oui, évidemment ! Quand la musique est écrite, nous cherchons à la mettre en scène, toucher une audience à partir d'un scénario que nous aurions imaginé. Quant aux réalisateurs... je ne suis pas très fort pour donner des noms, mais le premier qui me vient à l'esprit c'est Lynch. Hélas il n'est plus de ce monde. » regrette Andy avant que Damien ajoute : « L'atmosphère sonore de *Twin Peaks* est incroyable ! »

Pour le moment, Dead Chic va continuer à tourner pour porter la bonne parole en enflammant les scènes de France et au-delà, au cours de célébrations sonores à la gloire de ce "Good God" [NdlR : morceau sur *The Venus Ballroom*] qui est en chacun d'entre nous et dont un extrait des paroles est ci-dessous.

Good god
I recite the same old lines
Hold them against me
'Cause they're heavy on my mind
I've been a preacher

I've been preached upon
Found forgiveness
My hand on my heart
'Know I swear good god
I'm hear and I'm singing that same old song

THE LIM

'FADED' NOUVEL ALBUM

AVEC BOBBY GILLESPIE,
BERTRAND BELIN, JON SPENCER,
ROVER, PENNY, ANNA JEAN
ET PASCAL COMELADE



DISPONIBLE EN CD, VINYLE
ET VINYLE ROUGE ÉDITION LIMITÉE

INANAS

FADED TOUR 2025

29.03 BARCELONA RAZZMATAZZ

10.04 PARIS L'OLYMPIA **COMPLET**

12.04 LONDRES ELECTRIC BALLROOM

15.04 BERLIN COLUMBIA THEATRE

16.04 AMSTERDAM PARADISO NOORD

17.04 BRUXELLES AB BALLROOM

EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE
RETROUVEZ TOUTES LES DATES ICI



rockfolk

BECAUSE
WAG

RADICAL

FERAROCK





RASKOLNIKOV

CHALEUR CRYOGÉNIQUE

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : SALOMÉ COMBE

CONTRAIREMENT AUX APPARENCES TROMPEUSES, CE N'EST PAS DE RUSSIE MAIS BIEN DE SUISSE QUE VIENT CE TRIO À LA MUSIQUE AUSSI GLAÇANTE QUE LE VENT DES PLAINES DE SIBÉRIE, DONT IL OFFRE UNE NOUVELLE DÉCLINAISON À TRAVERS UN TROISIÈME ALBUM STUDIO, **GORGON'ZOLA**, DISQUE DANS LEQUEL IL NE RENIE RIEN DE SES PARTIS PRIS MUSICAUX, BIEN AU CONTRAIRE.

L'imagerie d'Épinal représentant le pays de Guillaume Tell à travers les clichés du jet d'eau sur le lac Léman et du secret bancaire érigé en religion risque d'être mise à mal pour qui s'aventurera à poser un disque de Raskolnikov sur sa platine, car le trio formé de Mathieu Szpiechowycz, Pablo Garrido et Jérôme Blum, affiche une claire préférence pour les sons de la cold wave et les réverbérations du shoegaze plutôt que pour le cliquetis des serrures à combinaison des coffres-forts. En choisissant d'emprunter son nom au héros de **Crime et Châtiment**, le combo franco-hispano-suisse témoigne d'un appétit affirmé pour les sons givrés, l'esthétique romantique et les thèmes récurrents de la littérature russe, portée aux sommets au dix-neuvième siècle par Dostoïevski, Tolstoï ou bien encore Gogol [NdIR : Russe bien que né dans l'actuelle Ukraine].

Après 8 années d'existence, 2 albums studio (**Hochmut Kommt Vor Dem Fall** et **Lazy People Will Destroy You**) et un disque live (**Don't Want to Die of Boredom Today**), les musiciens offrent avec **Gorgon'Zola** un nouvel opus qui doit son nom à un jeu de mots sur fond d'humour noir, illustré sur la pochette par un assemblage d'éléments empruntés à une demi-douzaine d'artistes comme autant d'indices de décodage. Au premier plan, un tableau de Gustav Klimt, **Les Trois Gorgones**, figurant les furies des enfers, terrorisant les mortels et annonçant la fin des temps, la guerre, les maladies, ainsi qu'une photographie prise par Émile Zola - un selfie dirait-on aujourd'hui -, célèbre non seulement pour son œuvre littéraire mais aussi pour son "J'accuse" au moment de l'affaire Dreyfus. « Je vois dans ces représentations une bataille entre deux forces fanatiques qui se battent pour les concepts de vérité : le bien et le mal. En bref, c'est la lutte du kitsch "du progrès" contre le kitsch "réactionnaire", et pour moi une façon de reprendre la définition de Milan Kundera, disparu l'année dernière, et qui, rappelons-le, avait fui la Tchécoslovaquie communiste : "Le kitsch est la négation absolue de la merde" » explique Mathieu Szpiechowycz, frontman du groupe, avant de donner plus de détails sur la genèse de cette création : « L'idée est venue lors d'un séjour à Vienne en Autriche. La veille, avec des amis, on avait visité le Palais de la Sécession viennoise [NdIR : la Sécession viennoise est un regroupement d'architectes et de plasticiens créé à la fin du dix-neuvième siècle par Josef Maria Olbrich, Josef Hoffmann et Gustav Klimt], où se situe la **Frise Beethoven** de Klimt sur laquelle on retrouve les Gorgones. Tout est parti de là. Ce n'est qu'ensuite qu'est né le jeu de mots avec Zola. De là, j'ai fait le collage avec des idées qui me sont venues : on remarque **Le Cauchemar** de Füssli ou bien encore le chat Behemoth tiré du roman **Le Maître et Marguerite** de Boulgakov. Le chat est un compagnon du diable, on le voit regarder cette scène où Zola et les Gorgones s'affrontent. Dans le fond, il y a un tableau de Corot, **Orphée Ramenant Eurydice des Enfers**, une histoire qui a mal fini. Dans cette scène, il y a du grotesque mais aussi du drame. »

À travers ce nom d'album aux allures de calembour potache mais qui est, on l'aura compris, tout sauf léger, les musiciens veulent également faire référence à ce que le personnage de George Abitbol, joué par John Wayne dans *Le Grand Détournement* [NdIR : série télé de Canal+ diffusée entre 1992 et 1993], appelait les “fanascismes”, contraction de “fanatisme” et de “fascisme”. Un thème que l'on ne saurait plus d'actualité, la ressemblance avec les personnages et événements actuels nous ramenant au triste présent auquel notre monde exagérément bipolaire doit faire face. Ainsi, naturellement, les thèmes de la guerre, du désespoir et de la fatalité s'inscrivent en filigrane tout au long de cette œuvre qui emprunte régulièrement au poète français Baudelaire ou au géorgien (puis soviétique) Maïakovski.

« La finalité, c'est avant tout de donner de l'émotion, de prendre aux tripes. »

Ainsi, comme dans les précédents albums du groupe, les références littéraires sont ici très présentes. « Quand je me plonge dans une lecture, il y a des sujets qui vont me rappeler des thèmes qui me tiennent à cœur. Je prends alors pas mal de notes qui par la suite me serviront de base pour mes textes. Une chanson peut provenir de plusieurs lectures, donc il m'arrive souvent de croiser mes notes pour qu'à la fin plusieurs auteurs alimentent un même morceau. On retrouve certaines de ces inspirations sur le verso de la pochette : Kafka, Kundera, Boulgakov... Quant à ce que les chansons peuvent éventuellement porter à travers les références ou les thèmes que j'y aborde, certes elles peuvent véhiculer des messages, comme par exemple dans le texte de Maïakovski qui nous rappelle que l'histoire se répète parce que l'on n'apprend rien du passé, mais je ne veux pas imposer quoi que ce soit, chacun doit rester libre d'y trouver ou non matière à réfléchir. La finalité, c'est avant tout de donner de l'émotion, de prendre aux tripes. » précise Mathieu.

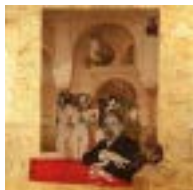


Verso de la pochette

S'il s'inscrit dans le large genre des musiques sombres, Raskolnikov varie les plaisirs à travers un spectre qui ne veut pas s'enfermer dans une case. « On commence avec du shoegaze sur l'album, on enchaîne sur du post-punk avant de revenir sur de la cold ou du gothique, comme ils nous qualifient en Allemagne. Mais encore une fois, peu importe les étiquettes. Nos influences c'est Interpol, Bowie, Cure, Slowdive, ou des groupes comme Ghinzu, Girls in Hawaii ou Deus. J'ai grandi dans les Ardennes près de la frontière belge ! » explique le chanteur et guitariste comme pour s'excuser de citer tant de noms de groupes issus du plat pays.

Beaucoup de temps a passé depuis *Don't Want to Die of Boredom Today*, album live de 2021, mais il en aurait fallu plus pour casser la dynamique créée par le groupe. « *Gorgon/Zola* est une continuité, même s'il s'est passé 5 ans depuis l'album précédent. La tournée prévue en 2020-2021 a été repoussée d'un an. Pendant la pandémie, on a dû composer une quarantaine de chansons, on avait du temps (Rires). On avait commencé des maquettes, mais ça a traîné plus que prévu pour tout finaliser et de tout enregistrer. Mais il y a d'autres choses qui vont bientôt arriver, je peux dire que l'on va mettre beaucoup moins de 5 ans pour sortir le prochain album. »

Des annonces en forme de teasing qui peuvent laisser penser que le groupe reviendra à Paris à l'automne prochain avec de nouvelles surprises dans leurs valises, amenant avec eux une vague de ce froid si particulier qui fouette autant qu'il régénère.



GORGON'ZOLA

ICY COLD RECORDS / MANIC DEPRESSION RECORDS

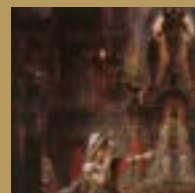
En huit titres, le groupe déroule la bande son d'un film dont le scénario aurait été patiemment assemblé, pièce par pièce, et illustré sur le collage de la pochette dont la plupart des codes ont été expliqués ci-dessus. Le disque ouvre avec "Stockholm IV", récurrence présente sur les 2 premiers albums, porté par une basse profonde, une batterie martiale et le chant guttural de Mathieu. L'atmosphère s'enveloppe alors d'un noir qui restera présent tout au long du disque, couleur du désespoir mais pas du renoncement, car derrière la pénombre on ne peut s'empêcher de voir une lumière, même faible, comme sémaphore vers un monde meilleur, celui où le groupe rêve peut-être secrètement de nous emmener. Mention particulière pour "Gorgon'Zola" et son rythme d'enfer, "Fit For No Future", hymne post-punk et sa mélodie entêtante, ou bien encore pour "L'irréparable" qui donne l'impression que l'auteur des textes, Baudelaire, est là, à côté de nous, assis à notre table. Il y a de la magie dans la musique de Raskolnikov... à moins qu'elle renferme une sorte d'élixir comme Raspoutine savait en concocter en son temps. Mais finalement, quelle importance... puisque le plaisir, lui, est bien là.

DISCOGRAPHIE

ICY COLD RECORDS / MANIC DEPRESSION RECORDS



HOCHMUT KOMMT VOR DEM FALL



LAZY PEOPLE WILL DESTROY YOU



DON'T WANT TO DIE OF BOREDOM TODAY

HANGMAN'S CHAIR

TENDRE EST LA NUIT

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : ANDY JULIA

DEPUIS LEURS DÉBUTS, LES FRANCILIENS N'ONT PAS ARRÊTÉ DE SE RENOUVELER ET DE SE RÉINVENTER. AUJOURD'HUI, AVEC LEUR NOUVEL OPUS, ILS NOUS OFFRENT UNE MERVEILLE DE SPLEEN MÉLANCOLIQUE. UN ALBUM AU PARFUM ENIVRANT. UNE ŒUVRE D'UNE GRANDE BEAUTÉ QUI MONTRE UN GROUPE AU SOMMET DE SON ART. ENTRETIEN AVEC JULIEN CHANUT (GUITARE) ET CÉDRIC TOUFOUTI (CHANT).



Hangman's Chair a beaucoup évolué avec le temps : du sludge/doom des débuts il ne reste plus grand-chose aujourd'hui, si ce n'est la lourdeur et la profondeur de leur son. D'album en album, le groupe s'est de plus en plus rapproché de la new wave, l'éloignant ainsi quelque peu de la sphère metal. « Pour ce disque, nous avons composé sur une basse VI qui est l'instrument des Cure. Quand nous avons découvert leur album [Disintegration](#), c'était comme si l'on connaissait cet album depuis toujours. »

« Nous n'avons pas peur de la tristesse. Nous aimons les films tristes, les musiques tristes, les gens tristes. »

On imagine facilement Joy Division développer les thématiques proches de la cold wave abordées par le groupe dans [Saddiction](#), leur nouvel album sorti il y a peu, dont le nom est la contraction de deux mots, tristesse et addiction, et que l'on peut traduire par "addiction à la tristesse". Une œuvre qui constitue le deuxième volet de la trilogie débutée avec [A Loner](#) en 2022. « Un disque important car c'est à partir de cet album que nous sommes allés vers quelque chose de plus personnel, de plus introspectif. [Saddiction](#) continue dans cet esprit. »

Musicalement le groupe va vers quelque chose de plus aéré qui amène sa musique dans de nouvelles sphères, ce que confirme le guitariste : « [Saddiction](#) est un disque mélancolique. Il faut accepter la tristesse, vivre avec ce sentiment. Il résume tout ce qu'est Hangman's Chair depuis nos débuts. Nous n'avons pas peur de la tristesse. Nous aimons les films tristes, les musiques tristes, les gens tristes. »

Les musiciens, pour cet album, ont encore une fois travaillé avec Francis Caste qui les accompagne depuis toujours. « Nous avons fait tous nos albums avec lui. Nous sommes assez "control freaks". Ainsi, lorsque nous arrivons chez Francis, les choses sont déjà faites à 90%. Pour [A Loner](#) par exemple, l'album aurait presque pu sortir tel qu'il était sur les démos. Là, Francis nous a dit de revenir à un son plus lourd. Il est comme nous, à n'écouter que très peu de choses dans le genre que l'on fait. »

Si, avec ce nouvel album, Hangman's Chair s'enfonce dans le spleen, le combo développe dans le même temps des sonorités qui font de ce disque sans doute l'opus le plus abordable de toute leur carrière, avec un esprit presque pop. « On aime bien faire des refrains accrocheurs. Dans notre style de musique c'est plutôt rare. On a voulu faire des titres courts et concis. Sur [A Loner](#), on aurait pu mettre un riff quatre fois, six fois. Nous aimons les contrastes, avoir des gros riffs mais que derrière cela, on puisse entendre une voix douce, c'est pour cela qu'ils sont très ouverts. Pour créer du sombre, il faut qu'il y ait de la lumière et vice-versa. Nous aimons beaucoup un groupe comme Amenra avec lequel nous avons joué pas mal de fois, mais il n'y a pas chez

nous la souffrance qu'il y a chez lui. En fait chacun peut trouver ce qu'il veut dans ce disque. À travers le clip de "Kowloon Lights" réalisé par Dehn Sora ainsi que de la pochette dessinée par Valnoir du studio Metastasis, nous avons voulu montrer l'identité de notre groupe à travers les éléments que sont le béton, le pavé, la désolation et la solitude ultra-moderne de la banlieue parisienne. Valnoir fait souvent des trucs pour le black metal. Il nous a dit "Hangman's Chair pour moi c'est une barre d'immeuble, c'est ce que vous représentez". Et au fond ce n'est pas faux. »

Cet album sort une nouvelle fois chez Nuclear Blast, le plus gros label indépendant metal, qui avait déjà publié le précédent disque du groupe. On peut presque s'étonner qu'un opus aussi new wave et loin des standards metal sorte chez eux, mais comme l'explique le groupe lui-même : « Il y a eu un renouveau chez Nuclear Blast. Ils ont signé des groupes et des artistes comme Alcest, Céleste, Perturbator, des gens avec lesquels nous sommes amis et qui ne font pas du metal "classique". Dès notre signature chez eux, nous avons vu le boost que cela a amené à notre carrière que d'être à leur catalogue. Pour le clip de "Cold and Distant", que nous avons fait avec Béatrice Dalle, nous sommes passés à 300 000 vues ce qui ne nous était jamais arrivé auparavant. »

Hangman's Chair tout en étant sur un gros label se permet d'offrir une musique extrêmement riche et complexe. Le groupe développe plus que jamais avec [Saddiction](#) un univers cinématographique qui fait que l'on peut voir l'album comme la bande-son d'un film imaginaire. « Pour nous c'est effectivement comme un film avec des passages plus calmes et des passages qui éclatent. On se prend pas mal la tête sur le tracklisting pour avoir la plus grande cohérence possible. Ce n'est pas un hasard si l'album se termine par le très new wave "44 YOD" avant l'explosion finale de "Healed?". »

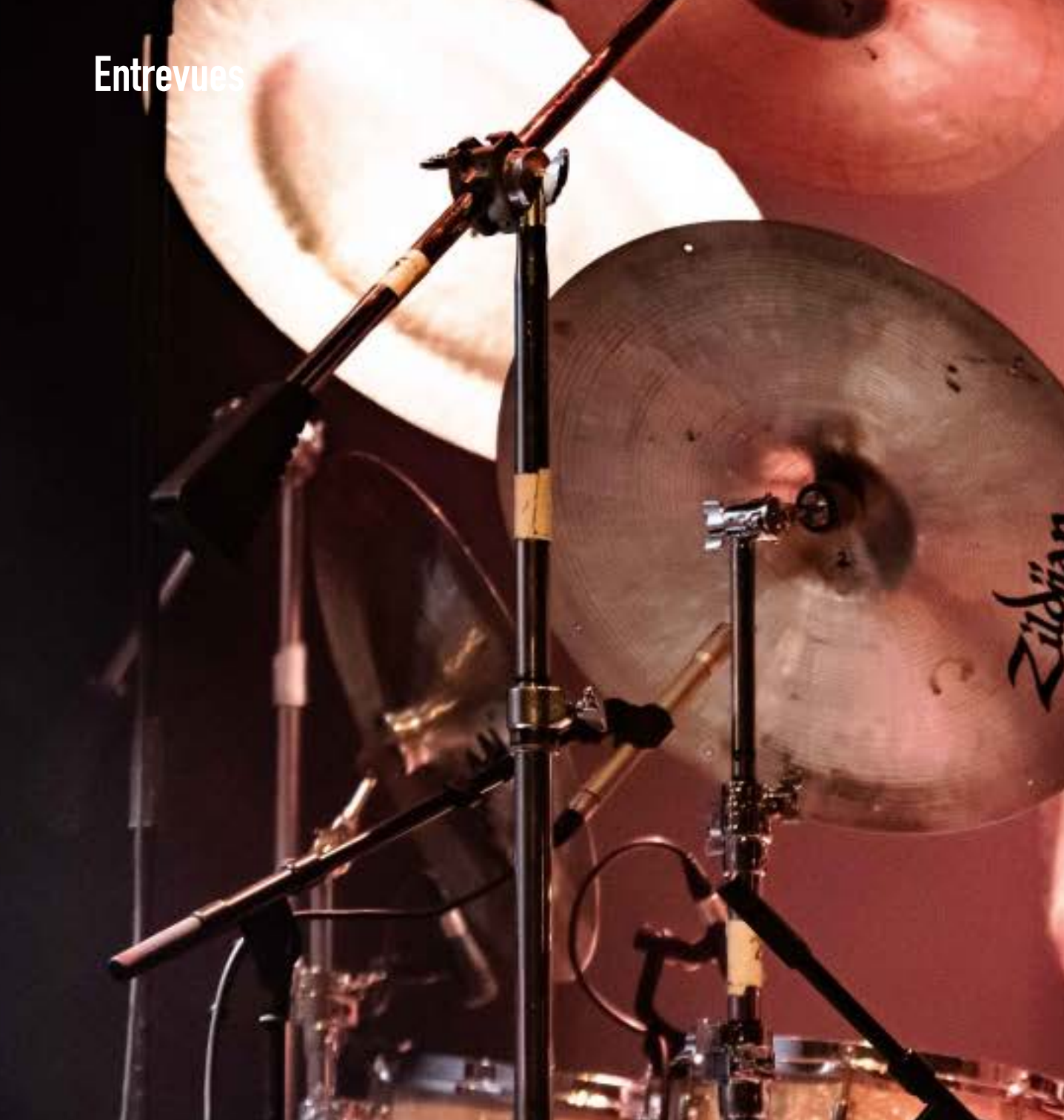
Il y a eu beaucoup de chemin parcouru pour Hangman's Chair depuis ([A Lament For...](#)) [The Addicts](#) sorti il y a près de vingt années. Le groupe s'est attaché à conserver sa liberté artistique et à se développer en dehors des sentiers battus. Cela a d'ailleurs permis au combo de s'exporter à l'international depuis maintenant plusieurs années. « Nous marchons bien dans les pays froids et bétonnés comme la Pologne ou l'Allemagne. Nous avons beaucoup tourné à l'étranger ces dernières années. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons signé chez Nuclear Blast. Aujourd'hui nous ressentons le besoin de rejouer en France. »



SADDICTION
NUCLEAR BLAST

Trois ans après l'excellent [A Loner](#), les Franciliens reviennent avec ce qui est peut-être leur album le plus introspectif. Les thématiques développées dans [Saddiction](#) peuvent paraître sombres mais ce n'est peut-être finalement qu'un faux-semblant, incitant au contraire à une mélancolie qui fait du bien. Hangman's Chair a toujours été, depuis ses débuts, un groupe très dur à classer, tour à tour étiqueté sludge/doom, stoner... Aujourd'hui, les revoici avec un disque qui semble pouvoir plaire davantage au public cold wave qu'à celui du metal. Il suffit d'écouter le merveilleux "44 YOD" que ne renieraient pas les Cure période [Faith](#) pour s'en rendre compte. Le combo n'a jamais déçu tout au long de sa carrière, offrant des albums d'une grande richesse et d'une grande variété musicale. [Saddiction](#) poursuit avec ce même niveau d'excellence.





MAGMA

LA FLAMME BRÛLE ENCORE

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : KAMAL BAHOUL



CINQUANTE-CINQ ANS D'EXISTENCE POUR MAGMA QUI CONTINUE SON CHEMIN. PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE D'INNOVATION, DE CRÉATION QUI EN ONT FAIT L'UN DES GROUPES LES PLUS CULTES DE LA SCÈNE FRANÇAISE. UNE FORMATION INCONTOURNABLE QUI AURA INFLUENCÉ DES DIZAINES ET DES DIZAINES DE MUSICIENS. ET CE N'EST PAS PRÈS DE S'ARRÊTER.

« Je préfère que la vie s'arrête plutôt que la musique. »

2025 sera incontestablement une grande année pour Magma qui fête cette année ses cinquante-cinq ans de carrière. En 1970, dans l'effervescence post 68, sortait ce chef d'œuvre qu'est **Kobaïa**, un disque qui à l'époque était apparu comme un ovni entre jazz, classique et musique d'avant-garde. Un album qui reste aujourd'hui encore quand on le réécoute aussi surnaturel qu'à l'époque. Pour bien fêter cet anniversaire le groupe fait les choses en grand : réédition de plusieurs albums et une grande et belle tournée qui a débuté à Bruxelles début mars. Parmi les rééditions que le groupe propose il y a notamment **K.A. (Köhntarkösz Anteria)**, un album important dans la carrière du groupe puisqu'il sort en 2004 vingt ans après **Merci**, alors dernier effort studio en date. Le combo organise en partie ses concerts actuels à partir de cette œuvre que le batteur avait commencé à composer dès 1972 : « Je me souviens en avoir écrit des fragments avant même la sortie de **Mekanik Destruktiw Kommandöh**. Je le trouve très intéressant. Ce titre est resté dans les cartons un moment. Il aura attendu un certain temps avant d'être ressorti des tiroirs. Il y a des choses dedans que je ne redécouvre qu'aujourd'hui. Le temps passe mais je ne me lasse pas, car un musicien ne se lassera jamais d'aimer la musique. Je préfère que la vie s'arrête plutôt que la musique. »

Culte depuis bien longtemps, Magma pourrait se contenter de vivre sur ce statut et d'en récolter les bénéfices, mais Vander continue année après année d'innover, de créer (il a d'ailleurs déjà le thème d'un futur album en tête). On se demande d'où le musicien tient cette énergie créatrice. « Je ne me retourne jamais vers le passé. Je pense toujours au futur avec l'envie de proposer des choses surprenantes. J'ai besoin de garder l'énergie, l'inspiration pour la suite des événements. »

Vander, comme le colosse qu'il est, porte Magma depuis cinquante-cinq ans sans que le poids des ans n'ait prise sur lui. On pourrait comprendre cela pour un chanteur, mais pour un batteur c'est plus impressionnant : « Avant je jouais à l'énergie. Je disais toujours à ma mère qui était très mélomane "Regarde Maman, je tape fort comme Elvin Jones" et elle me disait "C'est bien mais ce qui importe c'est le son". Tout est question de souplesse. En fait la musique m'appelle plus que je ne la joue. C'est comme si quelqu'un d'autre la composait. C'est comme un médium. Elle me traverse. »

Perfectionniste au possible, le musicien se préoccupe toujours des lieux où il jouera se demandant à chaque fois si la salle restituera le son qu'il a en tête : « On va jouer au Grand Rex à Paris en mai prochain. C'est une très belle salle mais est-elle faite pour les concerts ? Je n'en connais pas l'acoustique. J'ai seulement le souvenir là-bas des films que j'allais voir avec mes parents, avec la féérie des glaces à l'entracte. »

À soixante dix-sept ans, Vander continue d'être inspiré par les autres maîtres, Coltrane en tête : « Sa musique n'est pas prête d'être dépassée. Les gens essaient de le comprendre mais c'est impossible. Les écoles de jazz le survolent. Ils jouent ses accords sans aller plus loin. Coltrane est incroyable. Il joue sur trente-deux mesures. On y trouve toujours un canevas, même dans sa période free jazz. **Transition** est un album impossible à comprendre. Le sax de Coltrane est très dur à analyser. Je ne l'écoute pas tous les jours mais parfois j'en ressens le besoin impérieux. »





Même s'il est immense fan du saxophoniste américain et qu'il écoute du jazz, Christian Vander ne voit pas Magma s'inscrire dans ce genre au sens strict du terme. « Nous n'évoluons pas dans une forme jazz. Magma est très structuré. D'une certaine façon nous sommes plus proches du classique. J'en écoute d'ailleurs beaucoup, notamment les grands : Bach, Wagner, Stravinsky. En dehors du classique, j'écoute du jazz mais jamais de rock. Je suis d'ailleurs étonné que l'on soit programmés dans les festivals rock et même metal [NdLR : Magma sera à l'affiche du Motocultor cet été, après avoir joué au Hellfest]. Je sais que de nombreux musiciens de la scène metal disent avoir été influencés par nous. Cela me surprend mais me fait néanmoins plaisir. »

Si c'est une surprise pour le musicien, cela s'explique par le fait que Magma depuis cinquante-cinq ans a dépassé toutes les modes, a créé un monde musical d'avant-garde qui va bien au-delà du cadre du jazz ou du classique. Il a aussi été un laboratoire pour nombre de musiciens jazz. Il est impressionnant de voir le nombre de peintures qui sont passées entre 1969 et 1984 dans ce groupe : Didier Lockwood, Jannick Top, Claude Engel, Teddy Lasry, Michel Graillier... Comment le musicien voit-il cela ? « Je n'y pense jamais. Je suis trop concentré sur le présent et le futur du groupe pour penser à son passé même si cela m'arrive de réécouter certains de nos vieux albums. Mais c'est assez rare. »

Ce statut de groupe culte, en dehors du fait d'avoir toujours été inventif et novateur, vient-il aussi de ses années de studio passées dans ce lieu devenu lui-même légendaire, le Château d'Hérouville ? « J'avoue ne jamais penser au fait que nous soyons cultes. Dans l'absolu, je dois bien reconnaître qu'il est préférable de l'être que de ne pas être écouté. Je ne pense pas davantage au Château d'Hérouville, mais j'ai eu grand plaisir à créer là-bas. C'était un lieu merveilleux où tout était fait pour la création... magique. »



LES RÉÉDITIONS

Cette année voit la réédition de plusieurs disques importants de Magma : **Slag Tanz**, **Felicite Thosz** ou encore **Magma Live**. Mais aussi **K.A.** paru en 2004 ; on retrouve dans cet album le son du Magma des années 70 ce qui n'est pas étonnant, d'une part parce que Christian Vander a composé ce thème avant **Mekanik Destruktiv Kommandöh** et d'autre part parce que, comme le dit le compositeur lui-même, il y a toujours une patte Magma. **K.A.** est peut-être un peu moins célèbre que les œuvres du début, mais c'est un album qui impressionne par sa qualité et son innovation perpétuelle. La trilogie **Köhntarkösz** dont il fait partie est l'un des éléments essentiels de l'œuvre de ce groupe incontournable. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les concerts de la tournée 2025 s'organisent autour de ce disque majeur.



Dans le Rétro

JAD WIO

SEXY ROCK

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD

EN QUARANTE ANS, JAD WIO AURA ÉTÉ TOUR À TOUR GOTH, ROCK, GLAM ET POP... ET TOUJOURS FLAMBOYANT. CE COMBO AURA CONNU LA GLOIRE, MAIS AURAIT MÉRITÉ D'ATTEINDRE DES NIVEAUX ENCORE PLUS HAUTS. IL AURA BERCE NOS VIES, DE L'ADOLESCENCE À AUJOURD'HUI, COMME PEUT-ÊTRE NUL AUTRE. ENTRETIEN AU LONG COURS AVEC DENIS BORTEK, CHANTEUR-ÂME DU GROUPE.



PHOTO : JACK TORRANCE

Tu es né à Rabat au Maroc. Qu'écoutais-tu dans les années où tu as grandi là-bas. As-tu eu un choc musical à cette époque qui a déterminé ta vie future ?

Denis : J'ai dix ans en 1969. Je vois alors au cinéma, à Rabat, *Woodstock*, puis six mois plus tard *Gimme Shelter*, le film sur le concert des Stones à Altamont. J'hallucine en voyant ces images. C'est un choc pour moi de voir que l'on puisse vivre de cette façon. Cela me marque profondément. Je trouve alors l'idée de la musique attractive.

« On avait ouvert pour Siouxsie à Balard. On fait aussi les cinq dates de la tournée *Nighttime* de Killing Joke. On passe alors d'amateurs à pros. »

Quand tu arrives dans l'Hexagone est-ce que tu te lances de suite dans une carrière musicale ?

Denis : Dès mon arrivée en France je m'achète une guitare électrique. Je rencontre ensuite un mec qui a une Ludwig noire dans sa chambre. C'est quand même la batterie de Ringo Starr ! Il m'apprend à en jouer. Je monte un groupe avec ce mec et un ami à lui, on est encore que des ados. On joue ce qui nous semble le plus simple à jouer : le blues. C'est vers la vingtaine que je commence à avoir envie de faire vraiment sérieusement de la musique. À cette époque, on ne s'en rend plus compte aujourd'hui, mais la musique représente quelque chose de presque vital.

Les débuts de Jad Wio arrivent combien de temps après ?

Denis : Je fais des scènes ouvertes à Paris. J'y rencontre d'autres musiciens. C'est assez instable. Je joue alors avec des mecs qui deviendront plus tard Baroque Bordello. Je commence à faire un truc tout seul. Ce sont alors les prémisses de Jad Wio. Je fais écouter ça à un mec qui enregistre ses premières démos. J'en fais des K7 auto-produites que je mets en vente chez New Rose. Quinze jours après, il n'y en a plus, ce qui veut dire que les ventes sont plus que correctes. Ces premiers enregistrements sonnent un peu comme du Suicide. Je me souviens notamment d'un titre qui s'appelait "Sniper". J'ai un pote qui vient me voir du Maroc et me parle d'un mec qui a un groupe sur Angoulême qui fait à peu près la même chose que moi. C'est Christophe [NdLR : KBye]. Je vais le voir là-bas. Il m'invite à jouer en première partie de son groupe, Maps, qui était un power trio entre les Ruts et Starshooter. On se marre bien tous les deux, on s'entend bien. Un an plus tard il monte à Paris pour venir s'y installer. On enregistre mes morceaux dont "Aubade à Sinbad". À cette époque je suis pion dans un lycée du 15ème en même temps que je suis étudiant à Vincennes, puis à Saint-Denis. Orchestre Rouge, Mome Rath mutualisent un studio avec nous. On joue avec un batteur, mais comme il n'est pas disponible tous les jours, nous commençons à utiliser des séquenceurs. On croise les Washington Dead Cats... On traîne dans les

bars gay et bi de la rue Vieille du Temple. On croise alors un type qui fait des soirées à l'Opera Night et nous invite à y jouer. Il nous emmène ensuite au studio Garage. Nous faisons écouter nos démos à trois labels indés : l'Invitation au Suicide, Sordide Sentimental et les Disques du Soleil et de l'Acier. On sort notre premier EP fin 1984 chez l'Invitation au Suicide avec "The Ballad of Candy Valentine", un morceau de Mome Rath. Ce maxi marche tellement bien que l'on en fait un autre dans la foulée, *Colours in My Dream*. On joue en Europe. Un label allemand nous propose de sortir les deux maxis... avec, notamment "Cellar Dance", un tube underground.

Dans ces années, vous faites les premières parties de Siouxsie et de Killing Joke.

Denis : Oui, on avait ouvert pour Siouxsie à Balard. C'est l'un de nos tous premiers concerts. On fait aussi les cinq dates de la tournée *Nighttime* de Killing Joke. On passe alors d'amateurs à pros. Les mecs de Killing Joke utilisaient la sono de Mötorhead et nous en avaient fait profiter. Ils étaient adorables. C'était l'année de leur tube "Love like Blood".

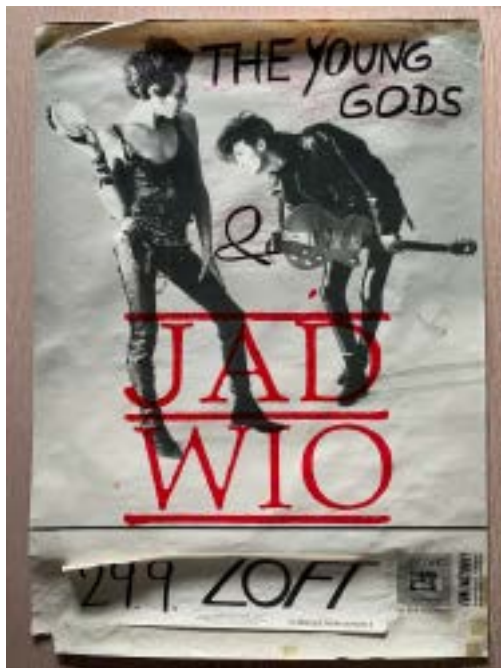


PHOTO : ALEX CALIN

En 1989 vous sortez *Contact*, un disque qui est très loin du son goth des débuts.

Denis : Le disque est plus rock'n'roll. On a alors une nouvelle audience. À ce moment-là, on ne joue plus devant soixante personnes, mais devant quatre cents. Les morceaux sont allés dans cette direction rock'n'roll naturellement. Je commence à cette époque à écrire pour la première fois des titres en français. On fait ce qui nous plaît. "Priscilla", c'est Elvis à l'envers. Le titre a un côté à la "Jailhouse Rock" d'ailleurs.

Le disque est hyper sexe. C'est presque un concept album autour du sexe.

Denis : On devient un groupe qui tourne beaucoup et c'était assez sexuel à l'époque en effet. Donc j'essaie de retranscrire tout ça. Nous sommes dans les années sida et on pense naturellement aux sexualités alternatives. Je développe une palette des différentes sexualités possibles. J'écris sur le BDSM, sur l'amour vache.

Comment as-tu découvert Molinier qui illustre la photo de pochette ?

Denis : Je ne le découvre qu'une fois le disque terminé. Une amie me conseille d'aller à la galerie Roger-Viollet. Dans la rue, quelqu'un me donne un papier pour une vente aux enchères à Drouot et je tombe sur un photo-montage de Molinier. Je trouve ça fabuleux. Je me mets à fouiller dans les librairies du 5ème et du 14ème arrondissement. Je demande aux ayants-droits l'autorisation d'utiliser une photo de lui. Ils me l'accordent. Dans une librairie à Sully-Morland je tombe sur un livre de Molinier, *Cent Photos Érotiques*, qui est dingue. Cet homme a fait des dessins formidables. J'aime un peu moins ses peintures même s'il y a des trucs super.

***Contact* est un album qui marche très bien.**

Denis : Oui. Le disque marche bien surtout grâce au clip de "Priscilla" qui passe beaucoup sur la 6. Il passe tard, mais il passe souvent. En 90, on fait une tournée rock en France et on joue à l'Élysée-Montmartre. Steve Bators [NdIR : Dead Boys, Lords of the New Church] a découvert le clip sur M6 et nous a dit qu'il viendrait le jouer sur scène avec nous. Il arrive au moment de la balance, on répète le titre avec lui et on le joue le soir ensemble. Cela a été sa dernière apparition publique.

"Ophélie" est un titre culte dès sa sortie ?

Denis : Non. C'est peut-être son interdiction sur Europe 1 qui rend le morceau culte. Delarue, qui est tout jeune à l'époque, nous invite pour cette radio et parle du morceau en me demandant de donner des détails. J'en parle un peu sans vouloir trop m'étendre, mais puisqu'il insiste j'en parle un peu plus et son directeur d'antenne nous censure. Je m'étais inspiré pour ce morceau de cet auteur polonais que j'adore, Jerzy Kosinski.



PHOTO : PHILIPPE PRÉVOST

L'album suivant **Fleur de Métal** est un encore plus grand succès.

Denis : Oui, on a signé sur une major, Sony, et on fait le disque avec Bertrand Burgalat. Les clips passent beaucoup sur M6. L'album est plus pop. J'ai tout de suite apprécié Burgalat. Cela a été un disque difficile à faire. On reprenait Ronnie Bird ("S.O.S. Mesdemoiselles") en partie parce que Bertrand et moi adorions les trucs 60's. "Bienvenue" flirte avec le top 50. Les clips avaient une esthétique pop que j'aime bien. Avec le budget que Sony nous avait filé pour un clip nous avons pu en réaliser trois.

Vous cartonnez alors. Vous passez même chez Arthur sur TF1 à cette époque.

Denis : Tout à fait. Mathilda May que l'on a pu voir chez Chabrol, Demy ou Deville, nous avait vus à la convention de notre label car elle sortait elle-même un disque, elle adorait nos morceaux. Quand Arthur lui a demandé si elle avait un invité musical, elle nous a choisis.

Vous apparaissiez costumés pour ce show télé. Tu as toujours aimé les costumes. Pourquoi ?

Denis : Je suis ultra timide, donc le costume me permet de me cacher. Qui plus est, j'ai toujours aimé le spectacle. C'est pour cela que l'on avait fait des shows où j'étais sur des échasses. On avait fait une résidence à Morlaix pour ça. Je ne suis jamais tombé durant tous les concerts que nous avons faits, ce qui n'est pas un mince exploit.

Après cette période, tu arrêtes de jouer avec Christophe et fais **Monstre-Toi avec d'autres musiciens.**

Denis : Le directeur artistique de Squatt, label avec lequel nous avons signé, meurt durant son mandat. Il y a eu un peu de promo pour cet album mais pas trop. J'ai eu deux groupes sur cet opus dont l'un avec le Baron. Les dates de cette tournée sont super. Je fais ensuite un album solo, encore chez Squatt, **Bortek**, puis suis viré du label juste après. À ce moment-là, je décide de faire un break avec le milieu de la musique. Pendant deux, trois ans je ne fais rien. Douze ans à fond dans la zique ça use ! En 1999, je me lance dans l'aventure d'un nouvel album avec Tristan Abgrall, avec très peu de moyens. C'est une expérience formidable. Il m'a fait progresser au niveau musical. Ce disque finit par voir le jour en 2005 [NdIR : **Nu Cle Air Pop**] alors que j'aurais imaginé qu'il ne sortirait jamais. J'appelle Christophe pour qu'il vienne faire des guitares. Le disque se vend à 10000 exemplaires, ce qui est pas mal pour l'époque. On fait des photos avec Alberto Garcia Alix qui a été l'un des photographes de la Movida. Il nous fait de splendides clichés pour le livret intérieur de l'album.



PHOTO : COLLECTION PARTICULIER

Puis vous sortez un autre disque deux ans plus tard.

Denis : Nous faisons une tournée de trente dates après **Nu Cle Air Pop**. Et là, on part dans le projet de **Sex Magik**. En quinze séances on enregistre quinze morceaux. Les idées fusent. Le disque est un concept-album basé autour de l'histoire de la poétesse Diana Orlow alias Lilith Von Sirius décédée en 1997 à l'âge de 25 ans. Pour moi ce disque c'est le meilleur moment de studio partagé avec Christophe de toute l'histoire de Jad Wio.

Christophe a eu l'envie de faire **Cadavre Exquis, votre dernier album en date.**

Denis : La création entre lui et moi naît lorsque nous composons ensemble. On s'est programmé des séances à l'Auditorium de Saint-Ouen. Les Stones produisaient leurs disques eux-mêmes. Nous faisons pareil.

Et en dehors de Jad Wio tu as fait ce disque fort intéressant : **1888 sous le nom de Mr D and The Fangs.**

Denis : J'avais l'idée de faire un musical autour de Dr Jekyll. Cet album je l'ai fait avec des amis. J'ai même donné quelques concerts pour **1888**.

Jad Wio est un groupe culte qui a connu une période faste avec des tubes, des salles remplies, des concerts délirants, mais vous auriez sans doute pu être encore plus gros. As-tu des regrets par rapport à cela ?

Denis : Bien sûr que j'en ai. J'ai surtout celui que le groupe n'ait pas été soutenu davantage par la presse musicale française. En quarante ans de carrière, nous avons seulement eu une chronique dans Rock & Folk et une autre de la taille d'un timbre poste pour **Contact** dans les Inrocks. Il y a heureusement des revues comme Persona ou la vôtre qui nous soutiennent, mais vous êtes les seuls. Les médias ont toujours été trop durs avec les groupes locaux. À part Téléphone aucun groupe n'a jamais vraiment été soutenu en France. Même Noir Désir ou la Mano Negra alors qu'ils vendaient des dizaines de milliers d'albums ne l'étaient pas. Et le public peut aussi être très dur surtout lorsque tu joues en première partie de groupes étrangers. Je me souviens notamment d'un concert de Jad Wio en 1995 où l'on passait avant les Cramps, Jon Spencer et Morphine au Zénith. On s'était fait huer durant tout le concert. Mais bon je m'en foutais. J'avais fait mon truc.

« Les médias ont toujours été trop durs avec les groupes locaux. »

Hors Cadre

HORSESUGAR

SUPER ANTI-HÉROS

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : JACK TORRANCE

IL Y AVAIT EU UN EP, 8, IL Y A PLUS DE 20 ANS, ET PLUS RIEN, TOUT DU MOINS EN APPARENCE. PUIS EST ARRIVÉ CLÉMENCE, ALBUM DE 10 TITRES EN FORME DE DÉLIT D'INITIÉS, BOURRÉ D'UNE POÉSIE QUI SAISIT D'AUTANT PLUS PROFONDÉMENT QU'ELLE EST DRAPÉE D'UNE MUSIQUE QUI A ÉTÉ PATIEMMENT CISELÉE POUR PARFAITEMENT ÉPOUSER LA FORME DE SES MOTS. LE RÉSULTAT EST À LA FOIS PROFOND, INTRIGANT ET SENSUEL.

Il y a des disques que l'on n'attend pas. Simplement parce que l'on ignore qu'ils puissent exister. Mais quand la rencontre se produit, la catharsis est très forte car on est face à un projet véritablement hors norme. Quelles étaient les chances de croiser le chemin de Clémence, album réalisé loin des scintillements de l'industrie musicale, ses auteurs leur préférant les halos des néons blafards ? Très faibles. Trop faibles au regard de la qualité de cette œuvre qui pourrait en raconter à beaucoup d'autres qui, superproduites et outrageusement bodybuildées, ne lui arrivent pas à la cheville. Mais de cela, Nicolas Germain et Frédéric Parquet, le duo derrière le projet au nom équin, n'en ont cure.

« La volonté initiale, c'était de faire la musique que l'on aime en français, parce que l'on n'en entendait pas ailleurs. »

Alors que le premier écrit, « Je suis attiré par la lecture depuis que je suis adolescent, fasciné par les écrivains. J'écris tout le temps. J'écoutais beaucoup de musique dans la mouvance gothique : Cure, Sisters of Mercy... ce qui a teinté toute mon évolution. », le deuxième met les mots en musique : « J'ai commencé assez tôt la musique étant donné que j'ai fait le conservatoire de piano. Puis, ayant découvert tous les groupes dont Nicolas a parlé, je me suis acheté une guitare et plus tard un enregistreur quatre pistes. »

Au fil des années, les deux hommes ne perdent jamais le fil, collaborant notamment sur le magnifique projet A Movement of Return (AMOR), mais surtout caressent l'idée de finir l'œuvre commencée il y a 20 ans, achèvement qu'ils imaginent sous la forme d'un album. Ils s'échangent textes et musiques à distance, jusqu'à ce que les contours du projet se dessinent plus nettement comme l'explique Fred : « La volonté initiale, c'était de faire la musique que l'on aime en français, parce que l'on n'en entendait pas ailleurs. » Nicolas rajoute : « Mais on ne s'interdisait rien, c'est pour ça que "One Thought", assez punk, est en anglais. »

L'écriture est exigeante, pouvant parfois sembler torturée, véhiculant la douleur que portent souvent les exutoires qui doivent en passer par des expulsions violentes. La musique se met à son service pour un résultat qui questionne, interroge mais ne laisse pas de marbre. Tant pis s'il y a des dommages collatéraux et qu'à la fin seule une poignée se retrouvera dans ce vortex musical. Fred assume : « C'est notre choix. Lorsque l'on a l'impression d'avoir réalisé un truc, on a envie d'être écoutés, c'est évident. Mais on est conscients de cela, on en rigole même. Il y a forcément un petit questionnement, une déception, mais très vite soignée par l'envie de continuer. On ne remet nullement en cause ce que l'on a fait. Quand je regarde ce que j'aime en littérature ou cinéma, je me rends compte que finalement ce ne sont pas des choses que je peux partager avec un très grand nombre. Sans tomber dans le cliché "artiste maudit", par exemple, des films que je trouve incroyables finalement n'intéresseront que peu de monde. »

Clémence existe pour et à travers la poésie qui est, si ce n'est la fondation, tout du moins le mur porteur de l'édifice : « Il y a des titres plus poétiques que d'autres, mais clairement, oui, j'ai cherché à faire de la poésie. Je m'aperçois que je reviens toujours sur les mêmes thèmes : l'enfance, la spiritualité, la nature, les choses qui m'ont construit, ou plutôt mal construit... Il y a pas mal de choses dans l'album sur la réflexion que je mène par rapport au monde, ce que l'on pourrait appeler la spiritualité. Au fil des années, on a évolué, personnellement j'ai traversé des turbulences, je suis arrivé à avoir une réflexion que j'ai voulu mettre dans les paroles. C'est très personnel, mais si je n'ai pas l'impression d'y mettre ma peau, c'est que le texte n'est pas abouti » confesse Nicolas.

Les deux hommes font un maximum de choses par eux-mêmes, pas forcément par choix mais plutôt par obligation comme l'explique Fred : « J'ai eu dans le temps des micro labels, et ça a fait trainer les choses plus que le contraire. On s'est dit "On va sortir un album et on sera heureux" », même si Nicolas reconnaît que l'autarcie peut avoir des inconvénients : « On n'y connaît rien en communication, à part faire quelques posts Facebook et Instagram (Rires) ! »

Quand on évoque la promotion par le biais de dates de concerts, la réponse reste dans la même philosophie : « On nous a proposé un concert, mais je ne suis pas sûr que l'on ait vraiment envie. Il faudrait vraiment que cela s'inscrive dans un truc intéressant - entre guillemets - au niveau de l'expression scénique. » dit Fred, complété par Nicolas : « Au temps de l'EP, on a fait pas mal de scènes, ça marchait bien ! Ça demande beaucoup de travail de mettre ça en scène. Est-ce que l'on aurait le courage ? Pas sûr... » À Fred le mot de la fin sur le sujet : « Moi, j'ai envie surtout d'écrire de nouveaux titres. J'ai découvert comment utiliser des chœurs, et j'ai vraiment envie d'aller dans cette direction. Si l'on a des retours qui nous y encouragent, on verra éventuellement pour la scène. »

Ceux qui verront de la résignation ou du pessimisme dans ces propos se trompent sûrement. On peut être heureux dans l'ombre à partir du moment où l'on sait pourquoi, ce qui est le cas de Fred et Nicolas : « L'idée initiale, c'était de faire un album avant de devenir complètement vieux et gags. Mais maintenant que l'on a réussi ce que l'on voulait faire, on a vraiment envie de continuer. »

Carpe diem.



CLÉMENCE
AUTOPRODUCTION

D'où provient le côté fascinant qui se dégage dès les premières notes de cet album ? Qui tient la réponse à cette question percera peut-être un peu du mystère de ce disque sorti de nulle part et pourtant si familier, sorte de musique pour l'inconscient que les mots et les sons arrivent ici à transpercer. C'est souvent noir et même poisseux, mais sans jamais se départir d'une lumière qui vient éclairer des zones d'ombres, réveillant au passage ces souvenirs endormis chers à Patrick Modiano. La référence n'est pas fortuite car dans ce disque la littérature et la poésie font corps avec la musique, l'une ne prenant jamais le pas sur les autres. "À Ma Mère", "Je M'Enterre", "Névrotic", "Qui Tu Es", "Limbes"... autant de portes ouvertes vers une merveilleuse expérience d'introspection qui se referme sur le morceau titre, "Clémence", pour un final en apothéose sur lequel semble planer, bienveillante, l'ombre de Bashung.

LE CARNET



Avec son nouvel album, **Chasseur** plonge au cœur des turbulences humaines et dévoile une identité sonore audacieuse et envoûtante, inspirée par Bashung, Alan Vega, Depeche Mode, Nick Cave. Album *Nos Vies en Parallèle*, le 2 mai 2025 (label Reptile)



Avec *Oscillations*, leur dernier album, **Howard** proposent un rock aussi dynamique qu'innovant, affirmant leur recette unique de fuzz rock électronique et les plaçant comme l'un des groupes les plus excitants du moment. En concert au Hellfest 2025 et au Petit Bain le 12 septembre prochain.



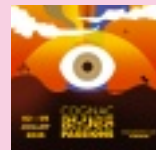
Artiste alternative indé de Bordeaux, **Naya Mô** publie son EP *Dealing With Ghosts* (RKR/Awal), enregistré à Baltimore avec Barteaux Strange. Rock alternatif brut et intense, teinté de shoegaze, tapis de textures sonores enveloppantes et voix en apesanteur, un univers envoûtant à découvrir de toute urgence.



A Stranger To Your City est le premier album solo du charismatique songwriter anglais **Ben Le Jeune**, ex-leader de The Creature Comfort, groupe culte du Manchester des années 90. Un disque envoûtant, entre spleen lumineux et rock poétique à la Fontaines DC, R.E.M. ou N. Cave. En concert au Supersonic le 20 juin.



Structure Moderne dévoile son premier album éponyme : une traversée sonore où puissances et profondeurs s'entrelacent, entre post-punk et krautrock, pour explorer différentes facettes des dynamiques de transformation, du chaos à l'incandescence.



Le festival **Blues Passions** du 2 au 5 juillet à Cognac et Jarnac (16) accueillera : The Kills, Keziah Jones, Ibrahim Maalouf, Earth, Wind & Fire, Barbara Hendricks, Thomas Dutronc, No Money Kids, Quintana Dead Blues Experience, Robert Finley...

Informations : <https://bluespassions.com>



Après avoir sorti son 1er album *Serenades & Damnation*, **Dead Chic** annonce sa release parisienne à la Boule Noire le 27 mai 2025. Un rock classieux, puissant, des envolées cinématographiques... Un live à ne pas manquer ! Retrouvez toutes les dates de concerts sur les réseaux sociaux du groupe.



Une énergie cosmique, des sonorités fuzz aux teintes progressives et des envolées vocales puissantes, **Yojimbo** emprunte au stoner, au doom et au post-rock. Leur premier album *Cycles* (25 avril), en attendant le single "Rosebud" est disponible ici : youtu.be/2xh1AlYSCjQ?feature=shared



Dans ce premier album pop-folk, **Joceline** a voulu exprimer qu'il est OK de pleurer, OK d'être en colère, OK d'être triste et de broyer du noir. Cet album, c'est sa façon de dire merci aux personnes qui lui ont tendu la main, souri... À toutes ces lumières dans ce monde parfois obscur.



Le groupe post-rock nantais **Médicis** fait son retour avec un premier album, *Where We Dive*, oscillant entre réflexion philosophique et univers sombre et torturé. Médicis propose un voyage sonore, un univers rock puissant et destructeur.



Le duo **One Rusty Band** sort son nouvel opus *Line After Line* le 6 juin prochain. Cette nouvelle périgrination, profondément ancrée dans le blues avec un fort accent rock, narre l'histoire de voyages et de rencontres au fil des tournées et des kilomètres.



Méandres, la sensation trip-hop / électro pop marseillaise, a sorti son nouvel album *Lost Robot* le 28 mars. Un 4ème opus dans lequel s'invitent de nombreux guests tels que Mike Ladd, Émilie Lesbors, Arnaud Ve ou encore Apollonie. Un régal !



La 11ème édition du festival éco responsable **We Love Green** se tiendra du 6 au 8 juin prochain à Paris dans le Bois de Vincennes. Au programme : Air, Parcels, Beach House, Spill Tab. Charli XCX, LCD Soundsystem, Clara Luciani... Infos : <https://www.welovegreen.fr/music>



Le festival **Levitation France** se tiendra les 27 et 28 juin au Lac de Maine (Angers). À l'affiche cette année : The Limiñanas, Boy Harsher, Blonde Redhead, Ditz, Kadavar, Bryan's Magic Tears, bdrmm... Infos : <https://levitation-france.com/>

PIERRE WELSH & ELLA DE LORIA GOD LOVE ART & DESIRE

Sortie album le 25 avril 2025
(DIGITAL / CD)

- L'artiste français est de retour avec une chanson pop atmosphérique dotée d'arrangements acoustiques tout en finesse. Ce morceau rappelle Beth Gibbons et Rustin Man pour la charge émotionnelle qu'il en émane.

Les interprétations vocales masculines et féminines empreintes d'une magnifique sensibilité captivent l'attention par leur théâtralité. Tombez sous le charme de cette oeuvre habitée par une douce mélancolie. -

Boulmiquie de musique / Canada

"The track Magical Land feels both introspective and anthemic, truly something special. Their artistry shines through..."

New sauce / US

"We've been hooked on the track Magical Land—it's honestly one of the best we've heard lately."

The Hubb - UK

Photographie : Christophe Cécé / Graphisme : Pascal Blau

En concert le 30 avril
au Zèbre de Belleville / PARIS XI

DECEMBER
SQUARE

DESQ032CD / Distribution KURONEKO

CHRONIQUES ALBUMS



CHASSEUR

NOS VIES EN PARALLÈLE
REPTILE RECORDS

À la suite de *Le Corps Humain* et d'*En Diagonale*, sortis respectivement en 2023 et 2024, l'insatiable musicien, qui est par ailleurs le "Wood" de Tchewsky & Wood, vient poser comme une offrande sur nos platines un cinquième disque solo qui trouve son inspiration dans les turbulences humaines créées par la difficulté d'un vivre-ensemble à l'équilibre parfois bousculé, faisant encore une fois de l'étude de la psyché humaine l'un de ses thèmes de prédilection. Entourant ses mots – tant précis que précieux – de compositions où les notes de piano, aériennes et furtives, se posent délicatement sur des beats électroniques qui sentent bon les effluves réminiscentes du temps où la scène rennaise faisait danser jusqu'à l'aube, Gaël Desbois dessine un univers fait d'ombres qui se croisent, nous laissant la liberté de décider si elles s'aiment ou se détestent. Comme toujours dans son œuvre, on navigue ici dans un clair-obscur duquel se dégagent les silhouettes floues de personnages mi-spectres mi-humains déambulant à la lumière de faibles néons sur lesquels sont écrits en lettres géantes les titres de ses chansons : "À Nos Ames", "Chacun sa Rive", "Dans la Brume", ou encore l'inaugural "C'est Comment Qu'on Sème ?" qui commence par cette phrase qui claque comme un fouet pour l'esprit : « Comment fait-on de nous des héros ? ». Autant de titres de films imaginaires sur lesquels le musicien pose son décor et quelques personnages, tout en nous invitant au casting pour y jouer le rôle de notre vie aux sons de la bande originale qu'il a composée. Sans abandonner les thèmes sociétaux qui ont toujours fait le ciment de ses productions phonographiques, Gaël Desbois semble vouloir prendre une posture encore plus intime que dans les précédents albums, sans jamais se départir d'une élégance que personne ne saura lui discuter. C'est peut-être cela qui rend *Nos Vies en Parallèle* encore plus touchant et attachant, et qui en fait sans aucun doute le meilleur album de sa déjà longue discographie en solo.

Xavier-A. MARTIN



JONATHAN PERSONNE

NOUVEAU MONDE
BONSOUND RECORDS

Chanteur et parolier du groupe Corridor qui a su charmer le très respecté label américain Sub Pop en devenant sa première signature francophone, le premier effort en solitaire de Jonathan s'avère d'une qualité qui se doit d'être soulignée. Un disque à l'humeur intimiste, au son lo-fi craca et à la projection pop certaine comme lorsqu'elle est formulée dans des refrains aux onomatopées entêtantes telle que sur l'ouverture du disque "La Vie, la Mort". Puis vient "Deuxième Vie" chanté avec une douceur troublante, guitare déraillant sur des mots posés avec sérénité. Dans une tonalité "slacker", le garçon livre ainsi un disque aux fragrances héritées d'un autre temps, arrangements d'orgue électronique à l'appui ("Le Cerf", "Les Jours Heureux"). Voix calfeutrée mais ensoleillée, candide en son ton, touchée d'un brun de mélancolie, l'atmosphère musicale développée sur les neuf titres du disque se veut d'une entraînante disposition, toujours éclairée et lumineuse, psychédélique dans ses effluves comme sur le superbe "Nature Noire" (accointance new-yorkaise rappelant le Nature Noire des Crystal Stilts). Au-delà, on ne saurait pas mieux teaser ce disque que par l'évocation de cette sensation persistante, celle d'une musique rappelant la fraîcheur et la candeur des premiers Tame Impala ou plus près de chez nous celle de Petit Fantôme. Un premier disque d'une efficacité et d'une beauté mélodique à écouter d'urgence !

Julien NAÏT-BOUDA

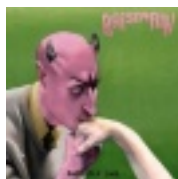


ARMAN MÉLIÈS

AMBROSIA
BELLEVUE MUSIC

Chaque album d'Arman Méliès est un événement et ce nouvel opus ne fait pas exception à la règle. Un an et demi seulement après *Obaké* qui était pourtant un double album, le musicien est déjà de retour. À la première écoute, *Ambrosia* nous surprend beaucoup car si le disque est réussi, il est musicalement très différent de son prédécesseur : beaucoup moins rock et beaucoup plus orienté chanson. Arman Méliès a voulu aller vers une forme d'épure pour ce nouvel opus. Celle-ci va extrêmement bien à ses nouvelles compositions qui n'ont besoin d'aucune fioriture pour briller de mille feux. Méliès est un très grand artiste, on le savait depuis longtemps. Il est de l'étoffe des plus grands, de Manset à Bashung, et ce nouvel album en est encore la parfaite illustration. Il est l'œuvre d'un artiste qui se renouvelle de disque en disque en nous étonnant à chaque fois.

Pierre-Arnaud JONARD



BAISEMAIN

ASSEMBLY LINE
M&O MUSIC

Ne vous fiez pas à la pochette, la musique de Baisemain n'est pas si diabolique que ça, sans tomber dans l'angélisme non plus. Leur chapelle est construite à partir de ce qu'ils ont trouvé dans le rock, sans vraiment se soucier du quoi et du qui. À chacun de deviner, comme dans un blind test, qui peut bien se cacher derrière chaque titre... Arctic Monkeys ? The Smiths ? Libertines ? Les Stokes ? Disons-le tout de suite, la liste peut être longue et c'est ce qui fait la richesse de cet album qui, au final, ne doit rien à personne, si ce n'est au talent de ses auteurs. À l'écoute ne serait-ce des deux premiers titres, "Body of Gold" et "Down", il est évident que les musiciens en sont pétris, et les pistes suivantes ne feront que confirmer la bonne impression du début. C'est sans concession, et ça tape là où il faut. Les amoureux des sons de la bonne scène indie anglaise devraient être comblés.

Xavier-A. MARTIN



BANK MYNA

EIMURIA
MEDICATION TIME RECORDS / STELLAR
FREQUENCIES / ARAKI RECORD

S'inspirant des chemins existentiels et artistiques tourmentés de la poétesse Alejandra Pizarnik et de la sculptrice Camille Claudel, ce deuxième album des Parisiens a retenu de ces deux figures leur caractère réfractaire à toute canalisation sociale : comme son prédécesseur, il se nourrit d'improvisation et préserve sa spontanéité par un enregistrement en condition live. Ces deux parcours de vie faits de fulgurances créatrices et de ruptures tragiques ont amené le post-rock du quatuor vers de nouvelles tonalités plus lourdes : crépusculaire et lent, étalant ses bourdonnements dans des zones de tension, il franchit parfois la lisière du doom metal et laisse s'exprimer un penchant plus électrique. Les éruptions noise et le chant inquiet de Maud Harribey fendent le calme trompeur des nappes atmosphériques au fil d'un album dont la nature impulsive reflète la part incontrôlable de l'existence.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



CÉDRIC HANRIOT

TIME IS COLOR VOL. 2 -
A LUMINOUS WORLD
MORPHOSIS ARTS

Trois ans après le premier volume sorti en 2022 Cédric Hanriot nous offre aujourd'hui ce volume deux qui nous emmène vers le monde de la spiritualité. Passionné de physique quantique, le pianiste essaie à travers ce disque d'extraire des concepts et de les relier avec les phénomènes de la vie. En résulte un album remarquable qui montre toute l'étendue du talent de ce musicien. Le jazz moderne qu'il pratique se teinte de couleurs funk, soul ou hip-hop qui rendent le disque particulièrement intéressant. Cet opus est un petit bijou qui mérite moult écoutes pour en capter toute la richesse. Et la poésie qu'il dégage, notamment grâce aux narrations en français d'Arthur H et de Cyrielle Clair sur "La Source" et "La Barque du Temps", amène l'album vers une autre dimension. Un maître incontesté comme Herbie Hancock avait salué le volume un. On comprend à l'écoute de cet album pourquoi.

Pierre-Arnaud JONARD



CHICHI ET BANANE
LITTÉRATURE DE FICELLE VOL. 2
MANIVETTE RECORDS/KURONEKO

Après le succès de leur premier disque où ils nous ont fait découvrir la littérature de ficelle, poésie urbaine et maritime illustrant leur quotidien de la Ciotat, Chichi et Banane sont de retour pour un nouveau chapitre de leurs aventures. Cet album est une petite merveille qui rend hommage aux héros des luttes politiques et sociales du port de La Ciotat. On l'écoute comme on lirait un livre (il sort d'ailleurs sous la forme d'un livre-disque qui est sans conteste le format idéal pour ce conte). A la fois poétique et réaliste, cet opus nous fait penser au cinéma de Guédiguan. A son écoute, on est littéralement projeté dans le port des Bouches-du-Rhône. Le banjo est utilisé avec une grande intelligence et ces histoires politico-sociales sont racontées avec un fond bien sûr revendicatif, mais non sans une pointe d'humour qui en fait tout le charme. Ce disque fait du bien et apparaît comme un vrai rayon de soleil.

Pierre-Arnaud JONARD



CHIEN MÉCHANT
MÉTAMORPHOSE
NOWADAYS RECORDS

Ceux qui s'attendent à une musique type pitbull aux mâchoires acérées risquent d'en être pour leurs frais à l'écoute de la première piste de l'album, "Nuit Blanche", qui incite plus aux déhanchements sur le dance floor qu'à un dressage au mordant. Pourtant le disque, de par la proposition musicale aussi inattendue que jouissive qu'il porte, n'en manque pas. A l'intersection de l'électro, de la synth wave et du disco - non ce n'est pas un gros mot -, le duo déroule sans état d'âme une partition qui se joue sans temps mort, durant laquelle s'enchaînent à la vitesse d'un stroboscope les titres chantés en français. C'est étourdissant et même enivrant lorsque la transe de "Point Final" vient définitivement nous posséder. Certains pourront voir dans ce canidé féroce une forme de relève de la French Touch. Avoir la même trajectoire que leurs aînés, c'est tout le bien qu'on leur souhaite, et l'écoute de ce disque laisse penser que la chose reste résolument possible.

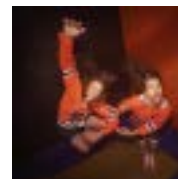
Xavier-A. MARTIN



COLMAAR
ÉTERNEL
NO SUN RECORDS

Derrière ce projet, on retrouve les musiciens de When Icarus Fall, groupe post-metal aux 4 albums et aux centaines de concerts. Les Suisses, qui ont fait le choix d'une nouvelle identité pour se laisser plus de liberté artistique, offrent un premier opus tout en nuances de gris, desquelles émergent à la fois sensibilité et une forme assumée de tristesse. La batterie se fait lente, les guitares jaillissent de la brume, le chant harangue et supplie. Le temps, la solitude, la fatalité, autant de sources d'inspiration pour des morceaux chantés en français, chacun porteur d'un titre d'un seul mot ("Hypnotique", "Éternel", "Funeste", "Ancestrale"), comme autant d'indices pour trouver les clefs libératrices vers la plénitude. Si tant est que l'on puisse l'atteindre un jour. Miroir de nos angoisses, cet album est une belle et bouleversante invitation à réfléchir à notre condition d'humain.

Xavier-A. MARTIN



CUTTING CORNERS
TRAMPOLINE PARK
AUTOPRODUCTION

Dernier né de la sous-estimée scène dijonnaise, le duo dégage un premier opus en forme de manifeste pour croquer la vie à pleines dents. A 22 ans, on n'a pas encore avalé de couleuvres et connu assez de déceptions pour pouvoir cracher sa nostalgie, alors on raconte les histoires de tous les jours, les souvenirs du lycée qui bientôt s'effaceront. La recette est terriblement simple : un rock garage avec une batterie et une guitare, le tout joué à 100 à l'heure, débarrassé du superflu on va plus vite. "Library Girl" et "Trampoline Park" donnent le tempo d'un album qui accélérera même sur "Yellow Pillow" et son refrain aux accords rappelant "I Wanna Be Your Dog" des Stooges. Heureusement, "Sisters", intermède de 2 minutes permettra de reprendre son souffle après 6 pistes, avant que ça reparte de plus belle, jusqu'à "Red Bell" qui referme de la plus agréable des manières ce premier disque plus que prometteur.

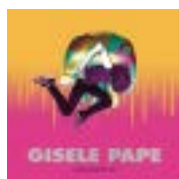
Xavier-A. MARTIN



DENUIT
LOVE VIOLENCE
MANIC DEPRESSION RECORDS

Pour qui suit le duo montpelliérain depuis son premier EP, l'évolution de sa musique, parfois étonnante, se révèle aujourd'hui finalement décevante. D'abord audacieuse et expérimentale dans ses premières formes technonoido-krautrock minimalistes, puis sombrement habitée sur les toujours aussi cold mais plus ouvertement gothiques *Black Sun* et *Inferno*, elle commençait sa mue vers une autoproclamée « night-wave » plus directe et moins subtile avec le précédent *Ritual*. Cet album conservait cependant, entre voix incantatoire et chaud-froid sonore, une singularité séduisante qui a malheureusement presque entièrement déserté un *LOVE violence* consensuel, enchaînant des compositions sans grande saveur aux gimmicks clinquants, relevant d'une darkwave calibrée pour les pistes de danse. Un parti pris tourné vers l'accroche facile qui nous fait regretter des aventures passées autrement plus passionnantes...

Jessica BOUCHER-RÉTIF



GISÈLE PAPE
DISQUETTE
FINALISTES, PAULE ET BELLE

Le premier album de Gisèle Pape, *Caillou*, avait obtenu un fort succès critique. Quatre ans après sa sortie, la musicienne nous revient pour un second disque encore plus intéressant que son prédécesseur. Si son premier opus était plutôt orienté chanson malgré quelques incursions electro qui la rapprochaient d'une Laurie Anderson, celui-ci est beaucoup plus électronique. *Disquette* n'est faite uniquement pour divertir mais aussi pour penser. Car ce disque est ambitieux, questionnant comment faire le vivre-ensemble dans des chansons qui lient l'intime au politique. L'album est une vraie réussite car il parvient à être ambitieux tout en étant accessible. Gisèle Pape nous offre en effet ici une œuvre très mélodique, un très bel opus qui réussit à la fois à faire danser et à réfléchir sans être à aucun moment prétentieux.

Pierre-Arnaud JONARD



GOGOJUICE
REWIND THE AFTERPARTY
AUTOPRODUCTION

Après bien des galères, voici enfin le premier long format des Rouennais qui auront su faire preuve de résilience et d'une bonne dose de bonne humeur pour passer la ligne d'arrivée. Comme le nom d'album l'indique, il s'agit ici de regarder dans le miroir et se souvenir des moments passés, lorsque le monde n'était pas encore devenu la poudrière à ciel ouvert qu'il est aujourd'hui. Ce présent malaisant où le "no future" résonne plus fort que jamais aura inspiré un retour arrière, hommage à la musique des Libertines et au cinéma de Spielberg. Avec justesse le groupe déroule une partition résolument indie rock au milieu de laquelle les excellents titres comme "Frantic", "Marlene" et "Sasha's Song" s'enchaînent avec un souci de la mélodie qui fait rapidement oublier la morosité ambiante, E.T. et Mickey ayant été remplacés par les tristes sires que sont Elon et Donald. Raison de plus pour écouter ce disque à fond.

Xavier-A. MARTIN



HØLLS
III
AUTOPRODUCTION

Ne pas se fier aux jolis ornements qui encadrent, sur la pochette, la vue crépusculaire d'une ville désertée et détruite, envahie par la végétation : la musique de ce jeune quintette bisontin ne cherche nullement à séduire ni à arrondir ses angles pour se faire plus confortable. Ce post-metal/post-hardcore teinté de screamo affiche même une rudesse qui demande plusieurs visites pour s'y accoutumer. Une appétit qui s'accorde avec le thème de cet album concept : la maladie mentale renvoyée dans un jeu de miroir vers celle qui ronge la planète, malade de l'humanité. Tout en rage sombre et soubresauts émotionnels, les compositions déploient sous leur violence frontale des structures progressives dans lesquelles on se laisse entraîner par la voix à vif de Sandra Chatelain, entre un chant crié, qui gagnerait à plus de nuance, mais exprime parfaitement la torture intérieure en un chant clair, sobre et touchant.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



HOWARD OSCILLATIONS

DELTA FUZZ ELECTRONICS

Troisième album du groupe, après les remarquables *Event Horizon* en 2022 et *Obstacle*, deux ans plus tôt. La recette est toujours la même : plein de fuzz, de l'electro et quelques nappes d'orgue Hammond ("Daydreaming"), histoire de rendre un hommage bien senti à leurs aînés inspirants, les Deep Purple, Doors et autres... non sans avoir pris le soin auparavant de dépoussiérer sérieusement le tout. Loin de n'être qu'une pale copie, Howard, un peu à l'image de ce que peut faire Ko Ko Mo, imprime sa singularité à travers des compositions qui ne doivent rien à personne, comme sur "Dead", "Black Tongue", l'électronique "Myself" ou l'énergique (et perché) "Liars", pistes entrecoupées de deux courts interludes en forme de parenthèses ; les fameuses oscillations, qui doivent plus à Floyd d'avant 70 qu'à Jethro Tull. Onze titres pour autant de couleurs formant ainsi un arc-en-ciel psychédélique du plus bel effet.

Xavier-A. MARTIN



JB DUNCKEL - J. FITOUSSI MIRAGES II

PROTOTYP RECORDING - TRANSVERSALES
DISQUES

Cinq ans après la sortie de l'album *Mirages*, les deux musiciens reprennent leur collaboration artistique avec ce *Mirages II*. Le volume un était issu de sessions au Studio Venezia de Xavier Veilhan lors de la 57ème Biennale de Venise, puis complétées dans l'atelier de JB Dunckel à Paris. *Mirages II* est tout aussi beau que ne l'était la première partie. L'album est bien dans l'esprit de cette superbe pochette signée encore une fois Xavier Veilhan. La musique évolue comme un mélange de ce que pouvait faire Air avec en plus de l'electro et du krautrock. Ce disque propose une musique contemplative qui fait le même effet de bien-être qu'une promenade dans un jardin japonais. Douce et enveloppante cette bande son proposée par le duo est une invitation au voyage et à la rêverie. En écoutant cet opus l'esprit se libère et se projette dans l'au-delà, comme en apesanteur.

Pierre-Arnaud JONARD

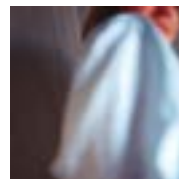


JEANNETO MAUVAISES HERBES

CIAL/FLORAL RECORDS

Artiste de son temps développant une musicalité « hyper hop » tel un cache-cœur recouvrant un geste artistique éminemment moderne, la Strasbourgeoise livre un premier disque d'une brillante générosité. Chantées intégralement dans la langue de Molière, les onze pistes présentées en ces lieux sont un véritable concentré de nitro, toutes techno en leur âme et squelette, de la drum'n'bass à l'eurodance. De textes à la sémantique « existentielle » relative à une jeunesse où l'esprit se cherche encore, la nuit devient alors le point d'orgue d'une communion dans laquelle les corps se rencontrent et se répondent. Le dancefloor demeure ainsi un lieu de libération, projetant un feu d'artifice de sons extatiques, et à la voûte nocturne de prendre des couleurs fluo dans ce trip continu et contigu au lâcher prise. Un premier long effort étiré jusqu'au bout de la nuit dont la saveur « gin tonic » rappellera cependant que ce breuvage est à consommer avec modération. Attention au verre de trop !

Julien NAÏT-BOUDA

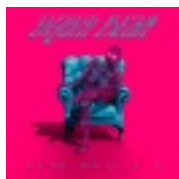


LAFRANCE BERCEUSES APRÈS MINUIT

AUTOPRODUCTION

À la manière d'une fenêtre aux rideaux ouverts, une frange dévoile sans détour le visage et offre autant une vue sur le monde extérieur que sur soi-même et ses pensées. Le partage n'en est que plus intime, dans un échange à double sens où à tour de rôle chacun découvre l'autre. C'est ce que l'on ressent à l'écoute des titres de ce nouvel EP. Comme accoudée sur le rebord intérieur de cette fameuse fenêtre, elle nous suit du regard puis s'adresse à nous dans une musique folk douce et mélodieuse qui nous enveloppe dans une atmosphère réconfortante, comme une protection contre les attaques du monde. On s'arrête et on contemple ce qu'il se passe de l'autre côté de la vitre en tendant l'oreille et en se laissant porter par la guitare acoustique, le piano et surtout par cette voix qui nous apaise et nous emmène où l'on souhaite aller.

GROUT



LIQUID BEAR SECOND LIFE

AUTOPRODUCTION

Forger patiemment son style est la méthode gagnante du quatuor parisien qui présente son premier album, après deux EPs et deux singles égrainés depuis sa formation en 2018. Il faut en effet une assurance certaine pour arrimer un tel solidement et brillamment un tel panachage stylistique ! De l'influence que reconnaît le groupe, celle de King Crimson, ressort, plus qu'une couleur musicale, un même sens de l'audace, une même maîtrise technique pour le mettre en œuvre et une même cohérence dans la diversité. Parcourus d'un groove entraînant mais musclé, les morceaux oscillent entre mélodies 70's, psychédéisme et guitares costaudes tendance grunge ou metal. Parsemés de beaux soli, d'orgue Hammond et d'envoûtantes harmonies vocales, ils resserrent leur complexité dans des formats concis et une approche accrocheuse, pour offrir une version moderne, personnelle et réussie du rock progressif.

Jessica BOUCHER-RÉTIF

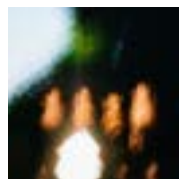


MARTINE DEVENIR

LA DISKETTE

Marie-Claude a fait le même choix que ces artistes qui ont baptisé leur groupe de leur nom de famille, à l'instar de Van Halen par exemple, à la différence près qu'il s'agit ici d'un projet solo. La musicienne multi-instrumentiste n'est pas une inconnue puisqu'elle a fait partie du trio féminin SheWolf avant de poursuivre seule son cheminement artistique. Les chiens ne font pas des chats, ni les louves des brebis, aussi retrouve-t-on ici un rock entre stoner et grunge, porté par un dispositif instrumental des plus dépoüllés : guitare, basse et batterie. "Devenir", "Hurle", autant de cris d'une jeunesse qui expulse son angoisse de devenir adulte dans un monde qui ne ressemble pas à ses rêves de liberté, de vivre-ensemble et de tolérance. Chaque note porte un sentiment d'urgence à faire exploser les carcans sans que jamais l'intensité ne baisse, même dans les rares moments plus lents où la tension reste palpable.

Xavier-A. MARTIN



MEDICIS WHERE WE DIVE

DAY DREAM MUSIC/MODULOR

Après un premier EP l'année dernière, les Vendéens, habitués de la scène nantaise, proposent un album qui transpire leur attirance pour les groupes de la scène indie, d'Arctic Monkeys aux Queens of The Stone Age en passant par Royal Blood. Si le spectre semble aussi large, c'est que les musiciens piochent pour ce disque dans ce qu'il y a de mieux chez chacune de leurs influences, loin de suivre une seule et même voie. En résulte un album riche en contrastes, où l'on passe d'un univers à la rythmique tribale et aux guitares acérées ("Boxes") à de douces ballades mélancoliques ("Mercury Leaves"), avant un nouvel aller-retour en forme de roller coaster émotionnel avec le headbanger "Paralysed" suivi de l'intime "Inner Perception". Charge à "Colors/Monochromes" de refermer l'album avec une composition de 7 minutes à double face, énermée d'un côté et apaisée de l'autre, figure de style dans laquelle le groupe excelle.

Xavier-A. MARTIN



OAK VEINS WOODENMIND

AUTOPRODUCTION

Pour son premier album, le combo tourangeau a puisé la force de ses compositions dans les racines d'un blues sur lequel il a pris soin de rajouter une bonne dose de vitamines, le tout enveloppé d'une fine couche de cette jolie brume psyché, quelque part entre Blues Pills et Led Zep. Et, avouons-le, le résultat fait son effet. La force des compositions sur lesquelles la voix de Sara fait merveille, les mélodies au cordeau et toujours cette atmosphère un rien vaporeuse, il n'en faut pas plus pour être happé dès le premier titre, "Bones & Chains", avec son solo de guitare obligatoire pour tout amateur du genre. Les onze morceaux constituent une véritable démonstration de ce à quoi ressemble un disque de heavy blues lorsqu'il est réussi, avec une mention particulière à "Fire Crown", "Wooden Veins" et "Red Moon", dernier titre d'un album qui se présente comme une offrande que l'on ne refusera pas, bien au contraire.

Xavier-A. MARTIN



ORACLE SISTERS

DIVINATIONS
WIZARD ARTISTS

Après deux EP, *Paris I* et *Paris II*, et un premier long format, *Hydranism*, le trio nous revient aujourd'hui avec son second opus. Les onze chansons qui le composent ont été enregistrées aux quatre coins du monde avec notamment une résidence champêtre dans le nord de la France, avant d'être ré-enregistrées dans les conditions du live à Paris et finalement mixées à L.A. On sait que ce trio aime à la fois Air et Leonard Cohen, New Order et Chet Baker, et cela s'entend. Il y a chez Oracle Sisters un talent de mélodistes hors pair. L'album frise à plusieurs reprises la perfection pop. On est littéralement emportés par des titres comme "Riverside", "Marseille" ou "Shotguns". On savait ce combo très talentueux. Ce second opus est l'indéniable confirmation. Un disque qui possède un charme fou où chaque titre vous rentre en tête pour ne plus jamais en sortir. Une œuvre d'une rare élégance.

Pierre-Arnaud JONARD



PALE GREY

IT FEELS LIKE I ALWAYS KNEW
YOU

ODESSA MAISON D'ARTISTES

Des chansons avec pour titres des prénoms, comme autant de personnages au travers desquels Pale Grey parle de la vie, de ce qu'impliquent nos choix et de comment on subit ceux des autres. Une pop vivante, organique, et une production qui nous amène au milieu du studio comme si on assistait en direct à l'enregistrement de l'album. Chaque instrument a sa place précise, chaque note émise respire et se déplace dans l'espace pour mieux nous prendre et nous raconter l'histoire que le groupe est en train de nous chanter. Et malgré des sujets abordés qui ne baignent pas dans la joie et la bonne humeur, cet album est apaisant et nous plonge dans une atmosphère faite de bonnes ondes. Comme si finalement son message final était l'espoir, un espoir qui peut parfois nous faire faux bond et qu'il faut ne jamais oublier de garder près de soi et de chérir.

GROUT



PIEDEBICHE

BATAILLE DU CLAIR ET DE
L'OBSCUR

FRÉQUENCE DE COUPURE

Il aura fallu 9 ans depuis sa création pour que le duo grave enfin son premier long format. Une latence qui n'a rien à voir avec l'oisiveté mais plutôt une hyperactivité en marge des sentiers balisés et éclairés. Une liberté d'action que l'on retrouve dans les compositions inspirées de Peache et Unn, post-punk pour les conventions, mais résolument punk ("Ferme Ta Gueule") dans son expression artistique et les thèmes qui s'y rattachent au centre desquels se posent les convulsions existentialistes. Si c'est le noir qui domine, on ne perd jamais l'espoir de jours meilleurs comme dans "Écoute" (« Si tu regardes la lumière, les ombres resteront derrière »). Les Phocéens n'hésitent pas à aller faire des incursions dans le noise ou la new wave pour amplifier la résonance de leurs paroles dans nos esprits, qu'ils marquent au fer blanc du sceau d'une œuvre qui ne trouve pas facilement de comparable, et c'est là toute sa beauté.

Xavier-A. MARTIN



POINT MORT

LE POINT DE NON-RETOUR

ALMOST FAMOUS

Déclinaison très personnelle du post-hardcore, le « chaotic popcore » du quintette parisien ne peut laisser indifférent. Dès la sortie de son premier EP en 2017, le groupe a imposé sa marque de fabrique : un croisement de genres tous azimuts et un art achevé du contraste. Comme si l'éventail stylistique déployé jusque-là (du hardcore aux différentes nuances de metal extrême, le tout entremêlé dans de longs écheveaux progressifs) n'était pas assez large, Point mort y ajoute des touches électro, rap et pop qui poussent plus loin encore l'opposition entre brutalité et sophistication, agressivité et sensibilité. Sam Pillay impressionne toujours par sa maîtrise vocale, passant dans un même élan d'un hardcore écorché à une voix claire des plus mélodiques. Nulle place ici pour les sentiments tièdes : les émotions sont puissantes, déferlantes. Pour peu que l'on accepte d'être bousculé, l'expérience est passionnante.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



ROGER GODFREY

NEVER TOO LATE

JM LAMAZOU PROD

Cet album est la preuve que tout peut arriver quand on est patient. Cet opus est en effet le premier disque de la carrière de ce musicien de... 80 ans. Roger Godfrey, Britannique installé à Aix-en-Provence depuis près d'un demi-siècle aurait très certainement pu enregistrer plus tôt quand on connaît le talent du bonhomme, mais jouer en amateur dans les bars et les pubs semblait suffire à son bonheur. Vingt-cinq ans que le musicien écume les salles de concert avec son groupe, The True Ones. Mais on se doute que lorsque l'opportunité arrive de pouvoir enregistrer dans les célèbres studios Black Bird de Nashville où sont passés des artistes comme Dolly Parton ou Chris Stapleton, on ne va évidemment pas refuser cela. En résulte un magnifique disque plutôt orienté classic rock mais avec une pointe de country et une pincée de musique latino. *Never Too Late* est un album qui possède un charme fou et dont on ne se lasse pas écouter après écoute...

Pierre-Arnaud JONARD



SANTA MARIA DEATH TRIP

LILI'S GARDEN

STAUBGOLD / COUGOUYOU MUSIC

En manque de garage rock et autres psych folk aux saveurs rétros ? Ne cherchez plus ! Santa Maria Death Trip a la formule musicale idéale pour répondre à cette envie, aussi simple qu'efficace et héritée d'un background americana dépolu avec tout le brio qu'il faut pour éviter le piège de l'ersatz. À *Lili's Garden* donc d'emboîter le pas à *Seabeds* paru en 2021 et de poursuivre le dessein d'une musique où les lignes de guitares goudolent à volonté entre surf et psych musique. Une sensation qui s'embrace de joie dès le troisième titre du disque "Historia II" et l'usage de l'espagnol projetant ainsi l'auditeur de plain-pied dans des univers filmiques dignes de Quentin Tarantino et Robert Rodriguez. On notera dès lors la qualité vocale d'Emmanuelle Dayon, qui de la pop 60's à l'indie rock, fait état d'une justesse saisissante. Dans le spectre d'illustres cousins américains, des Dandy Warhols à The Moldy Peaches (surtout quand le chant se fait duo vocal avec Jérôme Dayon), SMDT avale à pleins tubes les kilomètres sur cette autoroute du soleil intemporelle. Tout un refrain...

Julien NAÏT-BOUDA



SOLARIS GREAT CONFUSION & ORIGINAL FOLKS

VOL. I

MEDIAPOP RECORDS AND BROKEN OBSTACLES
RECORDS/L'AUTRE DISTRIBUTION

Après Depuis de nombreuses années Stephan Nieser et Jacques Speyer croisent leurs trajectoires musicales. Le premier ayant œuvré comme guitariste au sein d'Original Folks, le second étant présent dès le début de l'aventure Solaris Great Confusion. Les deux amis partagent depuis toujours un goût commun pour la folk et la pop. Aujourd'hui, les deux compères entourés des amis et musiciens historiques de Solaris Great Confusion poursuivent leur aventure commune avec ce split album collaboratif. La face Solaris Great Confusion est folk et magnifique. Les six titres sont tout autant de splendeurs que la reprise épurée du célèbre "Believe" de Cher est à tomber par terre. La face Original Folks est pop, une pop d'une élégance rare et s'avère tout aussi belle que la face Solaris Great Confusion avec là encore une magnifique reprise : celle du "Dreamlover" de Bobby Darin. Ce disque est un bijou, un diamant brut.

Pierre-Arnaud JONARD



STATION 44

ROADS

18 HEURES 48

Tout aurait pu concourir à faire de ce premier album de Simon Penard-Philippe un patchwork disparate : des influences variées, un processus créatif changeant au gré des rencontres et une instabilité au cœur de son propos puisque *Roads* reflète les émotions contradictoires qui marquent le passage à l'âge adulte. Pourtant, le fil se tisse naturellement entre ces sept morceaux illustrant chacun un état d'esprit par une coloration musicale propre : la dream pop mélancolique mais radieuse de "Lover Instead", l'électronique ourlé de dub, délicatement auto-tuné et pimenté de rap d'"In Time", le plus pop "Plastic Feels", l'entêtante beauté de "Wish It All" et enfin le trip hop rehaussé de soul du morceau éponyme. À l'image de l'état de fragilité et de doute dont il rend compte, *Roads* est un panaché d'émotions qui laisse déjà entrevoir un talent indéniable et une sensibilité profondément touchante.

Jessica BOUCHER-RÉTIF



STRUCTURE MODERNE
STRUCTURE MODERNE
AUTOPRODUCTION / CONICLE RECORDS

Premier album, et déjà l'un des projets les plus prometteurs et excitants qui soit. Étiquetés post-punk pour les besoins d'une classification qui n'intéresse plus guère que les moteurs de recherche, le combo parisien va bien au-delà du genre sus-cité en y infusant de bonnes doses de jazz, kraut rock, indie et psychédéisme dans un cocktail à l'esthétique arty et aux vertus psychotropes. Les compositions oscillent sur le fil d'un rasoir aiguisé à la pierre entre noircœur des abysses et ivresse des sommets, formant un édifice architectural si fragile que l'on sait jamais de quel côté on va être emportés. Seulement six titres, mais quels titres ! Tous longs d'au moins 6 minutes, convoquant les classiques comme Shakespeare, ils offrent autant de plages hypnotiques, de "GSTQ" (pour God Save The Queen) à "Der Wunder Viele", merveilles d'équilibre instable dans lesquelles on retient son souffle pour ne pas tomber. Simplement brillant.

Xavier-A. MARTIN



SUGAR & TIGER
FLASH
NOA MUSIC

Non content de nous faire aimer quelque chose dont on n'avait pas forcément besoin, le groupe, le plus musicalement téméraire à être actuellement signé par un label, batifole avec aisance dans un univers coloré, inclassable et irrévérencieux. Sans jamais délaissier son appétence pour les mélodies addictives, les membres de Sugar & Tiger (alias la famille Wampas) prennent régulièrement leurs distances avec leurs influences anglo-saxonnes au profit de variations rock où l'on perçoit des effluves punk. Ils oscillent également entre pop déjantée et frénésie nihiliste tout en cultivant un parti pris borderline. Cet alliage est en adéquation avec l'insolence et la vivacité revendiquées, et cette impression de spontanéité gouailleuse irradie leur nouvel album. Au gré de chansons plaisantes, Sugar & Tiger s'inspire et se délecte d'ambiances et références sixties bien maîtrisées et de textes fluides où la déconne reste le sujet favori, mais où affleure une nostalgie élégante. L'interprétation vocale, assurée par Florence (Madame Wampas à la ville), balance une poésie imagée rehaussée par des refrains désinvoltes.

Arno JAFFRÉ



SURE
DESTRUCTION OF FORM
FROZEN RECORDS

Quasiment 5 ans après leur superbe premier album, *Twenty Years*, le combo revient avec un disque qui ne fait que confirmer tout le bien entrevu alors. S'éloignant quelque peu de la mouvance synth wave qui faisait le ciment de leur première production, le groupe force tête baissée vers des profondeurs résolument indus, rythmées par des sons électroniques tels que Depeche Mode savait les faire résonner du temps de *Construction Time Again*. Le groupe a affiné sa proposition artistique, n'hésitant pas à s'éloigner des chemins balisés, avec comme résultat des compositions totalement abouties, comme le fascinant "Paper Planes" ou le profond "Belong to the Past" avec sa ligne de basse directement sortie des entrailles de la terre, mais toujours avec cette rythmique entêtante qui donne à la musique de Sure un sentiment de post-modernité dans lequel on ne peut que se perdre, se délectant de l'impression de béatitude totale qu'il procure.

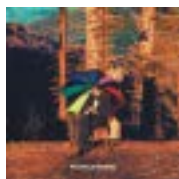
Xavier-A. MARTIN



TRUST
ROCKPALAST - 5 JUIN 1982
VERYCORDS

Après avoir effectué une tournée allemande en première partie d'Iron Maiden, Trust donne le 5 juin 1982 un concert à Cologne dans le cadre de l'émission TV *Rockpalast*. Le groupe est peut-être alors au sommet de son art et de sa forme. Les titres joués ici sont extraits des trois premiers albums du groupe et l'on trouve sur ce live de formidables versions de "La Grande Illusion", de "Certitude Solitude", de "Répression", de "L'Elite" et bien évidemment d'"Antisocial". Cet album n'était encore jamais sorti dans une version vinyle et on ne remercia jamais assez Verycords de nous l'offrir enfin sous cette forme. Ce concert était devenu culte depuis longtemps et à l'écoute du disque on comprend aisément pourquoi : Bernie est en grande forme vocale et les riffs de Nono sont aiguisés comme une lame. Un album qui nous replonge avec joie dans ce début des années 80.

Pierre-Arnaud JONARD



VICTOR LEE GABRIEL
LE MONSTRE ET LA MAISON
VIBRATIONS SUR LE FIL / HOT PUMA
RECORDS

Après trop de temps passé à courir dans les villes, le musicien décide de partir loin du bruit et du tumulte pour se reconnecter à la nature. C'était sans compter la maladie qui, un jour, est venue frapper à la porte de la maison familiale, monstre sans visage avec lequel il faudra désormais composer, dans tous les sens des termes. C'est dans cette épreuve que l'artiste a puisé son inspiration pour ce disque, à la fois exutoire et plaidoyer pour la vie. À travers ses chansons empreintes d'une douceur réconfortante, entre pop et soul, il rappelle combien tout est fragile, tout en apportant la lumière là où le sort s'emploie à plonger dans l'obscurité. Le côté éminemment personnel des paroles ainsi que le choix des titres ("Tout Est à Refaire", "Le Monstre et La Maison", "Tu Guériras") donnent à cet album une douce et délicate impression d'intimité de laquelle jaillit un bouleversant cri d'espoir et d'amour.

Xavier-A. MARTIN



VOX POPULI
HERO.E.S
CRISTAL PROD/BACO DISTRIBUTION

Au printemps 2020, Laurent Kebous (Hurllements d'Leo, Telegram, Tan-Zem) et Chloé Legrand (Telegram) collaborent avec Amandine Guichard et Damien Félix de Catfish pour un titre, "Ali", référence à la légende de la boxe devenue icône de la lutte contre le racisme et le colonialisme. Rejoints par leurs amis de Dead Chic, Danakil ou Groundation, les compères rendent hommage à des figures marquantes des deux derniers siècles qui, par leur parcours, leurs valeurs, leurs luttes ont fait progresser les idées et ont inspiré plusieurs générations. Ces *Hero.e.s* ce sont Rosa Parks, Charlie Chaplin, Gisèle Halimi, Cabu, Mano Solo, Joe Strummer ou encore Edward Snowden. Engagé, sans être donneur de leçons, ce collectif nous offre un bel album pour rendre un vibrant hommage à ces hommes et ces femmes qui ont fait avancer l'histoire. Le reggae comme les rythmes latino ou les ballades sonnent de la meilleure des façons possibles pour faire résonner les voix de ces héros qui nous ont permis d'être de meilleures personnes.

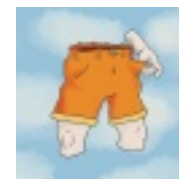
Pierre-Arnaud JONARD



YACOUBA TRIO
OUIDA ROAD
DEVIATION RECORDS/PIAS

Avec ce premier projet solo de sa pourtant très longue carrière, David "Yacouba" Jacob montre quel immense musicien il est. On connaît le garçon car il est, depuis 1996, le bassiste de Trust. On peut, et cet album en est la preuve, aimer à la fois le hard-rock et le jazz. Le bassiste devient ici contrebassiste et montre qu'il n'a pas à rougir dans l'utilisation de cet instrument face à ses monstres sacrés, de Ron Carter à Dave Holland en passant par Charlie Haden. Il nous offre ici un très bon disque de hard-bop. Son jazz élégant et subtil se nourrit d'influences blues et world qui rendent l'opus particulièrement séduisant. Éclectique dans ses goûts musicaux, David Jacob s'avère tout aussi doué pour le hard-rock que pour le jazz ou la chanson (on se rappelle la magnifique "À S'en Ouvrir Les Veines" qu'il avait écrit pour Bernie Bonvoisin). Un grand musicien qui fait une entrée fracassante dans le monde du jazz.

Pierre-Arnaud JONARD



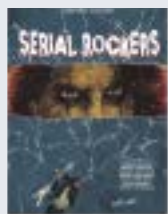
YMNK
AVENTURES
YMNK, WISER RECORDS, ECLAIR VAGUE
RECORDS

Oui, la musique est une aventure. Et Alexis Zbik, une sorte d'Indiana Jones de l'électronique, défrichant la jungle avec ses synthés et sa Telecaster, le smile aux lèvres. Il faut l'avoir vu sur scène avec son short d'éternel ado (celui de la pochette) se déchainant sur ses synthés modulaires maison pour comprendre l'énergie contagieuse de ce musicien lillois, passé par le rock avec le groupe Shiko Shiko, avant de se lancer dans le grand bain des machines. Son album d'aventurier du son fait danser autant qu'il fait rêver ; une expérience sensorielle ou s'expriment la mélancolie expérimentale d'un Ryūichi Sakamoto ("Prophecy"), les grooves acidulés de la French Touch ("Amour"), des emprunts à la cinéphilie synthétique de Vangelis ("International Space Olympics") et les musiques de jeux vidéo. Un disque virtuose et euphorisant pour garder foi en la musique comme d'un sésame pour enchanter le réel.

Christophe CRÉNEL

CHRONIQUES LIVRES

RUBRIQUE DIRIGÉE PAR FAUSTINE SAPPÀ



SERIAL ROCKERS

COLLECTIF
Éditions Petit à Petit
120 pages, 21,90 euros

Les “serial éditeurs” normands Petit à Petit tapent fort une fois encore avec ce nouvel ouvrage consacré aux figures sulfureuses du rock. C’est avec un sérieux ton de l’humour que sont ici racontées en images les histoires invraisemblables des rock stars les plus déjantées. La mission du lecteur ? Infiltrer la jungle de James Brown avec ses pétages de plombs, d’Alice Cooper et ses shows sanglants, de Madonna ou Gainsbarre dans leurs provocations qui se partagent la vedette, mais aussi les autres membres du gang reconnus coupables d’ivresse, de pyromanie, de sniffage de cendres paternelles, de satanisme, de proxénétisme... Osez-vous accepter cette mission ? Dirigée par

Corbeyran et Stéphane Deschamps, avec un collectif de dessinateurs au trait de crayon aussi rock que leurs sujets, cette enquête menée tambour battant au pays de la musique où tout est permis offre un voyage décadent et réjouissant !

ALICIA LEDOIT



BOB DYLAN MODERN TIMES

YVES BIGOT
Éditions Le Mot et le Reste
304 pages, 24 euros

S’ouvrant sur le discours enregistré par Dylan après avoir reçu, en 2016, le prix Nobel de littérature, cet ouvrage s’intéresse à l’influence du cinquième art et d’autres courants culturels sur son œuvre. Chaque chapitre analyse une de ses sources d’inspiration : la beat generation, le rock’n’roll, Woody Guthrie, les poètes symbolistes français, les romantiques anglais, la Bible, le théâtre, la country, le cinéma, le blues... Au fil de citations, repères biographiques et anecdotes, Yves Bigot détaille comment Dylan emprunte, digère et transmute : la synesthésie rimbaldisienne est transposée dans ses chansons, ses textes s’allongent sous l’influence des poèmes de Byron, son écriture s’imprègne de sa vision biblique du monde... Ce livre-plaidoyer légitimant le Dylan nobélisé montre combien l’artiste, nourri de mille influences, est lui-même devenu une source irrigant la culture contemporaine.

JESSICA BOUCHER-RÉTIF



PUBLIC ENEMY - IT TAKES A NATION OF MILLIONS TO HOLD US BACK

GRÉGORY SALLE
Éditions Densité - Coll. Discogonie
176 pages, 12,90 euros

Les éditions rouennaises poursuivent leur exploration des microsillons creusés par les artistes de la musique enregistrée. Un livre, un album, tel est le credo de Discogonie. Le deuxième album de Public Enemy, *It Takes a Nation of Millions to Hold Us Back*, sorti en juin 1988, est un disque d’exception, rappelle l’auteur, un champ sonore intensif et à l’esthétique radicale, une grande porte ouverte pour le rap, auquel accède un public élargi. Véritable manifeste à toutes sortes d’égards, cet album est ici disséqué tant du point de vue esthétique, musical que politique et social, sans toutefois tomber dans le piège de trop de technicité qui pourrait voir le lecteur s’égarer. Autre titre à paraître ce printemps dans la collection : *Tindersticks : Second Album*. Christophe Schenk célèbre le 30ème anniversaire de ce disque riche et hétéroclite, débordant d’idées, d’envies et de pistes.

ALICIA LEDOIT



CLAPTON IS GOD

E. IZQUIERDO, EL CIENTO, S.
DECASNE, C. CONDORELLI
Éditions Petit à Petit
128 pages, 24,90 euros

Parmi les derniers-nés de la collection pop-rock de la maison normande, on compte aussi un ouvrage consacré à l’un des guitaristes les plus célèbres, également connu sous le nom de “Slowhand”, surnom hérité de sa lenteur à changer ses cordes cassées. Les auteurs peignent un portrait sans concession du musicien, dévoilant une face sombre dans laquelle cocaïne, héroïne, alcool ont longtemps miné son parcours commencé avec les Yardbirds, Cream et Derek & The Dominos. Après la mort prématurée de son fils Connor, Clapton se réfugie dans la prière et revient graduellement vers son amour de toujours, le blues, lui qui vénère BB King et JJ Cale avec lesquels il finira par enregistrer. Chaque chapitre illustré est suivi d’une partie documentaire particulièrement intéressante permettant de garder le lecteur en haleine, impatient de découvrir la suite d’une histoire qui n’est pas encore terminée.

XAVIER-A. MARTIN



KATE BUSH LE TEMPS DU RÊVE

FRÉDÉRIC DELÂGE
Éditions Le Mot et le Reste
240 pages, 22 euros

Remise en lumière par la série *Stranger Things* il y a trois ans, la “sorcière du son” méritait que soit augmentée sa seule biographie à ce jour en français. Ce n’est pas un hasard si Frédéric Delâge est spécialisé en musiques progressives : si l’étiquette “rock progressif” ne peut suffire à cataloguer les disques de l’artiste anglaise, leur richesse, leur singularité et leur complexité gagnent à être analysées par un connaisseur de musiques aventureuses. On apprécie à ce titre la double approche de l’auteur : narrative et documentée pour dérouler le fil biographique et cerner la personnalité de Kate Bush ; précise et technique pour étudier les sessions d’enregistrement et les albums. À l’image d’une œuvre qui est le fruit d’une histoire familiale et d’une sensibilité particulières, autant que d’une artiste férue de travail en studio, d’innovation technologique et d’audaces expérimentales.

JESSICA BOUCHER-RÉTIF



DARKLANDS LA FACE SOMBRE DE LA NEW WAVE

SYLVAIN FANET
GM Éditions
192 pages, 23 euros

On aurait été en droit de questionner la pertinence d’un nouveau livre alors qu’il existe déjà une littérature abondante consacrée à la new wave, mouvement qui ne cesse de s’étendre depuis 50 ans. Dès les premières pages, les interrogations vont rapidement se dissiper : l’ouvrage, qui se concentre sur la cold, le gothic et la darkwave, est remarquablement construit et documenté, et qui plus est, ponctué d’entrevues de J.D. Beauvallet, M. Soyoc et B. Lenoir, spectateurs ou acteurs de la première heure. Rien ne passe à travers la toile d’araignée dans laquelle on navigue de chapitre en chapitre organisés de manière chronologique de sorte à pouvoir rembobiner de la fin des 70’s à aujourd’hui. Au fil des pages, on croise mille groupes connus (Cure, Joy Division, Cocteau Twins...) et d’autres à découvrir à travers des playlists qui donneront une irrésistible envie de ressortir nos plus beaux habits de corbeaux.

XAVIER-A. MARTIN



MA ROUTE

PATRICE LÉOUFFRE
Éditions Relatives
224 pages, 19 euros

Les 18 nouvelles de ce recueil prennent place dans un “intermonde rock’n’roll” où l’on croise, entre autres grandes figures de cet univers, les bandes-son d’artistes comme Johnny Cash, Bruce Springsteen, The Fleshtones, Little Bob, Hank Williams ou encore les Dogs. Et le moins que l’on puisse dire, c’est que les histoires racontées par Patrice Léouffre ne sont pas de tout repos. Dans ces nouvelles souvent délirantes, auteur et narrateur se confondent, l’imagination de l’un alimente la vie de l’autre, à moins que ce ne soit l’inverse ? Dans ces fictions, qui ne se lisent généralement pas d’un seul trait pour laisser décanter les images qu’elles créent, les rencontres se font toujours en musique, y compris avec un extraterrestre, un lobotomisé, un dictateur fou (pléonasme ?), un dieu schizophrène (idem ?) ou des animaux forcement mélomanes. Au cœur de tous ces récits, farfelus ou hallucinés : l’amour du rock.

JULIETTE VINCENT

sur la même LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982



Animal Triste

L'INSTINCT DU BEAU

NUMÉRO 105 - 9,90 EUROS - AVRIL 2025

THE LIMINANAS * DEAD CHIC * POTHAMUS * MÉNADES * RASKOLNIKOV * CLAIRE DAYS * //LESS * MAGMA * ECHT!